THÉRÈSE NEUMANN

LA MYSTIQUE DE KONNERSREUTH

Traduit de l'ouvrage de Helmut FAHSEL

par

F. GIOT et F. DOROLA

EDITIONS SPES

17, rue Soufflot — PARIS (Ve)

1935

12e mille

THÉRÈSE NEUMANN

THÉRÈSE NEUMANN

LA MYSTIQUE
DE
KONNERSREUTH

Traduit de l'ouvrage de Helmut FAHSEL

par

F. GIOT et F. DOROLA

EDITIONS SPES

17, rue Soufflot — PARIS (Ve)

1935

Les traducteurs déclarent se conformer en tout aux décrets du Saint-Siège et ne vouloir prévenir en aucune façon le jugement infaillible de la Sainte Église.

Ils affirment qu'ils ne font pas leurs, par le fait même de cette traduction, les vues personnelles de M. l'abbé Fahsel sur les points controversés de théologie mystique. (Cf. p. 16).

NIHIL OBSTAT :
Lugduni, 15 Aug. 1932.
F. CIMETIER,
Censor.

IMPRIMATUR :
Lugduni, 16 Aug. 1932.
A. ROUCHE,
Vic. gén.

TABLE DES MATIÈRES

SAINT-AMAND (CHER). — IMP. R. BUSSIÈRE. 18-4-1935

PRÊFACE

En face d'un problème singulier, complexe et en même temps aussi vraiment sensationnel que celui de Konnersreuth en Bavière et de sa stigmatisée, Thérèse Neumann, il est rare de trouver un mémorialiste alliant à la connaissance théorique la plus parfaite des questions soulevées et de leurs réponses scientifiques, humaines, l'expérimentation pratique des faits.

En une matière aussi délicate que la mystique où les enseignements métaphysiques et théologiques, à moins de dégénérer en nuées gratuites, ne peuvent s'isoler de l'expérimentation, cette rencontre est cependant particulièrement souhaitable. Hélas ! tantôt le théoricien est bourré de science, mais son expérience ne dépasse pas les témoignages livresques, tantôt le témoin d'un fait mystique manque de cette sûreté doctrinale que postule une interprétation convenable et se trouve en butte à toutes les sollicitations subjectives de ses impressions et émotions.

La conjonction sans déficience du double caractère de savant et de témoin lorsque, par bonheur, elle se réalise, vaut d'être signalée. Surtout lorsque, circonstance encore moins courante, ce savant n'a pas acquis sa qualité de témoin uniquement en se rendant

sur place en spectateur, ce qui, après tout, est à la portée de beaucoup, mais en devenant soi-même, par l'intellect et, ce qui, pour les sceptiques, vaut mieux encore, par le corps, comme l'abbé Fahsel, héros éminent des faits rapportés.

Il nous a donc paru indispensable pour l'éclairage du présent livre, de fournir au lecteur quelques brèves données biographiques concernant son auteur, répondant du même coup aux vœux très justes formulés par maints critiques à l'égard de telles traductions jetées sans politesse, ni charité, à la tête du public, vierges de toute fiche signalétique.



Curieuse et fascinante figure que celle de l'abbé Helmut Fahsel. Jeune et déjà célèbre en Allemagne par ses innombrables conférences dès avant Konnersreuth, sa renommée se répand aujourd'hui largement à l'étranger, grâce en partie à une remarquable biographie publiée à son sujet en 1931 par Mme Henriette von Gizycki (1).

Helmut Fahsel est né à Kiel en 1891 d'une famille protestante. Tôt orphelin de père, il est recueilli par un oncle, riche banquier de la Kurfürstenstrasse. Tombé dans un milieu désuni, areligieux et frivole, son éducation est faite des plus détestables exemples jusqu'au jour où il est placé à 17 ans dans une pension privée.

A cette époque la soif d'idéal qui possède déjà cette

(1) KAPLAN FAHSEL : *Buchverlag Germania*, A. G. Berlin.

âme d'élite trouve un exutoire dans la culture physique, méthode lui paraissant le plus propre à conduire à cette perfection du corps qu'elle admire dans la statuaire antique. Si l'adolescent se plaît à la lecture d'histoires de détectives, il n'y faut voir qu'un ardent désir d'acquérir les merveilleux dons de perspicacité et d'adresse qui sont l'apanage obligé des héros de cette douteuse littérature. Les américains le fascinent : il trouve chez eux ces qualités de virilité qu'il ambitionne et dont les hommes fatigués de la vieille Europe ne paraissent plus capables. Ainsi, ses premiers mentors seront Benjamin Franklin et Roosevelt, l'ancien.

Dans son entourage dénué de toute vraie morale, son culte des héros de la mythologie ou de la boxe lui tient lieu de religion. Cela le mène dans des cénacles troubles où sévissait notamment Isadora Duncan et où le sport prétexte et le prétexte d'art l'exposent aux pires dangers de la part d'esthètes oisifs et tarés. Son besoin inné de pureté, de beauté, de force vraie prend ombrage des mièvreries ambiantes et des vulgarités d'intention de pernicieuses fréquentations. Ne voulant pas déchoir, il s'évade pour se réfugier dans l'éthique grecque. Son courage amorçe une courbe qui, beaucoup plus tard, devait lui révéler sa vraie vocation.

La sagesse païenne de Socrate, le stoïcisme d'Epictète et de Marc Aurèle, Sénèque, Plutarque, Platon, Aristote, Cicéron, Lucrèce et tant d'autres le mènent vers 1909 à... Bouddha. Qu'importe ! C'est bon signe que d'affectionner exclusivement les sommets de l'intelligence humaine et de s'y complaire. Une cime mène à l'autre. Et jusqu'à Pascal il n'y a vraiment

pas si loin encore que tant de surmenage philosophique à vingt ans risque de tournebouler la cervelle le mieux accrochée.

La passion de la lecture finit du reste par jouer au jeune Fahsel un vilain tour : sans même achever ses études moyennes, il entre en stage chez un bouquiniste pour mieux s'adonner à son « vice ». Cela devient de la rage. Certaine discussion philosophique avec un collègue non moins féru de vieux textes, se poursuivit un jour avec tant d'ardeur qu'il fallut dégager les belligérants de sous les piles de livres qu'une lutte implacable, dérivée sur le terrain physique, avait fait choir sur eux. Au surplus, un vendeur qui achète lui-même toute la marchandise intéressante et met en fuite l'acheteur, lisez le ravisseur de ce que ses propres finances ne permettent pas de mettre en lieu sûr, se rend vite impossible dans toute librairie organisée. Fahsel regagne, en 1911 le domicile de son oncle sans cesser pour cela de composer la plus invraisemblable des bibliothèques.

Il découvre un jour Schopenhauer et le voilà à l'école du philosophe dantzicois Heureuse rencontre car elle va lui indiquer le chemin de la mystique chrétienne par les allusions faites dans ses œuvres aux saints et aux mystiques. Chemin tourmenté, escarpé, aux refuges isolés qui s'appellent Kant, Platner, Tenneman, Hume. Il tombe en arrêt devant la magie tout en reprenant ses études avec un précepteur. Un jour sa fièvre de bouquiniste le met en possession d'une splendide édition ancienne du mystique allemand Tauler. Il y apprend la religion chrétienne. Ce sera son catéchisme.

Ensuite, c'est Henri Suso, Luther, Arnold, Arndt, Eckehart, les mystiques espagnols et encore notamment Jean de la Croix, Constantin de Barbanson, Louis de Blois, Jean de Saint-Simon parmi les auteurs français.

Mais la vraie conversion de Fahsel a lieu en novembre 1911 avec la rencontre de Thomas d'Aquin. Il est littéralement transporté par la plénitude d'un génie qui unissait « au don de contemplation, la science aristotélicienne la plus parfaite, qui avait harmonieusement relié les plus hautes spéculations sur Dieu, l'Univers, l'Homme aux solutions pratiques dans l'ordre moral et politique » (1). *Sur ce chemin de Damas, il reçoit la grâce. Il croit, sans lutte, d'un seul coup, intérieurement illuminé.*

Il lui reste à faire ses classes dans sa nouvelle orientation intellectuelle, la dernière, celle de la Vérité, d'abord intuitivement perçue et qu'il faut maintenant étayer par la pratique pour la justifier et la développer. Fahsel commence par se soumettre aux exercices de saint Ignace, il fait son entrée dans la religion chrétienne par la porte basse de l'ascèse. Et le futur apologiste catholique abandonne sans esprit de retour les combats de boxe pour fréquenter les conférences contradictoires publiques ou privées sur des thèmes philosophiques, religieux, tout en poursuivant plus ardemment que jamais un apprentissage livresque qui en fait déjà un érudit d'une qualité rare. Il étudie à fond la Summa theologica *de saint Thomas d'Aquin, son maître désormais. Période ardente d'enthousiasme ! Enthousiasme, mais pas*

(1) *Journal de Fahsel*, cité par H. de Gizycki, *op. cit.*, p. 44.

idolâtrie, car : « Je me réjouirais, écrit-il, de découvrir parmi les penseurs modernes celui qui me mènerait au delà des spéculations de Thomas. » Et il cherche, de Suarez à Leibniz, de Malebranche à Thomassin. Toujours déçu, il s'en retourne au flambeau de la « Somme ».

Entre temps il achève sa rhétorique et commence à fréquenter les églises. Sa vocation religieuse naît et croît sans cesse malgré la vie de société à laquelle il se trouve trop souvent astreint. Mais la grâce chemine en lui comme ces torrents de fin d'hiver qui, rongeant leur carapace de glace, finissent par éclater au grand jour.

1914. Dans tous les pays les jeunes s'enthousiasment pour la tuerie. Le volontaire Fahsel a du moins cette excuse qu'il ne s'engage qu'après avoir consulté ses auteurs, les pages où Thomas parle des guerres justes et injustes. « Mais comment distinguer en l'occurrence ? Seul le devoir civique de répondre à l'appel du gouvernement m'apparaissait clair. » Avant d'entrer à la caserne, il concrétise sa conversion en recevant pour la première fois les sacrements : baptême conditionnel, confession, communion. En même temps, les siens se trouvent ruinés par les premiers effets de la tourmente.

Certes, à ses yeux, la guerre est l'implacable van séparant les faibles des forts. « Mais malheur à ceux qui, par légèreté et par la faute de leur politique, deviennent dans l'histoire le fléau de Dieu en suscitant une guerre sans nécessité. » Octobre le trouve sur le front français vers Arras puis en Flandre. Il a le noble courage de se montrer digne de sa vocation religieuse et ne tuera point. Séparé de ses chers livres,

il a de longues occasions de pratiquer au front ce que les auteurs enseignent mal : la prière et la méditation. Au repos à Douai, le soldat Fahsel prend froid lors d'une revue passée par l'Empereur et c'est l'hôpital. Faute de soins éclairés, sa santé périclite. Sur ce temps, à Berlin, l'oncle banquier meurt d'apoplexie laissant le neveu dénué de toutes ressources sous la curée des créanciers.

Rentré en Allemagne en février 1915, de son lit d'hôpital il peut se remettre à l'étude de la scolastique. A peu près guéri l'automne suivant et placé devant l'alternative d'une réforme sans indemnité ou d'une mutation dans l'administration militaire, il choisit la réforme pour poursuivre des études universitaires que lui rend accessibles son directeur de conscience, le Père Dantscher S. J. Il obtient l'autorisation de se rendre à Innsbrück où il entre au Canisianum des Jésuites.

En 1917, il passe à la faculté de théologie de Bres lau et, grâce à maints sacrifices, à des concours généreux, peut préparer la prêtrise.

Durant les vacances, pour se procurer des ressources, il travaille dur, tantôt comme employé de banque, tantôt comme bibliothécaire. Il est même un moment le précepteur des fils de Théodore Wolff, le célèbre rédacteur en chef du Berliner Tageblatt.

En 1918, Fahsel donne sa première conférence dans un patronage. Il développe, non sans courage à une époque peu propice au pacifisme, l'idée d'une confédération des peuples. Durant la révolution, il prend contact avec le ministre socialiste Kautsky.

Enfin, il entre au séminaire après avoir vendu une partie de sa bibliothèque, dur sacrifice, pour

payer ses études. Il est ordonné prêtre à Breslau le 20 juin 1920.

Il débute dans le sacerdoce par un intérim qui lui fait connaître les milieux ouvriers à Waldenburg en Silésie. Cependant, par la pratique des prédications en chaire, toujours soigneusement préparées, et des conférences apologétiques contradictoires au cercle des jeunes, ses dons oratoires s'affirment, se développent.

Nommé vicaire à Sainte-Claire, dans le quartier berlinois de Neukölln, en octobre 1920, il ne tarde pas à acquérir une précoce réputation dans l'éloquence sacrée. Puis il aborde le grand public, l'éloquence profane, tous les publics, depuis les juifs jusqu'aux antisémites, des libres penseurs aux communistes, des protestants aux théosophes. Partout, il porte la bonne parole, sème le bon grain, en ardent apologiste de la vérité catholique vue à travers le thomisme. La grande presse commence à se faire l'écho de son action. En 1925, une sensationnelle conférence sur la « Sainte Jeanne » de Bernard Shaw le rend célèbre dans toute l'Allemagne. Les virulentes attaques dont il devient aussitôt l'objet de la part de la presse anticléricale de plus en plus émue par la brillante trajectoire que décrit cette étoile de première grandeur au ciel de l'éloquence, assoient définitivement sa réputation.

A Rome, en 1927, il reçoit de précieux encouragements du pape. Il est autorisé à se consacrer désormais entièrement à sa Croisade. Il s'y adonne avec la même fougue que jadis à ses études et recherches. En des centaines de conférences, il remue les foules par les sujets les plus divers : philosophie, mystique,

éthique, théologie, sociologie, psychologie, etc... Jusqu'à l'eugénique et aux problèmes sexuels les plus actuels, encore trop rarement abordés par les compétences ecclésiastiques, qu'il ne traite magistralement. Déjà, le converti d'hier a engrangé la plus belle des moissons.

***

Enfin, Konnersreuth entre, en 1929, dans la vie de Fahsel. L'auteur raconte toutes les circonstances de l'événement au seuil de son ouvrage. Ce fut plus qu'un aboutissement, une impulsion nouvelle donnée à la vie intérieure et publique du prêtre par l'éclatante confirmation actuelle et visible de sa science mystique. Le miracle le toucha dans sa personne. Dès lors il devint l'un des principaux héros, l'un des plus dignes de foi de cette affaire qui, rebondissant sans cesse, création continue, fait toujours couler des flots d'encre par le monde entier.

Le présent livre n'est pas, à proprement parler, une biographie que l'auteur se défend de dresser dès maintenant. Il est mieux que cela. Le bref rappel des faits biographiques, le récit plus circonstancié d'aventures personnelles ou d'épisodes qu'il nous a été donné de vérifier nous-mêmes sur place, ne servent que de base à une étude approfondie et, jusqu'à ce jour, unique, de Thérèse Neumann, considérée surtout sous l'angle de la science mystique, spécialité de l'abbé Fahsel. Bien loin d'être étriqué ou ennuyeux, ce point de vue traité avec une rigoureuse méthode est, au contraire, de la plus extrême richesse et sera une révélation pour nombre de lecteurs peu familiarisés

avec un ordre de connaissance, une méthode de vie mal connus, sinon méconnus des philosophes et guère pratiqués par les laïcs.

Chose extraordinaire chez ce grand passionné : Une langue sobre et simple vise constamment à l'objectivité d'un rapport plutôt qu'aux effets d'un chef-d'œuvre littéraire et rend accessible à tous, non seulement le sens profond des événements de Konnersreuth, mais encore les données essentielles de la mystique chrétienne. L'alternance des exposés théoriques et de leur illustration par l'exemple aboutissent du reste à une œuvre foncièrement originale, ce caractère étant encore renforcé par l'interpolation des vues personnelles de l'abbé Fahsel sur de nombreux points toujours controversés en mystique traditionnelle.

Aux prêtres, religieux et spécialistes de la mystique nous signalerons à ce propos l'intérêt qu'ils trouveront à certaines interprétations, ingénieuses en divergence avec tels enseignements des écoles françaises.

Aux laïcs, aux spiritualistes, au grand public, catholique ou non, nous soulignerons le ton particulier, le libéralisme et la largeur de vues que, par le seul fait de sa vocation tardive, il est facile à l'auteur d'observer en matière pourtant aussi délicate tout en se maintenant fermement dans la plus rigoureuse orthodoxie. Converti à 23 ans, ayant fréquenté, connu le monde sous ses aspects les plus divers, s'étant penché ensuite sur les problèmes sociaux les plus graves et même les plus scabreux, moralement parlant, de la civilisation moderne, sa science plonge constamment dans la vie courante dont il ne méconnaît ni les sujétions, ni les grandeurs jusque dans les faiblesses. Le savoir et l'élection providentielle

n'étouffent point en lui la plus pure charité chrétienne.

A ceux qui, chaque jour plus nombreux, saisis par l'importance extrême du cas, cherchent, au prix de combien de difficultés encore, à se documenter de façon exacte et complète sur Konnersreuth et ses problèmes, nous recommandons plus particulièrement ce livre comme l'un des meilleurs parmi la vaste bibliographie du sujet. Pendant mystique aux deux volumes exclusivement scientifiques du Dr Fritz Gerlich, il se place au-dessus des ouvrages déjà anciens de Witt ou du Dr Hynek et peut servir d'introduction aux excellentes chroniques annuelles du Chevalier von Lama régulièrement traduites en français.

Ce sont ces diverses audiences que nous souhaitons de toucher par cette traduction (1).

F. Giot et F. Dorola.

(1) L'original a paru sous le titre : « Konnersreuth, Tatsachen und Gedanken. — Ein Beitrag zur mystischen Theologie und Religionsphilosophie » (Thomas Verlag-Roland v. Gizycki, Berlin W. 9 — 1931).

THÉRÈSE NEUMANN

Après cela je répandrai mon Esprit sur toute chair, vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards seront instruits par des songes et vos jeunes gens auront des visions. Je répandrai aussi en ces jours mon Esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes.

JOEL, 2, 28-29.

Ce qui est vil et méprisable selon le monde et ce qui n'est rien, Dieu l'a choisi pour détruire ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie en Sa présence.

1re *Ep. aux Cor.*, I, 28-29.

AVANT-PROPOS

Depuis que l'affaire de Konnersreuth jouit d'une réputation mondiale, d'aucuns désirent savoir ce que la vie de Thérèse Neumann a présenté d'extraordinaire jusqu'ici, ce qu'elle est à présent et en fin de compte, quel est le sens de tout cet ensemble de phénomènes.

Mes conférences sur Konnersreuth durant l'hiver 1930-31 se proposaient de répondre à ces questions. Le présent ouvrage englobe, outre la matière de ces conférences, des éléments récents recueillis

sur place concernant ce cas mystique. N'étant pas une biographie, il se borne à établir l'existence des phénomènes et à mettre ceux-ci en relation avec l'essence de la mystique chrétienne.

De ce fait, il sera seulement passé en revue les grâces que Thérèse Neumann a reçues de Dieu. De ces grâces elle n'est pas responsable. En conséquence, ces pages ne célébreront pas un personnage encore vivant, mais bien plutôt le Dispensateur de ces grâces de telle sorte qu'il n'est préjugé en rien du verdict définitif de l'Eglise relativement à la personne et à la vie de Thérèse Neumann.

Tout ce qui est incertain, de seconde main, a été soigneusement écarté. Il ne se trouve, par conséquent, à la base de tous les faits rapportés, que mon expérience et mes relations propres avec l'héroïne mystique, ce qui en pareille occurrence est absolument indispensable.

Il a fallu recourir par-ci, par-là, dans l'exposé, à une note plus personnelle, en particulier au début, afin de faire comprendre la genèse de mes souvenirs vécus sur Konnersreuth.

Ces souvenirs m'incitèrent à en parler d'abord en petit comité. Après de nouvelles visites à Konnersreuth, je les pris comme thèmes de mes conférences publiques, ce qui éveilla en maints auditeurs le désir de voir fixé et développé par écrit ce qu'ils avaient entendu.

Berlin, août 1931.

Helmut FAHSEL.

CHAPITRE PREMIER

I. — PREMIÈRE RENCONTRE AVEC LA MYSTIQUE

Ce furent des mystiques allemands qui, les premiers, m'initièrent à la doctrine du christianisme. Ainsi, restai-je attaché à celui-ci non seulement par l'entendement mais aussi par le cœur. C'étaient de ces écrivains classiques qui condensaient en enseignements leurs aventures mystiques personnelles afin de conduire leur prochain à cette mystique à laquelle, au fond, tout vrai chrétien est appelé. C'étaient les écrits d'un Eckehart, d'un Tauler, d'un Suso, d'un Ruysbroeck, d'un Thomas a Kempis. Ces œuvres éveillèrent en moi un penchant à la vie contemplative. Nous étions en 1911.

Quelques années plus tard, j'appris à connaître la mystique par une autre face. Je lus des biographies détaillées de Saints (1). Par l'intermédiaire de ceux-ci, je connus les phénomènes mystiques d'extériorisation. Je poursuivis alors mes recherches

(1) Bernardin de Sienne, Jean de Dieu, Pierre d'Alcantara, Philippe Neri, Joseph de Cupertino, Gérard Magella, Hildegard de Bingen, Gertrude la Grande, Brigitte de Suède, Catherine de Sienne, Catherine de Gênes, Catherine de Ricci, Madeleine de Pazzi.

pour découvrir l'enchaînement et le sens de ces phénomènes qui me paraissaient dès l'abord comporter des concordances et des lois. De plus en plus, j'éprouvai le besoin d'une histoire de la mystique chrétienne qui se fondât sur l'étude des sources des vies de Saints de tous les temps et de tous les pays.

Cette recherche me mena quelques années plus tard à un troisième domaine littéraire de la mystique chrétienne, à ce qu'on appelle la « Théologia mystica ».

La « Théologia mystica » est une discipline particulière de la science théologique. Elle se propose d'établir des lois et des définitions en partant de l'étude des sources des « Acta Sanctorum » (1) afin de pouvoir distinguer d'une fausse mystique, les formes d'expression, vie intérieure et phénomènes extérieurs, des mystiques chrétiens. C'est pourquoi cette partie de la théologie est aussi dénommée l'art du discernement des esprits (2). La recherche et l'étude de ces manuels de la mystique dura quinze ans. Par le cours des temps, j'appris ainsi à connaître les meilleurs ouvrages.

Dès lors je possédai deux grandes preuves de la véracité de la religion chrétienne. D'une part, les Saints Docteurs de l'Eglise, Thomas d'Aquin en particulier, me firent saisir la logique interne des mystères chrétiens de la foi en m'armant de

(1) *Vie des Saints*, Anvers, 1643-1930, 65 in-folios (jusqu'au 10 novembre du Calendrier Catholique).

(2) « Mais éprouvez si les esprits sont de Dieu », 1re ép. de Saint Jean, IV, 1.

preuves essentielles pour repousser toute attaque contre le christianisme. D'autre part, la concordance existant entre les phénomènes et la parole des Saints de toute époque et de tous pays me démontra l'unité effective et la sainteté de l'Eglise, c'est-à-dire la véracité du christianisme.

Durant mon séjour au séminaire de Breslau en 1919-1920, j'abordai à nouveau la mystique, mû par le désir, non plus simplement d'une orientation théorique, mais encore d'une éducation pratique de l'âme. Je m'occupai tout d'abord de cette branche de sa littérature qui se propose de conduire l'âme de la contemplation à l'oraison mystique. Par ailleurs je lus la vie et les œuvres de la stigmatisée Gemma Galgani (1), décédée en 1903. J'aspirai à devenir dans mon sacerdoce futur, le directeur d'âmes appelées par Dieu à la contemplation.

Au début de mon activité sacerdotale, je fus accaparé par les nombreuses tâches toutes nouvelles qu'impose le soin d'une paroisse de grande ville. En 1925 seulement ma conférence sur Sainte Jeanne d'Arc me fut un prétexte à me remettre en plein contact avec la mystique. Je comparai les actes biographiques de Jeanne d'Orléans (2) avec les récits de la vie d'autres Saints.

Maintes pensées spéculatives me vinrent concernant les rapports profonds et les lois des phénomènes de la mystique. Cependant l'étude de

(1) 1878-1903 à LUCQUES. *Vie*, Saarelouis, 1916 ; *Lettres et extases*, Saarelouis, 1919.

(2) EYSELL : *Jeanne d'Arc*, Ratisbonne, 1864 ; DEBOUT : *Jeanne d'Arc*, Paris, 1905, 2 vol. in-4.

la mystique me convainquit de ce qu'en fin de compte, il était indispensable de connaître personnellement un sujet mystique pour rectifier encore son jugement par une fréquentation confiante et prolongée.

II. — MA PREMIÈRE EXPÉRIENCE DE KONNERSREUTH

Lorsqu'en 1927, j'entendis autour de moi, parler du cas de Konnersreuth, la stigmatisation de Thérèse Neumann n'était pas pour m'étonner. Catherine Emmerich, Maria de Moerl, Dominica Lazzari, Josepha Kumi, Louise Lateau et Gemma Galgani m'étaient connues par des lectures approfondies. Malgré cela, il ne me vint pas à l'idée d'aller à Konnersreuth.

J'avais entendu parler des foules de visiteurs et je craignais que ma première rencontre avec une mystique ne risquât d'être gâtée par quelque circonstance extérieure. Je n'avais cependant nullement conscience d'une appréhension quelconque d'être inférieur à la situation. Cependant, je ne veux pas nier que malgré tout, une crainte inconsciente de cette nature ait pu renforcer ma résistance.

Peu avant Pâques 1929, j'avais terminé mes conférences de la saison d'hiver. Je me retirai dans ma bibliothèque pour modifier le classement de celle-ci : ce fut là que je reçus la visite d'un jeune prêtre avec qui j'avais fait mes études.

Il m'exhorta avec tout son talent de persuasion

à me rendre sur-le-champ à Konnersreuth pour assister à la plus prochaine vision du Vendredi-Saint. Comme argument on m'avançait que ce serait peut-être les dernières visions douloureuses de Thérèse Neumann. D'abord je refusai tout net, afin de ne pas être arraché à mes chères occupations de bibliophile. Cependant brusquement, comme sous l'effet d'une inspiration étrangère, je cédai et le soir même pris le rapide de Ratisbonne.

A Konnersreuth, je me réjouis de ce que le curé de l'endroit voulut bien m'accorder un long entretien ; j'appris bien des choses me rappelant mes précédentes lectures. Il me fut refusé de voir Thérèse Neumann sous prétexte qu'elle n'était pas en état de recevoir des visites avant le Vendredi-saint, par suite de ses souffrances.

Le Jeudi-Saint se passa en conversations avec des prêtres qui attendaient les visions du lendemain.

Je fus surpris non moins qu'heureux de rencontrer parmi eux tant d'esprits ouverts.

J'eus l'impression qu'il régnait à Konnersreuth une atmosphère spirituelle propre incitant les cœurs aux contemplations suprêmes.

Le Vendredi-Saint, je pénétrai avec plusieurs autres visiteurs dans la chambre de Thérèse Neumann. La jeune fille se trouvait au lit, dans cette position semi-dressée qu'elle prend généralement durant ses visions. Elle ne me parut pas, de prime abord, ressembler par son extérieur à un être humain ordinaire. Ses mouvements et ses attitudes ne semblaient guère fondés sur l'activité de ses muscles propres. Ses membres se levaient mus

comme par une force inconnue. Le sang, épanché des yeux sur les joues et jusqu'au menton, semblait simplement posé sur la pâleur du visage. Celui-ci ne ressemblait à nul autre et portait dans sa maigreur livide une expression virile. La mobilité des muscles du front favorisait une mimique particulièrement expressive. Les sentiments de douleur, de compassion, d'affliction et d'indignation apparaissaient tout à tour sur la face lentement dirigée à droite et à gauche.

Les yeux sanglants étaient grands ouverts et suivaient avec résignation et anxiété les scènes de la Passion entrevue.

Sa poitrine était immobile. Elle semblait ne pas respirer.

Un silence de mort, simplement interrompu par le gazouillis d'un oiseau, régnait dans la pièce.

Le curé m'avait permis de rester dans la chambre plus longtemps que les autres visiteurs.

Je me tenais près du mur, à deux mètres du pied du lit. Je m'étais promis, non pas de prier mais d'observer attentivement. C'est ce que je fis, tout en inspectant aussi la chambre.

Après une vingtaine de minutes une sensation de froid me glaça le visage. Aux articulations, je ressentis des élancements singuliers. Les jointures de mes doigts semblaient s'écarteler et les articulations des genoux se distendre.

Il s'y ajouta un léger picotement des joues. J'eus l'impression que j'allais m'évanouir et tentai de réagir. Je pensai que l'atmosphère pouvait en être cause, ou quelque odeur de sang. Je demandai à deux personnes qui se tenaient à mes

côtés si elles ressentaient ces symptômes. Elles répondirent par la négative. J'inspirai profondément, lorsqu'à mon grand émoi, je me rendis compte que de plus mon regard se voilait. Par peur de tomber et ainsi de provoquer un incident, je quittai la chambre.

Je partis le soir même. Le dimanche suivant, j'avais, en effet, mon devoir sacerdotal à remplir dans ma paroisse. Rentré à Berlin, tout l'intérêt que je portais à ma bibliothèque avait disparu. Apathique à l'égard de tout ce qui était profane, je restais assis toute la journée du samedi à ma table de travail. Konnersreuth et sa stigmatisée m'étaient beaucoup moins présents à l'idée que toujours et toujours le nom de Jésus.

Le soir du Lundi de Pâques, je tins une conférence au cours d'une grande fête. A peine couché, je ressentis de nouveau brusquement une traction dans les membres. Mon visage se glaça. Je commençai à claquer des dents tout en éprouvant un sentiment d'indignité comme de ma vie je n'en avais jamais encore ressenti. Durant deux ou trois minutes je fus comme en proie à une fièvre intense. Ensuite, je recouvrai mon calme. Une stupeur me saisit. Je ne parvenais décidément à m'expliquer pareille aventure, ni par ma nature propre, ni par des circonstances extérieures. Le passage ci-après de l'autobiographie de la bienheureuse Angèle de Foligno me revint à l'esprit :

« Le feu de l'amour divin crût peu à peu si fortement en moi que par la suite, lorsque j'entendais parler de Dieu, mes dents s'entre-choquaient sous l'excès des sensations. Et si quelqu'un s'était

trouvé à côté de moi avec une hache pour s'opposer à cette emprise, je n'aurais pu me retenir, eussé-je dû être tuée (1) ».

Un an plus tard, le curé de Konnersreuth me raconta le fait suivant : Une jeune convertie s'étant faufilée inaperçue dans la chambre où Thérèse Neumann avait sa vision du vendredi, s'écroula évanouie après quelques minutes. Les parents accoururent et la transportèrent dans la cuisine. Lorsque Thérêse Neumann sortit de l'extase, elle se fit amener peu après la visiteuse et lui dit : « N'aie aucune crainte, le Seigneur ne te rappellera pas à Lui de si tôt. »

Le mercredi 24 juin 1931, j'eus l'occasion de questionner sur mon propre cas Thérèse Neumann, dans l'un de ses états extatiques (2). Il me fut répondu : « Ce fut une grande grâce. » De fait, je ne me souviens pas d'avoir jamais ressenti de ma vie pareil ébranlement. Même pas lors de la crise nerveuse que j'eus, en novembre 1914, au cours d'une reconnaissance commandée du vaste champ de cadavres immédiatement après la bataille de Gheluve sous Ypres alors que j'éclatai en larmes. Par ailleurs, visitant une salle d'autopsie de la Faculté de médecine de Berlin, j'étais resté en son temps d'un calme parfait.

L'impression de ma première visite à Konnersreuth disparut presque complètement quelques semaines plus tard.

D'autres travaux me valurent une diversion.

(1) *La route de la vie éternelle*, LANDSHUT, 1835, I, 18.
(2) Voir p. 117.

Ce ne fut qu'au cours de mes conférences de l'hiver de 1929-1930 que je pris la ferme résolution de visiter Konnersreuth une seconde fois vers le temps pascal suivant.

III. — JE FAIS LA CONNAISSANCE DE THÉRÈSE NEUMANN

Le samedi précédant la Semaine Sainte de 1930, je débarquai à Konnersreuth.

Le même jour, je fis part au curé de l'endroit de mon intention d'y séjourner une quinzaine.

J'avais apporté tous les documents nécessaires à un travail de traduction, ne voulant m'imposer en aucune façon pour attendre patiemment qu'on m'appelât.

Le dimanche matin, le curé me pria de donner l'après-midi une conférence au cercle des jeunes gens. En même temps il m'annonça que je pourrais saluer Thérèse Neumann, le soir même.

J'appris alors à connaître la stigmatisée pour la première fois dans son état normal.

De son lit elle me souhaita cordialement la bienvenue. Je ne la reconnus pas du tout. Le visage et l'allure étaient frais et dispos. Nous parlâmes d'abord de ses oiseaux, ensuite de sujets religieux. Déjà alors j'eus l'impression, qui ne me quitta jamais plus, qu'il s'agissait ici d'un sujet sain qui alliait une sincérité et une candeur rares à la perspicacité de l'intelligence et à l'énergie de l'esprit.

Dans toutes ses conversations régnait un singulier mélange d'humour savoureux et de gravité naïve.

Les choses profanes étaient traitées avec bonne humeur ; par contre, tout ce qui était religieux, tantôt avec un plaisir visible, tantôt avec un sérieux prenant.

Je me trouvai plus d'une fois intimidé vis-à-vis d'elle, d'une timidité que je ne puis m'expliquer que par sa supériorité. Cette supériorité me parut se fonder sur le fait que son psychisme était plus cohérent, plus net et plus raffiné que le mien, que dis-je, plus que celui de tous les humains que j'aie connus à ce jour.

Sa maîtrise de soi semble moins imputable à une disposition naturelle ou à l'ascèse personnelle que bien plutôt à l'action d'un esprit supérieur dont Thérèse Neumann est visiblement l'instrument parfait et soumis.

Je passai six soirées consécutives, plusieurs heures chaque fois, chez elle, dans l'intimité la plus étroite avec ses parents et ses amis. Je fus en même temps témoin de nombreuses visions. J'étais ravi d'avoir pu me lier aussi rapidement. Je restai quinze jours sur place. Je me retrouvai encore à Konnersreuth autour de la Pentecôte et de Noël. J'attachai un grand prix à l'observation de la mystique et de ses visions à l'époque des trois fêtes capitales de l'Eglise. Maintes visites ont succédé par la suite ; et j'amassai ainsi l'acquis nécessaire pour parler avec une certaine compétence de l'affaire de Konnersreuth, par expérience personnelle.

Mes souvenirs propres furent complétés par

des visites aux personnes qui rassemblaient également des matériaux concernant Thérèse Neumann sur la base d'expériences du même ordre.

De la sorte, j'ai fait la connaissance non seulement d'intelligences averties, mais aussi de caractères probes et charitables.

CHAPITRE II

I. — DÉBUT DES ÉTATS MYSTIQUES

Quand ont commencé les états mystiques de Thérèse Neumannn ? Quelque circonstance extérieure peut-elle être considérée comme leur cause ou leur prétexte ?

Il n'est nullement établi que la maladie de 1918 1926 ait été la cause, le prétexte ou l'origine de sa vie mystique.

Des phénomènes mystiques exceptionnels se sont manifestés, il est vrai, après la guérison subite de l'année 1926, la stigmatisation, par exemple, et en corrélation avec celle-ci, l'absence complète de nourriture. Absolument rien ne prouve cependant que la grâce de la contemplation extraordinaire et les relations mystiques avec les sacrements qu'elle possède aujourd'hui ne remontent qu'au début de cette maladie.

Je demandai un jour à Thérèse si elle avait reçu du Seigneur des grâces particulières avant cette maladie.

Elle répondit : « Depuis toujours j'ai bien aimé le Seigneur » (1). Elle se tut quant aux détails.

(1) Thérèse emploie constamment le terme de *Heiland*, équivalent du reste très courant en Allemagne de : Sauveur, bon

J'avais cependant l'impression bien nette que le secret de son mutisme devait être recherché, soit dans son humilité, soit dans quelque subordination à ses voix secrètes (1).

J'appris qu'elle était jadis non seulement des plus attentives au cours de religion et aux instructions des jours de fête, mais aussi qu'une fois rentrée elle mettait en œuvre par écrit ce qu'elle venait d'entendre.

Malheureusement, les cahiers et leur contenu furent brûlés par mégarde, en 1925, lors de travaux effectués à la maison paternelle.

Dès sa plus tendre enfance, elle voulait devenir sœur missionnaire, afin « d'aller chez les nègres », comme elle disait. C'est pourquoi, en prélevant peu à peu sur son salaire alors que plus tard elle se trouvait en service, elle amassait la dot qu'il lui fallait apporter au couvent.

J'ai remarqué par maintes biographies de vrais mystiques qu'il est presque constant de voir apparaître dès la plus tendre enfance des grâces extraordinaires chez les sujets qui plus tard développeront sans arrêt des phénomènes mystiques surprenants.

S'agit-il chez eux de maladies, elles ne se révèlent pas comme une origine, mais bien plutôt comme une étape transitoire destinée à préparer le mystique à recevoir des grâces plus hautes par

Dieu, etc. Il nous arrivera parfois, sacrifiant aux exigences de la traduction de le rendre par : Jésus, Christ, Seigneur, Dieu, etc. (N. des Trad.)

(1) Voir p. 47.

la réforme de l'âme et du corps. De même, il est frappant qu'à chaque fois l'entourage du mystique n'a jamais rien su des premières grâces mystiques de la jeunesse de celui-ci, de son vivant. Ce n'est que sur la fin de l'existence ou après la mort du mystique considéré que ces particularités ont été connues. Il semble que ce soit là le fait d'une volonté supérieure et j'ai la conviction qu'il en est de même dans le cas de Thérèse Neumann. Plus tard seulement, les prémices de sa vie mystique pénétreront dans le public.

Thérèse est née en 1898 et a encore cinq sœurs et quatre frères en vie. Elle fut de tout temps une enfant saine et naturelle, sans le moindre indice d'hypersensibilité ou de bigoterie. Sa soif de vérité a toujours été si grande qu'elle se refusait à jouer à la poupée, à écouter des contes dès qu'elle s'apercevait que tout cela ne répondait pas complètement à la réalité. La pauvreté régnait au logis et les enfants durent tôt aider au travail. Thérèse préférait toujours les tâches masculines, en particulier les travaux des champs.

Son occupation préférée dans ses instants de loisir était de soigner les plantes.

Ses lectures religieuses étaient le petit catéchisme, son livre de prières et les publications populaires *Notburga* (1), *Rosenhain* (2), la *Postille* de

(1) Journal catholique très répandu dans les campagnes allemandes surtout et spécialement destiné aux domestiques féminins. (Note des trad.)

(2) Buisson de roses. Fondé en 1916, en grande partie pour servir la dévotion à la petite Ste Thérèse de Lisieux (Note des trad.)

Goffiné, (1) et la *Philotée* (2) de François de Sales. En fait de livres profanes, elle ne connaissait que ses livres d'école et deux manuels d'horticulture.

En 1912, elle était en service chez un habitant du village qui tenait un café et une exploitation agricole. Plus tard, la plupart des hommes étant au front, elle accomplissait les plus rudes travaux des champs. Elle labourait et ensemençait à la machine, s'occupait aux chargements et ensuite garda les bœufs. Elle avait la réputation d'être la plus vigoureuse fille de la localité, étant capable de porter 75 kilogrammes du rez-de-chaussée au grenier sans poser son fardeau.

Elle possède encore aujourd'hui sa forte stature et ses larges épaules. Elle n'a jamais dansé. Par contre, elle dut assurer fort souvent le service de la salle de danse. Elle n'était pas bégueule et se mêlait volontiers à toute plaisanterie pas trop grossière. Les prétendants qui se trouvèrent n'eurent cependant jamais de chance auprès d'elle.

Ne voulait-elle pas, comme déjà dit, devenir sœur missionnaire ?

(1) Recueil très populaire en Allemagne, de commentaires des évangiles et épîtres de l'année catholique. S'adresse particulièrement aux classes populaires, peu cultivées. Son auteur, le prémontré LÉONARD GOFFINÉ, est né à Cologne, en 1648, et est mort à Oberstein-sur-Nahe, en 1719. Sa *Postille* parut en 1re édition, en 1690, à Mayence. (Note des trad.)

(2) ou « Introduction à la vie dévote » (Note des trad.)

II. — MALADIES ET GUÉRISONS SUBITES (1)

L'histoire de ses maladies commence en 1918. Un incendie éclate au village. Thérèse Neumann aide à la chaîne. Alors qu'elle soulève des seaux d'eau, elle ressent soudain une douleur dans l'épine dorsale. Depuis ce jour elle ne peut plus travailler convenablement : à chaque effort et même rien qu'en se baissant, ses yeux s'enténèbrent et elle s'affaisse.

D'intolérables douleurs apparaissent.

Après divers accidents graves, elle entre à l'hôpital de Waldsassen, (2) en avril 1918. Elle souffre de l'estomac, des intestins, présente des symptômes de paralysie et des accès d'étouffements. Elle en sort non guérie en juin de la même année. En hiver, elle devient tout à fait impotente ; en mars 1919, complètement aveugle. A la longue, sous l'effet de la position allongée, jointe à l'immobilité complète, apparaissent dans le dos de graves ulcères pénétrant jusqu'aux os.

En avril 1923, elle guérit subitement de la cécité. Un matin dans son sommeil, il lui sembla qu' « on touchait » à son oreiller, « tout comme si on y grattait ». Elle en fut réveillée et aperçut ses mains ainsi que le chevet de son lit. Toute sur-

(1) Détaillé dans GERLICH, *Thérèse Neumann*, 2 vol. Munich, 1929.

(2) Bourgade industrielle à 6 km. de Konnersreuth. (Note des trad.)

prise et ne pouvant y croire, elle regarda tout autour de sa chambre. Effectivement, elle voyait

Le 29 avril 1923, jour de la guérison de la cécité, était celui de la béatification de Thérèse de l'Enfant-Jésus (1).

Thérèse Neumann n'ignorait pas que cette béatification était en cours. C'est pourquoi elle avait voulu peu auparavant faire une neuvaine pour la recommander à Dieu, mais non pas pour guérir elle-même. De plus, elle avait souvent prié pour obtenir l'esprit de simplicité de la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus. Avec une très forte conviction intime, elle attribua sa guérison à l'intercession de la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus vénérée par elle.

Les années suivantes, ses souffrances physiques s'accroissent. Par suite d'une chute malheureuse hors de son lit, sa jambe gauche s'était de plus repliée de telle façon qu'elle se trouva placée en dessous de sa cuisse droite. Elle resta immobile dans cette position pendant 9 mois.

Le 17 mai 1925, elle fut brusquement guérie de sa luxation de l'épine dorsale, de même que des maladies et douleurs concomitantes. C'était la date de la canonisation de la même Thérèse de l'Enfant-Jésus. Ce jour-là, dans l'après-midi, elle aperçut soudain de son lit, une vive lumière vers l'angle droit de sa chambre tout en entendant une voix. Vivement, elle frappa le plancher de sa canne pour appeler ses parents. Ceux-ci quérirent à leur tour le curé et une sœur de charité qui se trou-

(1) Thérèse Martin, 1873-1897, Carmélite à Lisieux.

vait au village. Les quatre témoins déclarent ce qui suit :

« Nous vîmes la « Resl », assise sur son lit, dans une position qu'elle était incapable de prendre d'elle-même jusqu'ici. Elle semblait parler à quelqu'un sans que nous entendîmes quoi que ce fût. Soudain, elle étendit le bras droit et il sembla qu'une force s'emparait de sa main pour tirer d'une secousse la malade en avant. De douleur le visage de Resl se convulsa et elle porta ses mains aux reins. Quand elle revint à elle, elle nous cria : « Donnez-moi mes vêtements, je suis guérie, je puis me lever. »

Elle se leva. La sœur infirmière vit à son grand étonnement que les ulcères du dos avaient tous disparu. Sa démarche d'abord hésitante se raffermit peu à peu. Sa maladie ne revint jamais.

Elle-même rapporte ce qui suit sur l'apparition : Une voix infiniment aimable sortant de cette lumière éblouissante questionna : « Resl, ne voudrais-tu pas guérir ? » Elle répondit : « Tout m'est égal, la vie ou la mort, la santé ou la maladie ; ce que Dieu voudra, lui seul sait ce qui convient le mieux ». La voix : « Serais-tu contente si aujourd'hui tu pouvais te lever, marcher et faire de nouveau tout toi-même ». Elle : « Tout m'est une joie de ce qui vient de Dieu ». La voix : « Il t'est permis aujourd'hui d'éprouver une petite joie, tu peux te lever, essaye donc, je vais t'aider. »

La voix ajouta peu après : « Cependant, il te sera donné de souffrir encore beaucoup et longtemps, et aucun médecin ne pourra te soulager. Par la souffrance seule, tu pourras le mieux exercer ta vocation et ton esprit de sacrifice, et ainsi

aider les prêtres. Il est sauvé infiniment plus d'âmes par la souffrance que par les plus brillants sermons. »

En novembre 1925, elle eut une très grave crise d'appendicite. Le médecin décida : « De toute urgence à l'hôpital pour l'opération. » Elle eut pitié de sa mère en larmes, aussi dans ses souffrances pria-t-elle : « Tu sais, petite Thérèse, que tu pourrais m'aider, tu m'as si souvent aidée ; tout m'est égal mais vois donc dans quel état est ma mère. » Soudain, elle se dressa, ouvrit les yeux, le visage comme transfiguré. Elle tendit les mains devant elle vers quelqu'un d'invisible et répéta à plusieurs reprises : « Oui », puis se souleva complètement. Revenant à elle, elle fit : « Vraiment ? » dans le sens de : « Est-ce possible ? » Elle prétendit ne plus ressentir aucune douleur. Lorsque le curé lui demanda si par hasard la petite Sainte Thérèse avait été de nouveau là et l'avait secourue, elle répondit : « Oui, elle m'a dit de me rendre immédiatement à l'église pour remercier Dieu. » Elle se leva effectivement et se rendit à l'église. Cette même nuit, elle éprouva « un remue-ménage dans le corps ». Elle eut une selle. Il vint d'abord un pus jaune et épais, ensuite un mélange de sang et de pus et enfin un corps purulent d'environ 10 centimètres de long.

III. — LA VOIE PURGATIVE

Les sept années de maladie de Thérèse Neumann jointes à ses guérisons soudaines, à son attitude de soumission à Dieu et à ses dispositions d'âme

laissent soupçonner au spécialiste de la mystique chrétienne que tout cet ensemble de faits pourrait bien être ce qu'on dénomme la voie purgative.

Pour s'en rendre compte, il nous faut expliquer ce qui suit :

Les auteurs classiques de la mystique chrétienne sont unanimes à dénombrer trois voies menant à Dieu : la voie de purgation, la voie de l'illumination et celle de l'union. Il ne s'agit pas ici d'une idéologie arbitraire, car cette division tripartite repose sur une loi naturelle. Lorsque deux essences différentes doivent être unies, il est nécessaire avant tout d'éliminer ce qui entrave directement cette union. Ensuite, ces deux essences doivent être dotées de quelque chose de positif afin qu'elles puissent s'unir convenablement.

Enfin, l'union peut alors avoir lieu.

Ainsi donc, revenant à notre domaine, pour que l'âme humaine puisse s'unir à Dieu, il faut éliminer d'abord ce qui s'oppose directement à cette union. D'une part, Dieu est inaccessible et inconnaissable. En effet, d'après Moïse (1), nul homme ne peut voir Dieu sans mourir, et suivant Isaïe (2) aucun regard ne peut le voir de ce monde tel qu'il est. C'est pourquoi, d'après Augustin (3), Dieu s'est incarné afin que l'homme plongé dans la chair puisse le saisir. Chez l'homme, c'est le péché qu'il faut d'abord éliminer. C'est précisément la voie conduisant à cette élimination que les mystiques appellent voie purgative.

(1) « Nul homme ne me verra sans mourir » (*Exode*, 33-20).
(2) « Et l'œil n'a point vu, ô mon Dieu » (*Isaïe*, 64-4).
(3) *Sermon* 22, de Temp.

Ensuite, Dieu et l'âme doivent se disposer positivement l'un l'autre pour réaliser l'union. De la part de Dieu, c'est la miséricorde que le Christ nous témoigna et ses paraboles par lesquelles il nous parla comme Homme. Il se rapprochait ainsi de l'homme comme Homme et lui parlait comme un ami à un autre ami. Quant à l'homme, ses dispositions positives résident dans le bon accueil, fait aux paroles du Christ et dans la culture intime de l'âme. Cette voie positive de la préparation s'appelle, suivant les mystiques, voie de l'illumination.

La voie de l'union est la conclusion de toute religion mystique basée en ce monde sur la connaissance suprême et l'amour de Dieu.

Chaque chrétien est appelé à emprunter la voie purgative : Purgation des péchés par la connaissance de soi, l'examen de conscience, la pénitence et la mortification. La grâce réconfortante et prévenante de Dieu est l'aide efficace qui soutient le chrétien dans cette voie.

Les mystiques connaissent en plus une voie purgative extraordinaire. Seules, certaines personnes ont la vocation de cette grâce extraordinaire. Elles sont purifiées par des souffrances du corps et de l'âme naturellement inexplicables, pour être préparées à des grâces encore supérieures dans l'illumination et l'union.

Pourquoi n'avons-nous pas tous cette vocation ?

C'est le secret des voies impénétrables de Dieu. Nous nous demandons notamment en vain : Pourquoi Abel et non Caïn ? Pourquoi Abraham et non Loth ? Pourquoi Jacob et non Esaü ? Pour-

quoi justement Joseph ? Pourquoi Samuel ? Pourquoi David ? La seule raison que nous puissions invoquer est la suivante : la grâce doit s'exprimer en l'occurrence comme telle, c'est-à-dire avec son caractère entièrement gratuit. C'est en cela que les personnages cités sont des exemples, de même que les mystiques phénoménaux ultérieurs sont des reproductions de Jésus-Christ, lequel, avant sa venue comme après, est la source de toute grâce gratuite.

Pour montrer que l'homme ne peut provoquer ces grâces extraordinaires par une activité éthique ou physiologique propre, on appelle encore cette voie purgative extraordinaire, la voie passive. Naturellement, la participation active du Mystique n'en est pas exclue pour la cause.

Cette purgation passive prépare le mystique à ce calme indispensable pour élever l'âme à Dieu à l'aide d'un certain degré de douce et tendre contemplation (1).

Thérèse Neumann par suite des souffrances corporelles provoquées par sa maladie a certainement vécu la purgation passive des sens. En faveur de cette assertion, on peut invoquer particulièrement cette circonstance qu'au plus fort de ses maux, elle aspira violemment à consacrer ceux-ci à la purification de son âme. A l'origine, ce fut un apprentissage de la souffrance. C'est pourquoi il lui arriva par-ci par-là de prier pour qu'elle soit atténuée.

(1) Après cela néanmoins, je l'attirerai doucement à moi ; je la conduirai dans la solitude et je lui parlerai au cœur (*Osée*, 2, 14).

Petit à petit, elle s'en accommoda cependant et plus tard, elle donna toutes ses souffrances en offrande.

La purgation passive des sens s'accompagne également d'une sécheresse passagère perceptible par les sens. L'âme à ce moment est privée fortuitement de toute ferveur sensible.

Cette sécheresse, Thérèse l'a connue. Sa cécité complète contribua, en outre, au plus haut point à préparer le plus intime recueillement de l'âme.

En vraie mystique la purgation des sens est toujours liée à la purgation passive de l'esprit. Celle-ci consiste dans l'accumulation des souffrances morales destinées à rendre l'esprit semblable et conforme à Dieu dans la mesure où le permet la faiblesse humaine. L'âme, malgré un ardent amour pour Dieu ne ressent pas le moindre sentiment ou la plus petite attirance pour ce qui glorifie ou peut servir Dieu.

Elle se voit empêtrée dans les ténèbres, les difficultés et la mauvaise volonté. Même alors qu'elle accomplit quelque bien ou fait son devoir, elle ne s'en rend pas compte. Des accès de découragement surgissent, une désolation extrême et comme une angoisse intime. Par là sont écartés de l'âme les derniers obstacles l'empêchant de recevoir les grâces suprêmes de l'union avec Dieu. Du propre fond du mystique montent l'incompréhension et de violents assauts (1). Ce sont les phéno-

(1) Les gardes qui parcourent la ville m'ont rencontrée, ils m'ont frappée et m'ont blessée (*Cant. des Cant.*, 5, 7).

mènes que Saint Jean de la Croix a décrit sous le terme de « Nuits Sombres » (1).

Thérèse Neumann a souffert de temps à autre et jusqu'à ce jour de cette purification passive de l'esprit. Cela est un indice de mystique authentique dans laquelle la voie de purgation ne cesse jamais tout à fait. En effet, toute la vie des mystiques est une ascension continue.

Je l'ai vue récemment avec tous les signes du ravissement (2) après un état de ce genre et lui dis : « Mais, « Resl », tu as pourtant une consolation pendant ces tourments. Ne sais-tu pas qu'ils

(1) *L'ascension du Mont Carmel*, Munich, 1924, vol. II. 2. *De la sombre nuit de l'esprit.*

(2) La terminologie des différents états mystiques de Thérèse Neumann, déjà assez spéciale en langue allemande, est proprement intraduisible en français. Les approximations tentées jusqu'ici risquent, et ce n'est pas leur moindre défaut, d'entraîner de regrettables confusions dans l'esprit du lecteur. Nous visons, en particulier, les expressions suivantes :

a) *Zustand der Eingenommenheit* ou *des Eingenommenseins* (ou *werdens*) : état de ce qui est pris, donc en trad. litt., état d'emprise, de ravissement, de captation, de rapt spirituel ou de vol de l'esprit.

b) *Zustand der erhobene Ruhe*, ou *erhobenen Ruhezustand* : état de quiétude mystique, mal traduit par le « repos surélevé » littéral de certains auteurs, dit aussi « *gehobenen Ruhezustand* ».

Nous préférons et proposons pour ces expressions dont la définition plus précise résulte du texte de ce livre :

Pour *a*) : état de ravissement (généralement intermédiaire ou post-extatique).

Pour *b*) : état de sommeil ou repos extatique ou spirituel.

On ne s'étonnera cependant pas de rencontrer chez nos auteurs modernes des acceptions parfois sensiblement différentes pour les mêmes termes. La terminologie de la mystique est encore mal fixée. C'est la plus sérieuse cause de difficultés dans

cessent toujours et qu'alors le Seigneur t'en récompense avec des grâces d'autant plus abondantes ? »

Elle répondit : « Précisément, il m'enlève jusqu'au souvenir de cela. » Elle s'étendit ensuite sur les paroles de Jésus au mont des Oliviers (1) et sur la croix (2).

Les mystiques rangent également parmi la purgation passive de l'esprit les tentations de l'âme par les démons.

Sur ce point encore, Thérèse me donna des précisions tirées de sa propre vie. Elle entend souvent une voix s'exprimant en allemand littéraire impeccable. Elle l'induit à prier pour obtenir la fin de ses maux : « Vois, tes souffrances n'ont pas de sens. Vois, quand tu souffres autant, tu n'as qu'à dire : je ne veux pas. Va donc à l'église et sois comme tout le monde. Ne te singularise pas, n'a-t-Il pas suffisamment souffert pour toi ? »

L'effet produit sur son esprit est parfois tellement puissant qu'elle éprouve la plus vive tentation de céder. Mais dans la suite de la conversation, elle reconnaît à certaines contradictions qu'il s'agit d'insinuations du malin. En particulier, lorsqu'elle entend soudain : « Ah bah ! le crucifié n'a pas du

l'initiation théorique à cette branche de la théologie.(Cf. POULAIN, *Des grâces d'oraison*, 11e édition, pp. 65 et 593).

Le lecteur voudra bien tenir compte de cette mise au point pour tous les chapitres qui vont suivre. (Note des trad.)

(1) « Mon Père, si c'est possible, que cette coupe s'éloigne de moi ! Toutefois, non pas comme je veux, mais comme vous voulez ! » *Matth.* XXVI, 42.

(2) « Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » *Matth.* XXVII, 46.

tout souffert, il n'a fait semblant qu'afin que les hommes viennent à lui. N'empêche que c'est moi qui en tiens le plus. »

Il semble qu'il existe une loi selon laquelle les âmes promues à des événements et des grâces extraordinaires doivent aussi être soumises sur un plan supérieur, à des tentations de l'esprit déchu, tout comme dans une bataille, le guerrier le plus formidablement armé est engagé aux endroits les plus dangereux. Par conséquent, tout mystique, aussi saint et aussi évolué soit-il, est toujours exposé au même danger de chute que tout autre mortel. C'est pourquoi la prudence et la prière envers chaque mystique jusqu'à sa mort est œuvre de charité.

CHAPITRE III

I. — PAROLES SURNATURELLES ET VISIONS

Lorsqu'on a quotidiennement l'occasion d'observer Thérèse Neumann à loisir et de lui causer, on comprend quel rôle visible jouent les voix dans sa vie. « Car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu (1). » Oui, elle bénéficie dans une mesure extraordinaire de ce que les mystiques appellent les « voix intérieures (2) ». Elle connaît les paroles surnaturelles et les touches divines.

Ce que les mystiques classiques enseignent sur l'authenticité des dites « voix intérieures » est confirmé par mes observations sur Thérèse. Les paroles surnaturelles surviennent chez elle souvent en dehors des extases et à l'improviste. Ainsi elle m'interrompit durant une conversation par ces mots : « Restez donc tranquille. » Elle sembla écouter

(1) *Epître aux Romains*, 8, 14.

(2) Celles-ci sont, ou bien perçues par les sens extérieurs, ou bien par l'imagination, ou encore simplement par l'intelligence ; dans chaque cas Dieu peut s'exprimer soit directement, soit par l'intermédiaire des anges. Cf. SCHRAMM, *Theologia mystica*, Paris, 1848, vol. II, § 538-547.

alors quelque voix intérieure. De plus, les paroles surnaturelles sont d'un caractère très précis et s'imposent avec une force extraordinaire. Ainsi, elle ajoute parfois après ce qu'elle vient de dire : « Il a fallu que ça sorte. »

En dernière analyse, ces voix provoquent chaque fois en elle une quiétude d'âme extraordinaire. De même, on peut conclure d'après l'attitude grave de Thérèse que les paroles surnaturelles incitent à une très grande déférence et instruisent sur-le-champ. Elles laissent toujours un souvenir durable. J'ai été frappé de la précision avec laquelle elle s'en souvient, même après un laps de temps prolongé. Jamais, sur ce point, je n'ai pu relever de contradiction.

Ses voix intérieures proviennent, la plupart du temps, d'après ses propres indications, de son ange gardien. A l'état normal, elle l'entend parler à ses côtés. Un visiteur se trouve-t-il à proximité, elle perçoit souvent de façon distincte de brèves indications sur tels graves défauts de caractère ou manquements de la personne avec qui elle parle ou de son compagnon éventuel (1). La description en est fort concrète. L'ange lui ordonne alors la plupart du temps de le faire savoir. Cela explique ces paroles de Thérèse : « Il fallait que je le dise, quelque chose m'y poussait. »

(1) Saint Joseph de Cupertino, Sainte Catherine de Sienne, Sainte Madeleine de Pazzi possédaient ce don à un tel degré de permanence que nombreux furent ceux qui n'osaient les aborder sans s'être au préalable purifié l'âme (SCARAMELLI, *De la différenciation des esprits*, Ratisbonne, 1861, n° 28).

Elle reçut une fois la visite d'une femme. Soudain Thérèse s'écria durant l'entretien : « Ça n'était pas bien, il ne faut plus recommencer. N'avez-vous pas jeté par terre une image de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus pour la piétiner ? Je sais bien, c'était de la colère et de la fureur, parce que vous croyiez avoir prié en vain, parce que vous n'étiez pas délivrée de votre mal d'oreille. » L'intéressée fut pétrifiée d'étonnement, ne sachant comment Thérèse pouvait savoir cela.

Son ange gardien l'instruit souvent aussi, suivant son propre témoignage, au sujet de quelque circonstance insolite. Il n'est pas possible, par exemple, de photographier Thérèse Neumann sans qu'elle s'en aperçoive. Le Professeur Wutz l'accompagnait un jour au dehors. Regardant devant elle, elle fit soudain : « En voilà un qui veut me photographier ». En même temps elle indiqua vers sa gauche. Cependant aucun photographe n'était visible. Le professeur courut alors dans la direction indiquée. Il découvrit, en effet, parmi la foule un jeune homme en train de manier un appareil photographique.

Durant un sermon de mission, elle dit soudain au vicaire Härtl : « Maintenant, il faut que je m'en aille. » Elle quitta l'église par la sacristie et se rendit à pas lents dans le jardin de la cure. Une minute plus tard, trois ecclésiastiques quittant la nef, contournèrent la gauche de l'autel dans l'intention d'apercevoir la stigmatisée. Avec leur suite, ils avaient pénétré par la porte latérale de l'église et s'étaient faufilés dans ce but au travers de la foule vers l'autel.

De même, maintes circonstances, éventuellement dommageables pour Thérèse, sont fréquemment, suivant les dires unanimes de ses proches, favorablement modifiées d'inexplicable façon, sans que la critique la plus aiguë puisse déceler une intervention humaine quelconque. Cela fait penser aux contes de fées et autres histoires légendaires. Cependant, lorsqu'on a vécu soi-même pareils événements, on reste perplexe, surtout lorsqu'on entend Thérèse en parler avec l'amour de la vérité et le calme que partout on se plaît à lui reconnaître. Elle parle constamment alors de « l'homme clair » à sa droite.



Thérèse a aussi des visions. J'en ai vécu en témoin par la suite pour le moins quarante. Ces visions doivent-elles être considérées comme authentiques d'après les canons des mystiques classiques ? Je crois pouvoir répondre par l'affirmative.

D'abord chaque vision commence sans aucune concentration préalable de l'esprit, ni attouchement corporel. On voit tout de suite une différence notable avec ces personnes placées en état de trance comme dans le somnambulisme magnétique des médiums ou dans l'autosomnambulisme ou encore dans le mysticisme délirant. Après une vision joyeuse, un jour qu'elle avait aperçu Marie-Madeleine dans sa caverne rocheuse de la Méditerranée, Thérèse s'efforça de reproduire après coup cette vision. Elle pria le Seigneur de lui montrer encore une fois ce qu'elle venait de voir.

On lui fit même reprendre sa position initiale et regarder dans la même direction. Dans son désir ardent, elle s'y essaya. Mais il ne se reproduisit rien. On se rendit compte de son impuissance absolue à provoquer volontairement cet état de trance.

Ses visions naissent fréquemment sans transition au beau milieu de conversations, qu'elles soient religieuses ou profanes. D'une secousse elle est brusquement tirée de la position allongée ou confortablement assise qu'elle occupe. Cela fait penser à ce que les mystiques appellent un « raptus ». Ils veulent indiquer par là que le mystique, en dehors de sa volonté propre, est ravi, arraché brusquement de son milieu et du fil de ses pensées comme par une force extérieure.

Le fait que pendant la vision, elle n'a jamais l'attitude accablée ou crispée, comme on peut l'observer dans les cas précités ou chez des personnes hystériques, constitue une seconde différence. L'attitude, la mimique et les gestes sont chez elle toujours esthétiques et gracieux dans le sens vraiment religieux de ces termes. Elle prend l'attitude d'un petit enfant qui, par exemple, retenu en arrière par sa mère, tendrait des pieds et des mains vers un objet qui l'intéresserait passionnément.

Une troisième marque de l'authenticité de ses visions consiste dans ce qu'immédiatement après leur cessation, elle s'exprime avec simplicité et lucidité sur ce qu'elle vient de voir. Son esprit n'apparaît jamais déprimé comme celui du somnambule après sa trance. Les déclarations de Thérèse sont d'une netteté à toute épreuve. Ni le feu croisé des interrogations, ni les tentatives de sugges-

tion n'ont jamais pu provoquer chez elle ni hésitation, ni contradiction. Toutefois, son assurance n'a rien d'orgueilleux, mais respire l'humilité et la modestie. Elle est uniquement inspirée par l'amour de la vérité et de l'honnêteté.

En quatrième lieu, en ce qui concerne le contenu de ses visions, celles-ci ne se contredisent jamais et ne s'écartent pas davantage des fondements de l'Évangile et de la morale chrétienne. De plus, on n'a jamais observé jusqu'à ce jour qu'elles démentissent les acquisitions de la vraie science pas plus que la saine raison.

Détail frappant, après chaque vision (1) elle préfère parler du Seigneur et expose tout ce qu'elle vient de voir, à la façon de qui voudrait poser des sujets de méditation. Elle s'impatiente lorsqu'on la questionne sur tels points accessoires des visions, comme par exemple sur ce qui a trait à l'Histoire, à la Topographie ou à la Philologie. Ainsi en ma présence, un professeur, exégète de l'Ancien Testament et spécialiste de la topographie de Jérusalem, essaya un jour de la questionner sur les entrées d'escalier et certaines pièces du temple d'Hérode. Elle répondit : « Allons, à quoi bon s'enquérir de vieilles pierres qui ne sont d'ailleurs plus là. » Mais le professeur n'en démordit point. Alors elle lui dit : « Attends voir, je le dirai au Seigneur que tu poses des questions aussi vaines. Je ne veux parler que de Lui. » Finalement, elle donna quand même l'indication demandée. Tout cela eut lieu avec tant de simplicité, assurance et sponta-

(1) Dans l'état de ravissement, voir p. 90.

néité que nous en fûmes tous étonnés. Le savant nous déclara que ses réponses étaient vraiment susceptibles de combler des lacunes laissées jusqu'à ce jour par la science. Avec juste raison, il souligna cependant, qu'en tant que savant, il ne pouvait faire état de cette source.

Après une vision qui lui montra Marie et Joseph à la recherche d'une auberge, je lui demandai : « Comment donc les rues de Bethléem étaient-elles éclairées la nuit ? » Elle répondit : « Il y avait là de grandes perches sur lesquelles il y avait un pot où brûlait de la poix. »

Elle formula plusieurs fois en ma présence des mots que je ne compris pas, que cependant des spécialistes tenaient pour du dialecte araméen. Elle ne comprend pas les langues qu'elle entend dans ses visions. Depuis peu de temps seulement, comme nous le verrons plus loin, il y a quelques exceptions. Mais des philologues ont établi depuis longtemps que tels mots latins, grecs ou araméens que Thérèse attrape au vol, retient et répète par la suite, sont en fait issus chaque fois d'un dialecte et restent souvent introuvables dans les dictionnaires. Malgré tout, il serait possible de vérifier leur exactitude.

Il semble que dans ses visions tous ses sens soient en action. Elle sent les différentes odeurs et perçoit l'atmosphère du milieu entrevu. Elle nous décrivit, par exemple, la variété d'arome du parfum que Marie-Madeleine répandit sur la tête de Jésus et l'onguent totalement différent avec lequel elle oignit les pieds du Maître. C'est non seulement une manifestation du réalisme des vraies visions,

mais encore ce que les mystiques appellent « sensitivité mystique ». Outre les yeux, tous les autres sens, par l'intermédiaire d'une force supérieure, sont affectés par le caractère sensible de la chose aperçue.

L'effet habituel de ces visions, c'est un renforcement manifeste de la foi et de l'amour du Christ, non seulement chez la visionnaire mais aussi chez tous les témoins.

Les visions de Thérèse Neumann supportent ainsi l'épreuve des principaux critères d'authenticité. Chaque vision dure de 5 à 10 minutes, après quoi Thérèse ferme les yeux et retombe comme abandonnée par quelque force mystérieuse.

Le thème de ses visions correspond soit à l'évangile du jour, soit à des scènes de la vie d'un Saint ou à des représentations d'un mystère de la Foi en accord avec la fête du jour de la vision.

De ce fait, sont exclues des visions de Thérèse Neumann, cette fantasmagorie subjective et cette obsession de l'inédit que nous retrouvons toujours chez les faux mystiques.

Elle soutient que la lumière qui baigne l'objet de ses visions est différente de la lumière solaire. Celle-ci lui paraîtrait bien plutôt très sombre et uniformément terne.

De plus, elle voit le Christ transfiguré, des purs esprits (des anges par conséquent), les âmes des morts, sous des apparences lumineuses différentes. Le Seigneur est toujours le plus éclatant. Le Christ, Marie et Élie lui apparaissent en formes lumineuses mais « de chair ». Les âmes des défunts en simples formes lumineuses, d'un blanc différent,

foncé jusqu'au gris sombre. Elle reconnaît à ceci la différence de pureté des âmes. Elle voit les anges en apparitions toujours très lumineuses mais confuses.

Elle donne deux raisons au fait qu'elle n'a de vision de tels saints qu'à telles fêtes. Elle ne voit les uns que par suite de leurs rapports intimes avec le Seigneur comme, par exemple, Marie-Madeleine et Marthe. Elle voit d'autres saints parce que dans son existence elle les prie et honore particulièrement. Ainsi, elle s'adresse souvent à Saint François de Sales à cause de son tempérament vite emporté. Lorsqu'elle assiste à des décès, elle voit l'âme du défunt dans le moment où elle comparaît devant son Juge.

J'ai été fort intéressé d'entendre qu'au cours de sa vision de la Transfiguration du Christ, les figurants lui apparaissaient dans une lumière différente. Ainsi, le Seigneur transfiguré avait le plus d'éclat. L'apparition d'Élie était lumineuse avec un contour défini, disait-elle, alors que Moïse n'avait pas de forme précise et que les trois apôtres, Pierre, Jacques et Jean n'étaient éclairés que par la lumière de la vision. Ce récit me rappelle l'explication de Thomas d'Aquin à propos de la Transfiguration du Christ. D'après lui, tous les lieux étaient représentés : le lieu céleste avec le Christ transfiguré, le lieu paradisiaque avec Élie que son corps a accompagné au ciel et qui possède donc déjà un corps paradisiaque transfiguré, le lieu des trépassés avec l'âme de Moïse et enfin le lieu terrestre avec les trois apôtres (1).

(1) *In Matthaeum Evangelistam Expositio*, cap. 17 (*Notate quod Christus*, etc.).

II. — LA VOIE ILLUMINATIVE

La voie illuminative est l'état des âmes en progrès qui cherchent à accroître par tous les moyens la connaissance et l'amour du divin. Ici encore, chaque chrétien est appelé. Sa raison doit être éclairée par la lecture des Saintes Écritures et par les prédications. Sa volonté doit prendre de bonnes résolutions par la méditation et l'oraison affective (1) pour progresser dans la vertu et se préparer ainsi à la voie unitive.

La voie extraordinaire de l'illumination consiste en ce que l'homme, sans participation de sa part, est brusquement saisi par une grâce extraordinaire. Les colloques intimes de Thérèse Neumann et les visions dans lesquelles elle contemple le contenu de la doctrine chrétienne à la façon de la plus belle leçon de choses, nous laissent présumer qu'elle se trouve en l'occurrence dans la voie extraordinaire de l'illumination.

« La « Resl » fait des progrès », remarqua un jour le Curé.

En fait, elle plonge à chacune de ses visions, d'une année à l'autre, toujours plus profondément dans le sens religieux de ce qu'elle voit. Cela se

(1) La méditation se transforme en oraison affective chaque fois que les affections, les élans du cœur se multiplient « ou tiennent beaucoup plus de place que les considérations et les raisonnements » (POULAIN, *Des grâces d'oraison* 1931. I, chap. II).

remarque nettement lorsque après la vision, elle raconte ce qu'elle a vu. Le curé Naber m'a écrit récemment, entre autres, que Thérèse Neumann commençait même à comprendre les personnages parlants de ses visions tout comme s'ils parlaient en allemand. Une lumière intérieure semble donc chaque fois l'illuminer dans une plus grande mesure. Comme dans un enseignement parfait, elle se perfectionne lentement, du connu à l'inconnu, du facile au difficile. Là, se manifeste le côté pédagogique qui caractérise la voie de l'illumination en vraie mystique chrétienne. Le but ultime des voix et des visions est la progression dans la connaissance et l'amour du divin. C'est une autre différence importante séparant la vraie mystique de la fausse. En effet, dans tout délire artificiel il ne s'agit que de jeux de curiosité et de soif de connaissances magiques qui emplissent aisément de trouble et d'orgueil l'esprit du sujet.

Nous montrerons plus loin (1) que la pédagogie de l'édification personnelle du mystique a aussi la plupart du temps comme fin seconde d'enseigner le prochain dans le Christ.

En ce qui concerne l'illumination par les anges, il faut encore mentionner ce qui suit :

Les lecteurs qui ignorent les exposés de Saint Thomas sur l'existence des anges et leurs relations avec l'Homme, qui n'ont jamais été témoins eux-mêmes d'événements de ce genre, pourraient se demander s'il ne s'agit pas ici d'une illusion et comment il est possible de parvenir à une certitude.

(1) Voir p. 129.

C'est pourquoi il me faut rappeler brièvement quelques principes fondamentaux.

L'Écriture Sainte nous apprend l'existence des anges et que parfois ceux-ci se manifestent aux hommes ou leur parlent. Les vies des Saints sont pleines de récits suivant lesquels il serait arrivé à certaines personnes de percevoir des paroles d'un ange.

On peut se représenter le langage des anges soit comme une imprégnation intellectuelle, soit comme un déclenchement imaginatif, soit encore comme une percussion du sens auditif. Nous ne saurons probablement jamais ce qu'il en est exactement. Il existe, malgré tout, des règles certaines selon lesquelles on peut se rendre compte si l'assertion de tel mystique est exacte et si ses voix proviennent de Dieu ou d'un ange. La différence d'impression se mesure, comme toujours en pareil cas, par les effets (1). Les voix correspondent-elles toujours à la vérité objective, aux événements réels éloignés dans le temps ou dans l'espace, il sera difficile de n'y voir que de simples fantasmes. D'autre part, que tous les détails donnés par elles s'appliquent à la carrière proprement religieuse du mystique considéré et que sur celui-ci apparaissent d'autres phénomènes d'ordre divin, il n'y a aucune raison pour rejeter ou suspecter ces circonstances dont l'histoire est prodigue, sous prétexte que l'on ne possède pas soi-même pareils dons ou grâces. Il n'est que de surveiller le sujet

(1) Cf. *Vallgornera, Mystica Theologia Divi Thomae*, Turin, 1924, I, n° 748-755 (*de divinis locutionibus*).

mystique jusqu'à sa mort en observant la nature de ce qu'il rapporte. En attendant, je n'ai rien constaté de suspect sur ce point à Konnersreuth et Thérèse Neumann, de même que les deux ecclésiastiques de l'endroit ainsi que les parents, me paraissent être jusqu'ici des témoins absolument dignes de foi.

Par ailleurs, il m'importe beaucoup plus d'établir les faits de Konnersreuth que d'apporter des preuves d'ordre spéculatif.

CHAPITRE IV

I. — CONTEMPLATION ET EXTASE D'AMOUR

Thérèse me déclara certain jour que nous parlions de la prière : « Je n'arrive plus à réciter le Pater, je suis saisie dès la troisième demande. »

Le curé me déclara plus tard qu'en fait, elle ne parvenait jamais à aller plus loin que : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ». A ce moment, en effet, commence soudain chez elle ce que les mystiques appellent l'oraison de quiétude (1) ou encore contemplation (2), en l'occurrence, la contemplation du mystère de la sainte Eucharistie (communion). Il arrive aussi qu'en parlant ou en méditant à propos de sujets religieux, elle s'immobilise soudain. Sa face prend alors une expression transfigurée ou grave, inoubliable lorsqu'on l'a vue une fois. Son corps reste normal, conserve son élasticité et sa chaleur naturelles. A propos de cet état, elle déclara un jour : « Oh alors, je ne peux plus rien voir, plus rien entendre, plus penser à rien, je ne peux plus qu'aimer le Seigneur. »

(1) SCARAMELLI, *Théologie mystique*, Ratisbonne, 1855, II, I, chap. 5.

(2) SAUDREAU, *La vie contemplative d'après les grands maîtres spirituels*, Gratz, 1908.

Les mystiques distinguent différents degrés dans la contemplation. Sainte Thérèse de Jésus (1) et Saint Jean de la Croix les ont exposés dans leurs écrits classiques avec le plus grand raffinement psychologique, en partant de leur expérience personnelle (2).

Lorsque je voulus savoir de Thérèse si elle était consciente de ces degrés de la prière mystique dans son union avec Dieu, elle répondit : « Je vois parfois une lumière qui n'a pas de forme, mais elle est si ineffablement belle qu'il vous semble impossible de continuer à vivre. » Je ne saurai dire si elle entendait parler de l'apparition d'un ange ou d'un état de vision intellectuelle, car sur mes questions plus précises, elle rompit l'entretien. Elle n'aime pas à s'exprimer au sujet de ces états d'expérience en termes techniques de la théologie mystique.

Lorsque nous nous entretenions un jour sur ce sujet que Sainte Thérèse de Jésus appelle « fiançailles et mariage mystiques »,(3) elle s'indigna de ces appellations. Il lui répugnait visiblement de se croire l'épouse du Seigneur ou sa fiancée, dès lors qu'elle insiste toujours sur les rapports filiaux qui l'unissent au Seigneur. Il s'agit peut-être là d'une nuance d'expression plutôt que d'une différence matérielle. Ce qui est certain, c'est qu'à l'égal de tout vrai mystique, elle se trouve toujours en plein développement. Je conçois fort bien qu'elle ne puisse réfléchir sur son degré de perfection actuelle. Ce

(1) SEELENBURG, *Œuvres*, Ratisbonne, 1869, vol. III.
(2) La mystique est une jouissance expérimentale de Dieu.
(3) SEELENBURG, 7[e] demeure.

ne doit pas être uniquement de l'humilité, mais aussi une inspiration du Saint-Esprit lequel veut empêcher que son instrument soit troublé, ou s'examine trop, au point de vouloir se comparer à d'autres mystiques ou même à des saints.

Lui rapporte-t-on quelque chose d'agréable relativement au contenu de ses visions, ou elle-même en parle-t-elle, il arrive que subitement elle s'affaisse en soupirant ou en portant sa main au cœur. Sa face devient blême et émaciée, elle présente tous les symptômes d'une personne à l'agonie. A deux reprises, j'ai été témoin du fait.

La première fois, alors que nous nous trouvions à table chez le curé, elle exprima sa joie d'apercevoir les âmes des enfants égorgés à Bethléem se détacher des corps sous des apparences lumineuses. « Elles sont allées au ciel. Oh ! que ne puis-je le dire aux mères afin qu'elles aussi se réjouissent dans leur chagrin. » Ensuite elle s'affaissa. A cette vue, nous fûmes émus autant qu'angoissés. Le curé conserva son calme. Il connaissait cet état. Après trois minutes, elle sembla aller mieux. Elle paraissait maintenant dormir profondément (1). Soudain son visage reprit son apparence normale et ses couleurs. Sa poitrine se dilata. Elle ouvrit les yeux, se dressa d'un mouvement vigoureux, jeta un regard sur la table et s'exclama d'une voix ferme : « Allons, la soupe n'est même pas encore servie ». Elle se précipita dans la cuisine, reparut peu après avec la lourde soupière, la posa sur la

(1) Sommeil réparateur dans l'état de repos extatique, voir p. 116.

table et servit les hôtes étonnés. L'un de nous questionna : « Resl, qu'y avait-il donc, qu'est-ce que tu viens d'avoir ? » Elle se tut, réfléchit un instant et répondit en souriant : « Je ne peux même plus me réjouir, la joie me réussit plus mal que la souffrance » et gaie, enjouée, elle parla d'autre chose.

Une autre fois, le curé me narra en sa présence comment lors d'une vision, l'Enfant-Jésus que sa Mère conduisait parmi les serviteurs et les animaux des trois saints rois, se retourna subitement sur la Resl, lui tendant les bras. A cet instant, le curé fut interrompu par un soupir de Thérèse. Elle s'affaissa et présenta les phénomènes déjà décrits. Plus tard, le curé me raconta qu'elle avait eu récemment une forte hémorragie à l'occasion d'un incident de ce genre. De sa plaie sous le cœur (1) un flot de sang aurait jailli alors qu'il lui rapportait un entretien entre Jésus et Jean. Elle avait eu la vision de cette scène et le curé en avait noté le récit au cours de l'état de repos extatique (2).

On ne peut lui parler du retour du Christ au Jugement dernier qu'avec une certaine prudence car elle en ressent une telle joie que les phénomènes cités se reproduisent (3). Il sera question en détail, plus loin, de ses extases au moment où elle reçoit la Sainte Communion (4).

Incontestablement elle présente donc ce que les

(1) Voir p. 71.
(2) Voir p. 116.
(3) Voir p. 95 le contact avec une relique de la Vraie Croix.
(4) Voir p. 145.

mystiques dénomment contemplation par rapport à la raison et extase par rapport à la raison et à la volonté.

II. — LA VOIE UNITIVE

La voie unitive est décrite par les mystiques comme le but final des deux autres voies : la purgation et l'illumination. Toute ascèse et contemplation ne tendent en dernière analyse qu'à provoquer l'union d'amour avec Dieu. La voie unitive est-elle engagée, cela ne veut pas dire que les voies précédentes soient totalement abandonnées. Elles doivent continuer à être parcourues de temps à autre afin de permettre l'accession à un degré supérieur dans la voie unitive.

Ici encore, il existe une voie unitive commune à laquelle tout chrétien est appelé. Les trois vertus théologales : foi, espérance et charité sont placées, à l'aide des sacrements, dans l'âme du néophyte comme des semences. Mais cela ne suffit pas encore pour réaliser l'union vivante avec Dieu sur cette terre. Par les voies purgatives et illuminatives, le chrétien doit parvenir à s'assurer les sept dons du Saint-Esprit (1).

Tandis que les vertus perfectionnent l'Homme pour autant qu'il soit apte à être mu par sa propre raison, les dons du Saint-Esprit le perfectionnent

(1) « Et l'esprit du Seigneur se reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, et il sera rempli de l'esprit de la crainte du Seigneur » *Isaïe*, XI, 2-3.



Photographie de Thérèse Neumann prise au début de l'extase du vendredi à l'apparition des premières larmes de sang. Ce document remonte à plusieurs années déjà ; il n'en a pas été publié de plus récent.

de telle façon qu'il puisse être animé par Dieu, grâce au souffle du Saint-Esprit. Ces dons sont indispensables au chrétien, car la foi, l'espérance et la charité (dans le sens indiqué ci-avant) n'informent qu'imparfaitement la raison et la volonté (1). Une autre motion du Saint-Esprit est indispensable dans les circonstances et occasions de la vie courante en présence de décisions importantes à prendre sur-le-champ. Les sept dons du Saint-Esprit rendent cette motion possible.

Issue de ces dons, se développe la vie contemplative du chrétien. Tous les croyants sont conviés à cette mystique. Les écrits mystiques d'un Macaire ou d'un Bernard, d'un Bonaventure ou d'un Tauler, d'un Suso ou d'un Ruysbroeck en parlent.

La voie unitive extraordinaire n'est le lot que de quelques âmes qui possèdent la vocation soit de révéler l'entière gratuité de la grâce divine, soit de renforcer de façon extraordinaire, en autrui, les vertus chrétiennes. Les grands classiques de la mystique expliquent comme suit l'essence de la contemplation extraordinaire ou mystique chrétienne :

Il est quatre formes de lumière spirituelle pour l'intelligence : 1° la lumière naturelle de la raison. Grâce à elle, l'homme s'élève par la considération des choses terrestres jusqu'aux sommets suprêmes de la philosophie et de la sagesse terrestre. C'est ainsi qu'il peut, quoique avec difficulté, se hausser à la conception de l'existence de Dieu et des attributs divins. 2° Par la grâce nous recevons la lumière surnaturelle de la foi ; la volonté saisie par

(1) THOMAS D'AQUIN, *Summa théol.*, I II, qu. 68, a, I, 2.

cette grâce incite la raison à admettre comme indiscutablement vraies et certaines, les révélations et promesses du Christ. Cette lumière permet à l'homme dès cette terre d'aboutir à une certaine amitié avec Dieu. S'il est fidèle, il jouira par avance de ces béatitudes que le Christ a annoncées dans le discours sur la montagne. Voilà la voie unitive commune à laquelle chacun est appelé. 3° La lumière de la foi a pour objet de préparer sur terre notre esprit à recevoir dans l'au-delà la lumière de la Gloire. Grâce à cette lumière, les élus, à la vision de Dieu, reconnaîtront Dieu tel qu'il est en soi, et à travers son essence, toute la création. C'est la plus haute lumière à laquelle l'homme puisse atteindre avec l'aide de Dieu dans l'au-delà. 4° Il y a cependant encore une autre lumière, à mi-chemin entre la lumière de la foi et la lumière de la Gloire. C'est la lumière de la contemplation mystique. La plupart du temps, elle est administrée par Dieu dès l'enfance à ceux qui sont élus et sans qu'ils le méritent en aucune façon. C'est presque le Ciel sur la terre que vécut Saint Paul (1).

L'essence propre de la mystique chrétienne réside dans cette contemplation qui est une expérience extraordinaire du divin. L'acte de contem-

(1) « Je connais un homme en Jésus-Christ qui fut ravi, il y a 14 ans, au troisième ciel. Si ce fut avec son corps ou sans son corps, je ne le sais pas, Dieu le sait... et il entendit des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis de rapporter. Deuxième épître aux Corinthiens, 12-2-3. C'est de là que vient peut-être le mot « mystique », du grec μύω, garder la bouche close.

plation ne reste pas cependant uniquement dans l'entendement, mais passe dans l'affectif et allume dans la volonté un feu divin. Dans ce brasier de l'amour, la volonté dépasse en intensité l'activité intellectuelle. La volonté d'amour entraîne alors l'intelligence à une compréhension plus élevée encore du divin. C'est pourquoi la mystique comporte essentiellement trois temps : Par la grâce du don de la sagesse, il naît dans l'entendement la contemplation du divin. Celle-ci allume par la jouissance expérimentale du divin, un amour intense dans la volonté. Enfin, de l'union d'amour résulte en troisième lieu, la contemplation suprême. Toute mystique authentique est donc une science de Dieu qui dérive d'une jouissance de Dieu (1).

Dans la voie unitive extraordinaire, ce processus, renforcé par des grâces extraordinaires, se rapproche de très près de la vision béatifique, mais ne coïncide que passagèrement sur cette terre avec elle (2).

Il est donc une contemplation extraordinaire qu'aucun homme, quel que soit son concours fidèle à la grâce de Dieu, ne peut atteindre s'il n'est pas promis à la mystique extraordinaire. Thérèse Neumann semble avoir possédé cette contemplation depuis sa prime jeunesse.

Par rapport à la volonté, la voie unitive extraordinaire réside dans l'extase. Le mystique est à ce moment littéralement hors de soi. Tout amour

(1) *Antonius a Spiritu S. Directorum mysticum.* Paris, 1904, I n. 7, II.

(2) Comme l'admet Thomas d'Aquin pour Moïse et Saint Paul.

n'est-il pas déjà une variété d'extase dans laquelle, suivant Platon, l'être aimant est aspiré dans l'être aimé et ainsi se trouve hors de soi (1). Que la puissance de l'amour devienne surhumaine, l'âme aimante semble jusqu'à un certain point se détacher quelque peu de son enveloppe corporelle. Alors cesse la réaction des sens aux influences extérieures. Le corps présente les apparences de la mort et cependant il n'y a pas mort.

Toutefois, même durant les extases, l'activité de l'intelligence n'est pas abolie chez les mystiques. Elle est simplement détachée de la contemplation des objets conformes à sa nature afin de pouvoir s'élever. Dès lors, si les mystiques parlent des « ténèbres de l'esprit », ils évoquent cette lumière intense qui rayonne entre la lumière de la foi et la gloire, et aveugle l'esprit normal de l'homme, tout comme le soleil, le regard du hibou. Lorsqu'ils parlent du « silence » de leurs forces naturelles, ils veulent dire la suspension des activités inférieures de l'âme. Lorsqu'ils parlent de « dépersonnalisation » ou « d'anéantissement de soi », ils signifient qu'ils s'oublient eux-mêmes et toutes les créatures dans l'union d'amour avec Dieu.

Partant de ses états mystiques décrits jusqu'à présent, j'incline à considérer Thérèse Neumann comme une vraie mystique individualiste, pour autant qu'on puisse employer cette expression. Elle signifie que dans son existence personnelle et individuelle, elle vit une union d'amour intime et

(1) FAHSEL, *Mariage, amour et problème sexuel*, page 41, Fribourg, 1931.

permanente avec Jésus-Christ. S'il ne se passait à Konnersreuth rien de plus que ce que je viens de relater, le cas de Thérèse Neumann serait néanmoins un cas de mystique authentique. J'en arrive à présent à ces phénomènes qui ont fait en leur temps de Konnersreuth un sujet sensationnel pour la presse mondiale.

CHAPITRE V

I. — LA STIGMATISATION

Dans la nuit du Jeudi 4 au Vendredi 5 mars 1926, au cours de ses visions de la Passion du Christ, commença chez Thérèse Neumann le phénomène de la stigmatisation. Les stigmates apparurent l'un après l'autre ; ils se sont multipliés avec le temps et subsistent à ce jour. Je décrirai ci-après chaque stigmate en relation avec les phénomènes sanglants observés chez Thérèse Neumann, le Vendredi-Saint 1931.

La vision douloureuse commence le Jeudi-Saint, vers 10 heures du soir. Dès qu'elle aperçoit le Sauveur au début de sa prière, au mont des Oliviers, apparaît chez elle le don des larmes (1).

(1) Le don des larmes exprime chez le mystique soit le sentiment de sa propre imperfection, soit les souffrances ressenties à la contemplation des souffrances du Christ. Ainsi, il arriva à Thérèse de pleurer à chaudes larmes alors qu'il était question au cours d'un sermon de l'innocence et des souffrances du Seigneur. De même, au cours de nos conversations, elle eut souvent les larmes aux yeux lorsque par rencontre il était question d'un thème analogue. Autrement, dans la vie courante, elle ne présente ni sensiblerie, ni geignardise. La soudaine apparition du don des larmes en est d'autant plus impressionnante. Saint Ignace de Loyola possédait le don des larmes à un degré particulièrement intense. (Cf. A. FEDER S. J.. Extraits du *Journal spirituel de Saint Ignace de Loyola*, Ratisbonne, 1922).

Les larmes coulent abondamment de ses yeux sans qu'elle sanglote. A la seconde prière du Sauveur, commence le saignement des yeux. On observe soudain à la paupière une goutte de sang rouge. Les larmes primitives cessent. Les bords inférieurs des paupières s'emplissent de plus en plus de sang. Bientôt une goutte après l'autre roule le long des joues, sèche et se fixe. Au bout de quelque temps, il s'y forme deux larges traînées sanglantes. Le matin du Vendredi-Saint tous les visiteurs les aperçoivent. Elle répand par conséquent littéralement ce que les poètes appellent par métaphore, des « larmes de sang ». Le saignement des yeux se produisit pour la première fois le Vendredi-Saint 1926.

A la troisième prière du Sauveur sur le mont des Oliviers, c'est le cœur qui saigne. Elle possède sur le côté droit une grande plaie en oblique. Celle-ci s'ouvrit la nuit du 4 au 5 mars 1926 durant une vision de Jésus sur le mont des Oliviers. Elle ressentit soudain au côté gauche, au cœur, une douleur d'une telle intensité qu'elle en crut mourir. En même temps le sang se mit à couler du côté droit.

Dans l'état de ravissement, elle raconta comme suit la première apparition de la plaie du côté : « Je vis le Seigneur au mont des Oliviers transpirer du sang pendant sa prière lorsqu'à un moment donné, il me regarda avec bienveillance. Au même instant, ce fut comme si un corps acéré avait pénétré dans mon côté et aurait ensuite été retiré. » La plaie du côté saigne jusqu'au vendredi et commence alors à se tarir. Après les visions du

Vendredi-Saint plusieurs gros paquets de ouate sont toujours complètement saturés de sang.

Selon les médecins, la plaie du côté mesure environ 33 millimètres. Thérèse affirme qu'elle lui transperce le cœur. Cela expliquerait pourquoi à l'état normal, elle s'évanouit fréquemment à chaque effort physique un peu rude. J'étais présent lorsque à l'occasion d'un travail de maçonnerie à exécuter dans sa chambre, elle déménagea elle-même les lourds bois de lit. Partout elle prêtait la main. Le curé l'en dissuadait, mais « Resl » dans son amour du travail et son activité naturelle n'y prenait garde. Soudain, elle pâlit et se laissa tomber sur un petit banc. Elle semblait près de s'évanouir. Le curé se pencha sur elle, lui disant pour la réconforter : « Le Bon Dieu va t'aider, ça va se remettre. Mon Dieu, à l'aide ! » Les joues de Resl reprirent de la couleur. Elle ouvrit des yeux naïvement reconnaissants et soupira : « C'est passé maintenant. C'était le cœur. » Une autre fois, elle voulut montrer qu'elle savait encore manier le fléau. Cependant, dès le quatrième coup, elle défaillit en désignant de nouveau son cœur.

A une nouvelle vision, peu après minuit, lorsqu'elle voit mettre les liens à Jésus au mont des Oliviers, les stigmates des mains commencent à saigner. On aperçoit alors sur la face dorsale de la main un trou carré, évasé, rempli d'un sang sombre et coagulé. La croûte sanglante présente depuis quelque temps une certaine saillie à la surface. De même, elle a le sentiment qu'il se trouve quelque chose dans ces stigmates. En effet, depuis peu, on y observe la formation d'une excroissance de chair

ferme qui sur le dos de la main semble se bomber, tandis qu'elle revêt sur la face palmaire une forme plutôt plate. Il semble ici que le stigmate négatif devienne peu à peu positif tout comme, paraît-il, chez François d'Assise qui portait non seulement les plaies du Sauveur, mais encore la figuration des clous.

Par-dessus la croûte s'étend une fine membrane transparente innervée, probablement la couche supérieure de l'épiderme. Soudain, on remarque que les stigmates deviennent plus clairs. Au travers de la membrane, on voit ce sang sombre rougir et comme se liquéfier. Alors il bat à différentes reprises cette membrane jusqu'à ce qu'elle se rompe. De grosses gouttes coulent de temps à autre sur la paume et sur le dos de la main vers le poignet et de là le long de l'avant-bras jusqu'au coude, car la mystique tient les bras en l'air. Le stigmate palmaire de la main semble plus petit que le dorsal. Les stigmates des mains apparurent pour la première fois comme blessures dorsales le vendredi précédant le Vendredi-Saint 1926. Le transpercement complet eut lieu le Vendredi-Saint 1927. Thérèse toucha à cette occasion ses stigmates de la main dans l'état de ravissement (1) consécutif à l'extase, en s'exclamant : « Pas cela, oh pas cela ! C'est tout mouillé là-dedans. »

Les stigmates des pieds commencent à saigner lorsque au cours d'une nouvelle vision, elle voit Jésus prisonnier quitter le mont des Oliviers. Sur la face supérieure des pieds, les stigmates sont beau-

(1) Voir p. 90.

coup plus grands que sur la face dorsale des mains. Le bord inférieur des chairs est quelque peu soulevé. Malgré les stigmates des pieds, Thérèse peut, en d'autres temps, marcher vite et bien si des souffrances particulières ne s'ajoutent pas toutefois aux stigmates. On lui a fait confectionner des chaussures spéciales.

Lorsqu'elle aperçoit le couronnement d'épines, elle reçoit derrière la tête huit petites plaies qui déposent sur son voile 8 larges taches de sang. Ces linges présentent toujours la même grande demi-auréole sanglante. Distinctement se détachent en relief sur l'étoffe, huit taches plus petites et sombres de sang coagulé indiquant que les stigmates de la tête apparaissent toujours en même nombre.

Dans les états de ravissement, elle porte de temps à autre les mains à la tête comme si elle voulait arracher quelque chose de ses plaies. Elle a l'impression que des épines y sont plantées. Les stigmates de la tête ont apparu pour la première fois le vendredi 5 novembre 1926, fête du Sacré-Cœur de Jésus ; par contre, ils n'ont commencé à saigner que le vendredi 19 novembre 1926.

Voit-elle la flagellation, elle reçoit sur le dos et la poitrine de fortes stries qui déposent du sang sur sa chemise. L'apparition de ces stries est un phénomène relativement récent. Le Vendredi-Saint 1929, on fut surpris de leur intensité.

Lorsqu'elle voit le Christ porter un bout de chemin les trois poutres de la croix liées ensemble, il apparaît aussitôt à son épaule droite une forte meurtrissure sanglante. Jusqu'à ce jour il ne s'est pas produit d'autres stigmates.

Nous décrirons dans un chapitre ultérieur (1) de quelle façon chaque hémorragie stigmatique est en relation avec certaines fêtes de l'année liturgique.

Lors des visions douloureuses, la souffrance ne permet plus à Thérèse de rien voir durant les états naturels intermédiaires. Souvent elle souffre d'une chaleur intolérable ; c'est une espèce de fièvre traumatique. Fréquemment elle veut rejeter ses couvertures. La chaleur semble aussi provoquée par une espèce d'oxydation qui, en réalité, devrait être compensée par de la nourriture. Les autres jours également, elle a le plus souvent les mains moites. Lorsqu'elle est tout à fait recrue de souffrances durant la vision douloureuse, il survient fréquemment un sommeil réparateur (2).

Les visions douloureuses cessent le vendredi après midi, vers 12 h. 3/4. La dernière vision lui montre la mort du Christ. Son visage devient cadavéreux. Si auparavant il était blême et émacié, il devient à présent verdâtre et tiré. Elle retombe en arrière comme morte. Cet état cadavéreux dura, lorsque j'y assistai, environ 5 minutes. Une enquête médicale faite jadis constata durant tout ce temps un arrêt complet de l'activité du cœur. Arrive-t-elle peu après dans ce qu'on appelle l'état de ravissement (3), elle sent avec étonnement le sang des stigmates et ne peut s'expliquer ce que c'est. Sa mère veut-elle essuyer ce sang, Thérèse

(1) Voir p. 181.
(2) Voir p. 116.
(3) Voir p. 90.

l'interroge : « Qu'est-ce cela ? » On la rassure par ces mots : « Allons, Resl, vois, le Seigneur veut qu'on t'essuye. » Cette opération semble lui causer d'indicibles souffrances, particulièrement en Carême. Dès l'apparition de l'état de sommeil réparateur déjà cité, on peut la laver sans plus aucune douleur.

***

De la stigmatisation en général, il faut savoir ce qui suit : Jusqu'à ce jour l'histoire de la mystique catholique connaît 327 personnes stigmatisées, dont 42 hommes. Au XIXe siècle on dénombre 29 personnes (1).

Il est à remarquer que toutes les personnes stigmatisées appartiennent à la mystique catholique. Toutes avaient le don de l'oraison contemplative. D'après les quelques témoignages médicaux que l'on possède, il est constant que la stigmatisation commence subitement, qu'elle représente une vraie plaie et que les bords de celle-ci n'offrent jamais aucune trace d'inflammation. Les médecins ont constaté la même chose chez Thérèse ; de plus toutes les tentatives faites pour la guérir ont échoué. Elle se blessa un jour par inadvertance au stigmate de la main. A l'endroit blessé se produisit bientôt une inflammation qui guérit complètement par la suite. Le stigmate resta inchangé.

(1) Imbert GOURBEYRE, *La stigmatisation et l'extase divine*, Paris, 2 vol., 1894.

En cela, la stigmatisation de la mystique catholique se distingue de tous les phénomènes de même ordre présentés par des sujets que des observateurs superficiels prétendaient être stigmatisés. Il ne s'agit jamais en pareil cas que de simples rougeurs ou de l'apparition d'une espèce de sueur sanglante. On a toujours remarqué que les sujets en question s'y préparaient par des manipulations physiques déterminées et qu'ils obtenaient ensuite ces effets grâce à des efforts nerveux ou psychiques. Chez d'autres, des rougeurs de ce genre peuvent aussi être provoquées par hypnose. Leurs traces ne subsistent que peu de temps (1). En sorte que jusqu'à ce jour la preuve n'a pas encore été faite qu'une stigmatisation authentique se soit jamais produite en dehors de la mystique catholique.

Jusqu'ici tous les témoins et observateurs sont d'accord pour déclarer que Thérèse ne procède à aucune manipulation préalable pour provoquer les stigmates ou les faire saigner artificiellement. Pas davantage il n'y a de préparation psychique. Elle a fini par être lavée du soupçon d'hystérie par tous les médecins, même les incroyants.

Elle m'a déclaré une fois : « Les médecins me demandent souvent si, au préalable, j'y pense fortement, si je me concentre. Je n'en fais absolument rien. J'ai déjà dit un jour à l'un d'eux : « Si tu penses fort que tu es un âne, est-ce que pour cela les oreilles te pousseront ? N'ai-je pas toujours

(1) Imbert GOURBEYRE, *L'hypnotisme et la stigmatisation*, Paris, 1899.

pensé aux souffrances du Christ, jadis déjà? Jamais pourtant il ne m'est rien venu de semblable. » Au cours d'une partie de barque sur le Walchensee (Haute Bavière), durant l'octave de la Nativité de Marie, un jeudi, Thérèse était de bonne humeur et se portait on ne peut mieux. Elle annonça que la nuit suivante elle n'aurait pas de souffrances pas plus que le lendemain, puisque les années précédentes il en était déjà de même. Cependant le soir elle fut saisie brutalement par ses souffrances habituelles du vendredi et même cette fois elle saigna plus que d'habitude.

Des observateurs critiques ont rapproché les stigmates de l'idée qu'ils se faisaient des blessures du Christ, trouvant alors maints détails ne concordant guère. On s'est demandé : la plaie du côté, est-elle la plaie d'entrée ou de sortie du coup de lance ? Finalement on a interrogé Thérèse dans l'état d'extase (1) au sujet des anomalies de ses stigmates. Vint cette réponse : « C'est comme cela afin que vous puissiez avoir quelque chose à critiquer. »

Il semble donc bien qu'ici encore joue cette loi que nous enseigne l'histoire de la mystique chrétienne : les phénomènes corporels des mystiques sont plutôt des signes et des décalques de Jésus-Christ que le renouvellement intégral des faits de l'Évangile.

(1) Voir p. 118.

II. — L'ESSENCE DE LA MYSTIQUE SOCIALE

Grâce aux écrits d'un Arthur Schopenhauer, une partie de la mystique catholique, en particulier les œuvres des mystiques allemands, est devenue le bien commun de l'Allemagne cultivée (1). De là est née dans le public cette conception qu'un mystique devait vivre à la façon du bouddhiste replié sur soi-même et que la mystique ne tendait uniquement qu'à un commerce individuel de l'âme avec son Dieu. Elle ne servirait, par conséquent, qu'à l'approfondissement de la vie intérieure du mystique. Cette conception est fausse. Certes, nombre de mystiques se retirèrent dans la solitude ou bien leur vie mystique restait à peu près soustraite aux hommes. De même maints mystiques ne présentèrent aucun signe extérieur d'états mystiques. Cependant l'essence de la mystique est loin d'être épuisée avec cela.

La plupart des vrais mystiques ont fait scandale dans la société humaine. Jusqu'à ce jour on n'a pas assez rendu justice, même dans les milieux catholiques, au caractère éminemment social de la mystique chrétienne. De même, certains auteurs de la théologie mystique ont déclaré que les phénomènes extérieurs n'étaient que des phénomènes adventices n'ayant rien à voir avec l'essence de la mystique.

(1) FAHSEL, *Vaincre le pessimisme*, Fribourg, 1930, p. 30 et suiv.

A mon avis, les phénomènes revêtant des apparences extérieures (comme par exemple les stigmates qui viennent d'être décrits) ne sont aucunement accessoires. Ce sont bien plutôt des effets voulus par la Providence, en tant que signes visibles afin d'agir à la façon des grâces gratuitement données dont il sera traité plus loin (1).

Il existe un « sensationnel » sacré dont le Chef de la mystique, le Christ lui-même, s'est abondamment servi comme moyen d'affirmer sa crédibilité et de répandre son Évangile. De même il prédit à ses apôtres et disciples des phénomènes extraordinaires qui devaient plus tard appuyer efficacement leur prédication (2). De fait, après la Pentecôte, le « sensationnel » sacré commença d'agir par des signes prodigieux (3). L'histoire de l'Église nous enseigne que partout où pénétra le christianisme, les missionnaires furent appuyés dans leur prédication par des phénomènes mystiques du même ordre.

Et la question se pose : Les femmes ont-elles aussi la vocation de paraître dans la société en missionnaires, munies de pareils moyens ? Le Christ n'a-t-il pas confié uniquement à des hommes le soin de prêcher l'Évangile ? L'Église ne dit-elle pas : Que les femmes se taisent dans les églises (4). L'histoire de la mystique chrétienne nous montre cependant à l'évidence qu'il faut répondre par l'affirmative. Aucune autre religion ne possède une telle cohorte de femmes ayant influé sur l'histoire

(1) Voir p. 129.
(2) *Marc*, 16, 17 à 20.
(3) *Actes des apôtres*, 2, 43.
(4) *1re Epître aux Corinthiens*, 14-34.

de l'humanité par leur vie religieuse. Cependant la grâce ne touche pas aux propriétés de la nature. C'est pourquoi chez les mystiques chrétiens de sexe féminin les phénomènes se passent en accord avec la psychie féminine.

La première grande mystique, la mère de Jésus-Christ, est appelée par une grâce exceptionnelle à fournir la chair et le sang du Christ. La conception est ici placée au service de la Rédemption de l'humanité. Et Marie n'est pas tant comblée de grâces (1) pour l'approfondissement de sa propre vie intérieure que bien plutôt pour donner à l'humanité l'incarnation du Sauveur.

Une deuxième propriété fondamentale du sexe féminin, c'est de beaucoup aimer par le cœur et d'être fidèle par toute l'âme. Cette fois c'est Marie-Madeleine, la deuxième grande mystique de l'histoire de la mystique chrétienne, que saisit la grâce exceptionnelle. Dans son amour et sa fidélité, elle reste au pied de la Croix, alors que les disciples, sauf le mystique Jean, abandonnent le Sauveur. C'est pourquoi il lui est réservé de voir et d'annoncer la première le Christ ressuscité.

Après la Pentecôte, il naît des jeunes filles et des vierges faibles qui seront fortifiées durant les périodes de persécution par des grâces extraordinaires. Par leur fermeté dans la foi et la vertu, elles seront des martyres du Christ et confesseront leur foi par l'exemple. Qui ne connaît l'action sociale au Moyen-Age d'une Brigitte de Suède, d'une Catherine de Sienne, d'une Hildegarde de Bingen, d'une Thérèse de Jésus, d'une Pucelle d'Orléans?

(1) *Luc*, I, 28.

Ces exemples n'ont jamais fait défaut dans l'histoire de la mystique catholique.

Si le sexe faible est déterminé par la Providence à des actions aussi extraordinaires, cela provient de ce que la puissance divine de la grâce se révèle le mieux dans la faiblesse humaine. De même, cela explique que les statistiques dénombrent plus de femmes que d'hommes présentant des phénomènes mystiques sensibles. En effet, le sexe féminin tend comme tel plutôt à la réceptivité passive et à une union d'amour plus intense. Il faut ajouter qu'on ne peut cependant expliquer ces phénomènes par la nature de la femme en tant que cause. Toutefois on reconnaît en suffisance que précisément Dieu agit en l'occurrence plus largement et autrement que dans le sexe masculin.

Thérèse Neumann, elle aussi, comme toute mystique, est pénétrée de sa mission apostolique. C'est pourquoi on a tort de prétendre qu'elle devrait se retirer dans la solitude et ne se montrer à personne. Elle me dit une fois en désignant son stigmate de la main : « Le Bon Dieu m'a donné cela pour que les hommes le voient et soient renforcés dans leur foi. » Rappelons aussi que la petite Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus lui dit un jour (1) : « Il est sauvé infiniment plus d'âmes par la souffrance que par les plus brillants sermons. » Je vois par conséquent moi-même la main de la Providence dans le premier grand élément sensationnel du cas de Konnersreuth et dans l'attraction qu'exerce la stigmatisation sur les masses malgré maints inconvénients accidentels.

(1) Voir p. 39.

CHAPITRE VI

I. — L'EXTASE MIMIQUE

Durant les visions, le corps de Thérèse se trouve en état d'extase dite mimique. Il se trouve en extase parce qu'il ne réagit plus aux sensations physiques. Cette extase est mimique parce que le corps n'est pas figé dans l'immobilité comme chez nombre d'autres visionnaires authentiques, mais parce qu'il reste souple et exécute des mouvements déterminés.

Son regard suit avidement et avec la plus grande attention une scène fugitive, n'en voulant autant que possible rien laisser échapper.

Lui passe-t-on la main devant les yeux, leur accommodation à l'infini n'est nullement modifiée. Même si l'on touche la prunelle, elle continue à suivre la scène. Elle tend aussi la tête comme pour entendre plus distinctement certains sons. Elle suit tout le développement de la vision avec une mimique du visage si prenante et si étrangement mobile que chez la meilleure actrice je n'ai jamais pu observer la pareille. A certains moments, les mouvements des bras, des mains et des doigts traduisent la vision avec tant de netteté et de réalisme quoique sans aucune exagération, que les spectateurs devinent aussitôt ce qu'elle aperçoit

et vit au même moment, pour peu qu'ils connaissent la scène correspondante de l'Évangile.

Cela me rappelle un passage lu dans un écrit de Saint Thomas d'Aquin : « Il est possible aux anges d'imprimer dans l'imagination de l'homme une image qu'ils peuvent animer de telle sorte que ces figurations refluent de l'imagination aux organes des sens (1) ».

Par suite, la vision et l'extase mimique de Thérèse Neumann se passent comme si une force surnaturelle, que ce soit Dieu ou un ange, déclenchait une excitation dans un organe interne que les scolastiques dénomment *Sensus communis* (Sens central interne) (2). Celle-ci est alors dérivée par la même force au travers de l'imagination vers les organes extérieurs des sens. Nous sommes donc en présence d'un processus semblable à celui qui se produit chez un orateur dont l'idée interne passe de l'imagination aux organes des sens par l'expression et le geste. C'est par conséquent l'inverse de ce qui a lieu chez un homme qui perçoit des objets extérieurs avec ses moyens naturels et ne produit qu'ensuite l'idée par les organes des sens et l'imagination.

Comme toutes les visions sont accompagnées d'extases mimiques, elles n'en sont que plus édifiantes. C'est particulièrement vrai pour les visions douloureuses. En effet la foi chrétienne procède de la notion des souffrances et de la mort du Christ.

(1) Comm. in. I. IV sent. Hannibal. II Dist. 7, qu. I, a. 4 c.

(2) Thomas d'AQUIN, *Summa theol.*, I, qu. 78, a. 4, *Summa c. Gentes*, II, 74.

Tous les témoins, croyants comme incroyants, sont, de leur propre aveu, extraordinairement émus par cette apologétique muette. Et comme notre époque a plus que d'autres besoin de se ressouvenir de cet épisode de la vie du Christ en tant qu'événement historique, on est contraint, après la renommée soudaine acquise par le cas de Konnersreuth dans le monde entier, de voir ici le doigt de Dieu.

Par ailleurs, Konnersreuth, dans ce phénomène comme en beaucoup d'autres, n'est pas absolument sans précédent. Je ne veux citer que le cas de Kaltern (Tyrol) en l'an 1833 : Devant la couche de la stigmatisée Marie de Moerll, « ont défilé, de juillet à septembre 1833, environ 40.000 personnes, remportant dans leur paroisse, sous l'empire du spectacle impressionnant (vision douloureuse conjuguée avec l'extase mimique), des résolutions et des sentiments dont leurs curés devaient encore se féliciter longtemps après » (1).

« Chaque vendredi, pour autant qu'il ne soit pas suivi d'une grande fête, elle assiste régulièrement aux amères souffrances et à la mort du Sauveur, spectacle qui, le Vendredi-Saint, saisit toute sa personne de façon particulièrement violente, la contraignant à la reproduction et à l'imitation mimiques, lesquelles se présentent aux spectateurs avec un détail et une précision tellement dramatiques que le grand mystère de la Passion s'offre à leur vue sous tous ses aspects » (2).

(1) Ludwig CLARUS, *Les extatiques tyroliennes*, Ratisbonne, 1843. Vol. I, p. 39.
(2) *Op. cit.* Vol. I, p. 44.

II. — MYSTIQUE ET ESTHÉTIQUE

Plus on approfondit l'histoire de la mystique chrétienne, plus on se rend compte de l'analogie régnant entre la mystique et l'esthétique. L'essence de la mystique, nous l'avons déjà vu, c'est la contemplation. Par conséquent, de même qu'il s'agit dans la contemplation esthétique de la considération d'une œuvre d'art, de même il s'agit dans la contemplation mystique d'une considération du divin.

Comme premier effet de la contemplation esthétique, la philosophie de l'art indique l'émotion esthétique. Celle-ci est une volupté fonctionnelle, autrement dit un plaisir spontané des facultés cognitives dans la violente conjonction du sensible et du spirituel. Cet effet principal de la contemplation esthétique a pour symétrique dans la contemplation mystique, la volupté fonctionnelle du tréfonds de l'âme, celle-ci étant unie de la plus intime façon à son objet, c'est-à-dire Dieu. Cela se vérifie particulièrement dans l'extase joyeuse de Thérèse Neumann. Lorsqu'elle a la vision du Christ transfiguré, on peut conclure nettement de la transfiguration qui fait resplendir sa propre face, à la jouissance surhumaine que son âme éprouve J'ai observé chez elle, à l'aube du jour de Pâques une extase joyeuse de ce genre alors qu'elle voyait le Christ ressuscité. Sa figure éprouve une transfiguration analogue chaque fois qu'elle tombe en extase peu avant de communier. Elle prétend voir

s'avancer les anges en formes lumineuses suivis du Seigneur, lui-même revêtu d'apparences éclatantes. J'ai aussi observé quelques fois durant la Sainte Messe, une extase joyeuse commençant au moment précis où le prêtre à l'autel, derrière lequel elle se tenait, prononçait les paroles de la Consécration (1).

En dehors de ce qu'on appelle la volupté fonctionnelle, la philosophie de l'art distingue encore certains sentiments provoqués par l'esthétique. Le motif artistique considéré provoque inconsciemment, selon son contenu, dans la volonté et dans la sensibilité de l'observateur, des excitations et des mouvements positifs ou négatifs. Le spectateur participe au sort des personnes éventuellement représentées. Leurs peines et leurs joies sont ressenties personnellement. L'extase mimique de Thérèse Neumann laisse précisément apparaître une analogie très nette avec les sentiments esthétiques en question. Sur son visage se lit une participation intense de l'intelligence, de la volonté et de la sensibilité à ce qu'elle voit dans sa vision. Presque toutes ses expressions mimiques sont en relation étroite avec le Christ et la foi. La joie, l'enthousiasme ou la satisfaction lui font resplendir le visage lorsqu'elle en reconnaît les équivalents chez le Christ ou d'autres héros de la scène. Elle peut témoigner de même de sentiments de compassion, de crainte, d'anxiété, de dégoût ou de colère. Cependant ses sentiments débordent les limites naturelles par l'intensité et l'expression, dans ce sens

(1) *Hoc est enim corpus meum* (ceci est mon corps).

que des états d'âme ou des émotions opposées se succèdent avec rapidité et sans transition. A peine vient-elle de voir quelque chose d'agréable que l'instant d'après ses larmes coulent. Les expressions mimiques se succèdent tout aussi vite que les scènes de la vision.

La grande analogie de la mystique avec l'art n'est pas seulement formelle comme nous venons de le voir, mais aussi matérielle. Le mystique, par ses états ne ressemble pas seulement à l'esthète, mais fait songer lui-même à une œuvre d'art. Tout comme l'âme du mystique est comblée par la lumière divine dans la contemplation, en mystique phénoménale le corps même du mystique devient à son tour une œuvre d'art. Non seulement il s'y réflète les expériences de l'âme, mais il est encore saisi directement par l'Artiste divin pour révéler figurativement des mystères chrétiens tout comme le support matériel révèle dans l'œuvre d'art l'idée esthétique de l'artiste.

Mais il y a cette différence que l'artiste humain ne peut jamais traiter qu'une matière inerte. Il la vivifie, il est vrai, par son idée, mais ce n'est pas là la vie totale. Cela conduit à ce qu'on appelle la mélancolie des artistes. L'Artiste divin peut, lui, se servir du corps vivant pour l'expression de sa volonté et de ses idées, beaucoup mieux que le poète ou le régisseur n'animent l'acteur. Ceux-ci, en effet, ne peuvent jamais extérioriser complètement ce qui est intime dans l'être humain. Dieu seul le peut et son plus parfait chef-d'œuvre est le mystique.

Voilà pourquoi des incroyants cultivés faisant

personnellement connaissance avec Thérèse Neumann, avouent toujours être vivement impressionnés d'une façon ou de l'autre. Ils ne parviennent pas toujours à concrétiser ce qui les émeut et les attire. En fait, il n'y a pas nécessairement là une grâce divine. Mais c'est toujours un moment esthétique. Ils parlent donc avec juste raison d'un style particulier dominant la personne de Thérèse et son champ de rayonnement.

Quiconque a eu l'occasion de l'observer dans la totalité de ses états phénoménaux reconnaît de même distinctement que chacun de ces états revêt un caractère tout particulier, complet en soi. Bien que tout l'ensemble des états révèle une unité prodigieuse et que la proportion et l'harmonie règnent entre les phénomènes pris isolément, Thérèse se trouve-t-elle dans l'un d'eux, elle ne franchit cependant jamais, ne fût-ce que le plus bref des instants, le caractère spécifique de celui-ci. Cela n'est pas naturellement explicable.

CHAPITRE VII

I. — L'ÉTAT DE RAVISSEMENT

A chaque vision se rattache directement un état qui n'est pas davantage explicable naturellement. Cette vision terminée, Thérèse Neumann retombe en arrière comme abandonnée par quelque force supérieure. Alors elle agit comme un enfant que l'on aurait réveillé ou troublé dans son sommeil. Elle paraît sensible au goûter. Souvent son visage trahit une légère irritation ou un malaise comme si elle se trouvait soudain placée dans une situation insolite et désagréable. Ses yeux sont clos. « Elle ne peut pas voir en ce moment », me déclara le curé. Je proposai un jour de soulever ses paupières. De fait, ses yeux semblaient éteints.

Puis elle entend ce qui se dit à proximité, mais ne s'y arrête que lorsqu'on s'adresse nommément à elle. Le plus souvent, le curé demande alors : « Resl, qu'est-ce donc qui vient de se passer ? Qu'est-ce que tu as vu ? » Elle répond fréquemment : « J'ai vu le Seigneur », tandis que sa figure s'éclaire de joie. On dirait d'un petit enfant. C'est une tout autre expression de joie que celle de la mimique extatique. Parfois elle bat des mains pour traduire sa filiale et joyeuse vénération envers le Bon Dieu.

Et elle continue : « Ce que c'était beau ! » Par contre, a-t-elle vu le Sauveur dans une situation critique, elle prend une expression de crainte et de malaise, mais toujours vraiment comme un enfant, et s'exclame : « Mais oui, pensez donc, ce n'est vraiment pas bien ce qu'ils ont fait là au Sauveur. »

C'est Thérèse elle-même qui a forgé l'expression « état de ravissement ». Ne dit-elle pas : « J'en suis encore toute ravie ». Une autre fois, elle déclara après une vision joyeuse : « J'en suis encore saoule ». Elle entend par là qu'elle est encore toute sous l'emprise de ce qu'elle vient de voir. Elle n'a plus de parole ni de pensée que pour cela.

Le souvenir de ce qui a précédé et de l'atmosphère où elle se mouvait à l'état normal est presque complètement effacé. Au sortir de sa vision elle demande souvent : « Où suis-je ? » Inquiète, elle tâtonne, puis : « Qu'est-ce ceci ? » Si quelqu'un parle à proximité, elle lui demande pensive : « Qui tu es ? » (1) Si dans la conversation l'on rapproche le contenu de la dernière vision avec celles qui l'ont précédée, elle ne sait souvent que répondre. On se rend parfaitement compte qu'elle vit toute dans des temps révolus et qu'elle n'a aucune notion de ce qui est arrivé ensuite, ni de ce que nous savons par l'histoire.

Dans cet état, elle n'est pas davantage capable d'aucune abstraction. Ainsi elle n'exprimera jamais un nombre mathématique. Lorsqu'on lui de-

(1) Il est malheureusement impossible, dans cette traduction, de toujours rendre la forme dialectale, si savoureuse pourtant des paroles de la « Resl ». (Note des Trad.)

mande : « Resl, combien d'apôtres y avait-il donc là ? », elle ne répond pas six, mais dénombre : ici un, là encore un, ensuite encore un..., jusqu'à six.

Une autre particularité d'ordre psychique, c'est son parler enfantin, sa naïveté et sa droiture d'esprit. Il y manque toutefois ce qu'il nous arrive d'observer chez les véritables enfants, c'est-à-dire la sottise et la contradiction. Ses paroles trahissent une intelligence aiguë qui jamais ne commet une faute de logique. Son âme est en plein accord avec le contenu de ses discours et passe du sévère le plus grave au plaisant le plus impayable et à la plus tendre cordialité de sorte que, dans l'état de ravissement, elle conquiert tous les cœurs.

Si l'on s'interroge sur le sens de ces particularités psychiques, l'hypothèse suivante s'impose : Son caractère enfantin illustre avec insistance cet enseignement : « Si vous ne devenez comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux », et cette conclusion de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Mais garde une âme enfantine. » Comme notre visionnaire acquiert au surplus par ses visions et par la lumière de la grâce agissant dans son âme, une connaissance plus approfondie des mystères de la religion, son enfance spirituelle confirme cette parole : « Je répandrai aussi en ces jours mon Esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes » (1). « Je te loue, Père. Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché ces choses aux sages et aux habiles et de les avoir révélées aux petits » (2).

(1) *Joel*, 2, 29.
(2) *Matth.*, II, 25.

Ces trois caractéristiques psychiques de l'état de ravissement : interruption de la vision, de la mémoire et de la faculté d'abstraction accroissent infiniment l'objectivité de ses récits concernant le contenu des visions. La cécité concentre toute sa réflexion sur le souvenir et l'imagination. Ces deux facultés sont totalement captées et envahies par le spectacle vécu. Cela rappelle la cécité de Saint Paul après ses visions. Ainsi détachée du monde profane, elle vit et œuvre dans ce qu'elle vient de voir et ses communications n'en sont que plus claires. Par l'interruption de la mémoire et de l'abstraction se trouve écarté le risque de voir des connaissances antérieures ou des conclusions personnelles se glisser en parasites dans la narration du spectacle entrevu. Si, par exemple, de nombreuses personnes ont vu en même temps une même chose, il est avéré qu'elles se contredisent aisément dans leur témoignage. Cela est dû aux préjugés inconscients et aux expériences antérieures se mêlant au souvenir de la chose vue. C'est ce qui rend souvent si laborieuse la détermination d'un résultat objectif en matière de témoignages judiciaires. Chez Thérèse, il semble qu'un pouvoir supérieur interdise l'immixtion de facteurs subjectifs. C'est encore pourquoi sa narration est si dépouillée et vide de contradiction et cependant toujours neuve et alerte après chaque vision.



Ce n'est pas là toute l'originalité de l'état de ravissement. L'esprit et la sensibilité de Thérèse

Neumann dans sa naïveté et son détachement naturel du monde, deviennent de parfaits conducteurs pour les effets intellectuels d'une intelligence transcendantale. En effet, il semble que dans l'état de ravissement, elle possède au plus haut point les dons spirituels de discernement, de sagesse et de science. D'abord se révéla le don de discernement des choses. Ainsi dans l'état de ravissement, elle peut distinguer les choses sacrées, c'est-à-dire bénies, des choses profanes à un point auquel l'homme par ses facultés naturelles de discernement ne peut prétendre. Il existe maintes preuves qu'elle distingue les vraies reliques des fausses.

Je n'ai pu approcher Thérèse que tout récemment durant les visions du Vendredi, dans l'état intermédiaire de ravissement. Baignée de sang, elle gémissait doucement sous la souffrance. Je tirai de ma poche une petite relique de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Elle était enveloppée dans du papier retenu par un lien en caoutchouc. A peine l'avais-je mise en contact avec sa main que son visage se transfigura de joie. Avec amour, elle saisit l'objet et dit avec infiniment de douceur et d'affection : « Celle-là a tant aimé le Bon Dieu et elle est si bonne. C'est elle qui m'a aidée. »

Il y a quelques mois une sœur hollandaise me priait par écrit de demander à Thérèse si une certaine relique d'un cloître était authentique. On ne possédait donc rien. A l'insu de Thérèse, je saisis à l'improviste l'occasion d'un de ses états de ravissement et lui mis dans la main la lettre toute pliée. Aussitôt elle fit : « Ça, c'est une bonne personne ; elle croit que ce n'est pas du vrai.

C'est pourtant du vrai. » Je demeurai encore sceptique et sortis vivement de ma poche une vieille petite découpure de journal comportant un article haineux contre ma personne. A peine l'approchai-je de sa main, qu'elle retira brusquement celle-ci tandis que ses traits se contractèrent et qu'elle s'écria : « Ah ! ils ont réussi là quelque chose d'absolument inepte. »

Elle réagit plus particulièrement dans l'état de ravissement aux particules de la vraie croix ou au sang de stigmates. Les particules de la vraie croix sont de ces petits fragments ou éclats que l'on détacha de la Sainte Croix après l'Invention de celle-ci, au IVe siècle, et qui furent envoyés à différentes églises ou à des particuliers notoires pour y être honorés.

En ma présence, un Père capucin toucha avec un reliquaire la main de Thérèse ramenée sous sa poitrine. Elle poussa un soupir, fut envahie par une pâleur mortelle et défaillit. La tête retomba quelque peu en arrière, la bouche demeura ouverte, l'extrémité de la langue touchant le bord interne de la lèvre supérieure. Toutes les apparences de la mort. Je demandai au capucin qui, effrayé, s'était brusquement reculé, avec quoi il l'avait touchée. Il répondit que c'était avec une parcelle de la croix, dont, à son couvent, on suspectait l'authenticité. « C'est qu'elle est vraie, fit le curé, mais il faut être très prudent. Vous avez passé tout près de la plaie de côté de la « Resl ». Et alors, voilà ce qui arrive. » Au bout de trois minutes environ, son visage reprit quelques couleurs. Sa bouche se ferma et elle sembla dormir. Moins d'une

minute après, elle soupira profondément, ouvrit les yeux et nous regarda en souriant. Puis elle devisa gaiement et non sans animation de matières religieuses avec les cinq Pères capucins présents.

Un théologien, qui lui-même n'a jamais été à Konnersreuth, conclut de cette réaction à propos des particules de la vraie croix que « s'épouvanter » de la sorte était un indice dangereux. Il ne sait apparemment pas que cette réaction est un état de Thérèse qui présente beaucoup d'analogie avec l'extase d'amour citée plus haut (1). Elle réagit de la même façon lorsqu'on la touche avec un linge taché du sang de ses stigmates, même si le linge est empaqueté complètement au point d'être méconnaissable. Du reste, il est sans doute superflu de rappeler qu'elle ne peut rien voir dans l'état de ravissement. Même réaction encore lorsqu'on la touche avec un objet taché du sang des stigmates d'une autre personne stigmatisée. Il faut en arriver à l'hypothèse qu'il existe une parenté mystique par le sang entre tous les vrais stigmatisés de la mystique catholique. Thérèse déclara aussi un jour à propos de son propre sang : « *Ceci n'est pas mon sang.* »

***

Dans l'état de ravissement, elle reconnaît aussitôt les prêtres consacrés lorsque ceux-ci touchent

(1) Voir p. 62.

sa main avec le pouce et l'index (1). Ces prêtres étaient souvent en civil sans que personne à Konnersreuth connût leur caractère sacerdotal. Le plus souvent, elle dit alors de son air enfantin : « Tu es un monsieur le Curé ». Elle déclara une fois à propos d'un visiteur civil qui lui tendait la main : « Celui-là a déjà tenu le Seigneur entre ses mains. » Bouleversé et surpris, l'intéressé se tourna vers les assistants et avoua qu'il possédait en effet la consécration sacerdotale, mais qu'il avait quitté l'Église depuis longtemps déjà.

A l'état normal aussi, elle est parfois inspirée et possède alors le don de distinguer les personnes consacrées de celles qui ne le sont pas. Un jour, un évêque parut devant elle en grand apparat. A la stupéfaction des spectateurs, elle se planta devant lui, les mains aux hanches et lui lança : « Vous en avez causé du tort à l'Église ! » L'interpellé quitta aussitôt la maison et le village. Plus tard on apprit qu'il avait été arrêté comme escroc et qu'il ne s'était ainsi travesti que dans l'intention de faire des quêtes.

En relation avec ce qui précède, il faut remarquer encore qu'elle réagit à la bénédiction qui lui est donnée à distance par un prêtre. Cette réaction ne se produit cependant, comme Thérèse me le dit elle-même, que lorsqu'elle s'est concertée au préalable avec ledit prêtre. Elle sait ainsi à quel mo-

(1) Non pas uniquement, sans doute, parce qu'à l'ordination leurs mains ont été ointes du pouce à l'extrémité de l'index, mais apparemment aussi parce qu'ils tiennent l'hostie consacrée entre le pouce et l'index.

ment précis certain prêtre se rend au lit, parce que l'intéressé a l'habitude de toujours lui envoyer sa bénédiction à ce moment. Un jour, elle lui fit remarquer qu'il ne devrait pas se coucher si tard et lui précisa la nuit où elle avait perçu sa bénédiction à une heure avancée. Une autre fois, elle lui reprocha d'avoir oublié de la bénir ce qui était exact. Par ailleurs, elle ressent toujours la bénédiction qu'en secret un prêtre se trouvant avec elle dans la même pièce peut lui donner. Il arriva certain jour qu'un prêtre n'arrêtait pas de lui administrer sa bénédiction, à son insu. A chaque fois, elle éprouvait un irrésistible besoin de se signer. Finalement elle marqua un mouvement d'impatience, ce qui fit découvrir le manège.



Outre le don de discernement des personnes ou des choses consacrées, elle possède celui de discerner les esprits, en d'autres termes le don de lire dans les cœurs. Lui aussi se manifeste de façon extraordinaire dans son état de ravissement. Elle sait si la personne qui se trouve devant elle est en état de grâce, si elle est sincère et dans quels rapports son cœur se trouve vis-à-vis du Seigneur. Elle est particulièrement sensible à ces deux péchés : l'orgueil et le manque de charité. Cette même sensibilité l'accompagne dans sa vie normale. Il semble que ce soit une conséquence de son jeûne. En effet, son corps se rapproche par là-même de l'esprit, de sorte qu'elle peut, rien que

d'après les paroles des personnes en question, reconnaître leur caractère éthique plus facilement que quiconque. Que cette connaissance des cœurs vienne cependant à s'extérioriser, il s'agit alors chaque fois d'une illumination intérieure.

Il arrive même qu'à l'état normal, elle éprouve une défaillance physique lorsque à ses côtés se trouvent des gens en proie à un orgueil absolu ou à une haine inextinguible. Elle cherche alors à mettre de la distance entre elle et eux. Interrogée un jour sur une attitude aussi surprenante, elle répondit : « Le Bon Dieu ne peut les approcher, ceux-là. » Elle prend également une attitude particulière envers les personnes qui mènent une vie sexuelle désordonnée. Elle ne peut rester seule dans une pièce avec elles. Il advint parfois, alors qu'assistaient à son extase douloureuse des visiteurs indignes par quelque côté, qu'elle s'éveilla dans sa vision et pria le curé ou ses parents de faire sortir tous les visiteurs de sa chambre. Interrogée à ce sujet, elle répondit : « Le Seigneur ne supporte rien dans la chambre. Il rejette tout ce qui peut gêner. » On a reconnu avec le temps que, physiquement, elle réagissait le plus envers le péché d'orgueil et la sécheresse de cœur. En règle générale, elle prend alors un visage agité et s'évanouit. On trouve là une concordance avec l'éthique catholique qui considère ces deux péchés contre l'esprit comme les plus graves.

Il ne faut pas conclure cependant qu'elle repousse les pécheurs, ce qui manifestement démentirait l'exemple du Christ. On sait qu'en de telles circonstances, il lui advient très souvent des

souffrances subites et, en extase (1), elle déclare que cela est dû à telles ou telles personnes. On assure même que les personnes en question s'en rendent bien compte aussitôt. Dès que les intéressés, après avoir quitté la chambre, franchissent le seuil de la maison, la douleur accrue de Thérèse cesse. Elle dit alors : « Maintenant, c'est parti », ou : « Il y avait là quelqu'un pour qui j'ai souffert. »

Au don de la connaissance des cœurs et de la sensibilité éthique se rattachent encore les attitudes diverses de Thérèse envers ses visiteurs. J'ai nettement remarqué que la touchent le plus ceux qui l'abordent avec simplicité et loyauté, ceux qui ne viennent pas tant la voir par curiosité que surtout pour se rapprocher du Sauveur. A 'égard des personnes qui prétendent vouloir étudier sa vie, écrire sur elle, elle sait aussitôt avec sûreté, si réellement elles se proposent avant tout l'édification des âmes. La tendance à ne servir que la science en soi, ou même l'orgueil et l'ambition, comme à faire certaines concessions au scepticisme, se heurte d'avance chez Thérèse à une grande résistance. Chose surprenante, commence alors ce qu'on appelle les occasions manquées ou la cessation immédiate ou encore l'absence de ses états mystiques ordinaires (2). Par là s'expliquent encore maintes animosités, autrement inexplicables, à l'endroit de Konnersreuth.

Point n'est besoin sans doute de dire que Thé-

(1) Voir pp. 117 et 170.
(2) Voir p. 119 et suiv.

rèse dans sa charité ne fait aucune différence entre pauvres et riches, puissants et humbles. J'ai été témoin de la manière affectueuse dont elle s'occupa d'un pauvre rémouleur et une autre fois d'un compagnon saxon de religion protestante. Dans une autre circonstance, une femme appartenant à une roulotte de bohémiens de passage dut à Thérèse une grande grâce. Avec la plus admirable abnégation, elle secourt, avec l'aide de ses parents, de pauvres gens qui viennent à elle. Il ne peut être le moins du monde question chez les Neumann d'accepter de l'argent, ni d'accorder les passe-droits qui pourraient en découler.



Dans l'état de ravissement, il semble enfin qu'elle possède aussi les deux dons de sagesse et de science. Les faits suivants paraissent le démontrer :

Un soir, je me trouvai chez elle avec un savant Père dominicain. Nous discutions de questions ardues de théologie se rapportant à la foi et à la grâce. Si je citais ce que j'avais pu lire chez Thomas d'Aquin, il lui arrivait de dire : « Pourquoi êtes-vous si compliqué, Monsieur l'Abbé. Vous pouvez tout aussi bien dire cela plus simplement. » Je décomposais alors mes phrases. Elle comprenait aussitôt et répondait avec tant de profondeur et de simplicité que, d'émotion, les larmes venaient aux yeux du père dominicain. Une fois sorti, il me dit : « Quelle simplicité ! Et malgré cela, je n'ai jamais autant appris en si peu de temps en

matière de théologie et d'apostolat. Je vais faire mon profit de ses suggestions et désormais parler et vivre autrement. »

Je venais de recevoir un libelle récemment paru contre le cas de Konnersreuth et dont on n'avait pas encore connaissance à Konnersreuth même. Lorsque Thérèse, après une vision, entra dans l'état de ravissement et qu'elle eut parlé un certain temps sur le sujet de sa vision, je sortis la brochure de ma poche et la posai sous sa main. Elle prit aussitôt les attaques en question comme thème de son discours et éclaircit avec une pertinence et une clarté stupéfiantes ce que les malentendus, l'ignorance des faits et l'ardeur de la polémique avaient si bien réussi à obscurcir. Ses considérations s'accompagnaient d'avis moraux ramenant constamment au Christ.

Une autre fois, un vendredi, j'étais chez elle avec un non-catholique, lorsqu'elle eut la vision habituelle du crucifiement et de la mort du Christ. Elle retomba ensuite sur ses oreillers et resta comme morte pendant près de 10 minutes (1). Nous étions tout seuls avec elle. Elle entra dans l'état de ravissement. La personne dont il s'agit s'approcha d'elle et lui posa ses doigts dans la main. Elle les étreignit et dévoila d'émouvante manière à l'intéressé les dispositions les plus intimes de sa volonté à l'égard du Sauveur. A cette question : « Resl, comment faire alors pour croire ? Comment faire ? » elle répondit : « Oh ! le Sauveur s'en chargera. Tu n'as pas grand'chose à faire.

(1) Voir p. 75.

J'ai pris ton mal sur moi. Le Sauveur est si bon et il te suffit de persévérer dans la bonne volonté. Et puis, écoute, le Seigneur a étendu ses mains sur certains hommes, et ceux-ci sur d'autres, et ces autres sur d'autres encore, et l'un d'eux est près de toi ; il faut écouter ce qu'il te dira. Cela suffit. » Je poussai mon compagnon du coude et lui murmurai : « Formulez-lui vos objections d'hier soir. » Il parla alors de la « faillite » de l'Église, du scepticisme moderne, de la situation politique et économique, de la Russie et de la France et des prophéties de l'Ancien Testament. Il m'est impossible de rendre ici la façon dont elle répondit à tout. Nous étions profondément émus. Très résumé, voici l'essentiel de ses réponses :

« Jadis, les hommes n'étaient pas aussi misérables. Tout irait mieux aujourd'hui s'ils honoraient Dieu davantage. Une simple petite fleur qui nous réjouit, peut être motif à remercier Dieu et à l'honorer. Le Sauveur permet les souffrances pour punir certains pécheurs, pour éprouver la fidélité de ses brebis et pour fournir aux hommes l'occasion d'en aider d'autres. Cependant ces maux ne sont jamais tellement grands qu'un homme puisse encore être malheureux s'il possède le Sauveur dans son cœur. Quiconque possède vraiment le Sauveur dans son cœur, n'a plus guère besoin des autres, ni de tout le reste. Il est heureux et le Sauveur se tient près de lui avec sa toute-puissance de sorte que tout finit par s'arranger. Alors le Sauveur lui vient très vite en aide L'homme s'en avise et en éprouve encore de la joie. Nous avons tous le même Dieu. Le Christ est mort pour tous

et il n'y a qu'un Ciel. La terre produit suffisamment pour nourrir tous les hommes. Comme cependant on n'ambitionne que les biens de la terre, les hommes, en s'agglomérant, provoquent eux-mêmes la plus grande misère. Même dans ce cas, le Seigneur pourrait les aider, car il est puissant et il a organisé l'univers, il entretient les étoiles et la terre. Pourquoi n'aiderait il pas les hommes ? Mais les hommes doivent l'aimer et le prier, alors il les aidera. Les uns, nos voisins (les Français), ont beaucoup de demeures où habite le Sauveur (1). S'ils y attachaient plus d'importance, ils seraient meilleurs à notre égard. Mais commençons d'abord nous-mêmes par respecter ces demeures chez nous. Nos autres voisins (les Russes) n'en ont pas tant et beaucoup d'entre eux sont parmi nous et intriguent. Mais le salut ne viendra d'abord que de nous-mêmes si nous aimons mieux le Sauveur. Les hommes ne pensent pas assez à la puissance de Dieu et trop à leur propre puissance. »
Elle parla encore de la résurrection de Lazare, de la résurrection du Christ et prononça à cette occasion certains mots araméens que nous ne pouvions comprendre, il est vrai, ce qui ne nous empêcha pas d'être extrêmement émus. Et la personne en question se convertit en effet. Elle-même déclara plus tard qu'elle ne pouvait s'expliquer naturellement la disparition spontanée de tous ses doutes, pas plus que la joie prodigieuse qui lui emplissait l'âme depuis cet entretien et l'avait complètement transformée.

(1) Thérèse fait allusion aux églises. (Note des Trad.)

* * *

Dans l'état de ravissement, Thérèse aperçoit non seulement son ange gardien à ses côtés, mais aussi un être de lumière se tenant à la droite de chaque personne présente. Elle dit une fois : « Je vois quelqu'un là-bas qui s'exprime en un drôle de langage ». C'est l'allemand littéraire qu'elle appelle « drôle » (1). Comme je m'étonnai souvent que, malgré son caractère enfantin, elle pût donner, dans l'état de ravissement, des réponses aussi pertinentes à certaines questions, elle me renseigna

(1) « Olber » dans le texte. Forme dialectale de « albern » = niais, déraisonnable. Toutefois, cette acception normale subit une certaine déformation dans le parler de Th. Neumann, comme dans celui de la localité et de tout le Haut Palatinat du reste. Ainsi, dans ses visions, chaque fois qu'elle aperçoit un personnage s'exprimant soit en allemand littéraire (qu'elle connaît à l'état normal mais qu'elle comprend mal dans l'état de ravissement), soit dans une langue morte ou étrangère, elle taxe ce langage de « olber ». Par exemple, Fr. Gerlich, cite cette parole de la Resl au professeur Wutz, dans son ouvrage *Thérèse Neumann* (T. I p. 159) au sujet de personnages de visions parlant araméen : « Tu ne peux pas comprendre, ils parlent si « olber » ». De même, à propos de sa vision de Saint François de Sales, les personnages s'exprimant en français, elle dit (*id.*, p. 213) « que la langue qu'elle venait d'entendre était si « olber », si « mhmhmh ». Cf. aussi von Lama : *Konnersreuther Jahrbuch 1929*, p 156 : « Le Sauveur parle si « albern ». (Description de l'extase du vendredi par Mgr Kaspar de Königgrätz). C'est donc nettement le sens de : « incompréhensible » et partant, de : « singulier », « étrange », « drôle », par la consonnance, sans doute, qu'il faut attacher ici au mot « olber ». Marque d'authenticité des visions puisque Thérèse reproduit correctement sans les comprendre des langages qui lui sont étrangers. (Note des Trad.)

elle-même à ce sujet. Ce serait la voix de son ange gardien qui l'instruirait instantanément. Il n'est donc pas toujours possible de déterminer quand son intelligence suraiguë est une grâce gratuitement donnée et à quel moment elle ne reflète qu'une suggestion de son ange gardien. Peut-être lui arrive-t-il parfois de conjuguer ces deux formes d'intelligence.

II. — TROIS CRITÈRES DE LA VRAIE MYSTIQUE

D'après ce qui a été dit dans le chapitre précédent du don de discernement, d'aucuns pourraient être tentés d'identifier ce phénomène avec cette faculté de clairvoyance dont traitent l'occultisme et la parapsychologie. Je dois protester tout de suite. Parallèlement à mes études de mystique chrétienne, je me suis intéressé durant des années à la littérature de l'occultisme et de la parapsychologie, ne fût-ce que pour pouvoir déterminer les frontières de la vraie mystique. J'ai pu constater ainsi que les plus grands virtuoses en matière de clairvoyance, de somnambulisme, de spiritisme ou d'illusionnisme n'ont jamais pu prouver qu'ils étaient à même de se servir comme sujets d'expérience, de sacrements, d'objets sacrés ou de personnes consacrées de la religion catholique romaine. Il est à noter encore que des tentatives sérieuses de ce genre manquent totalement. Cela me semble établir une ligne de démarcation essentielle entre le terrain occulte et parapsychologique

et le champ d'action des vrais mystiques. On ne trouve pas davantage, dans l'histoire de l'occultisme, d'exemple quelconque de stigmatisation, nous le répétons, ou de jeûne absolu dans leur relation extraordinaire avec les apparences phénoménales du Saint-Sacrement que nous décrirons en détail plus loin.

Inversement les extériorisations phénoménales des mystiques catholiques sont tout aussi strictement limitées au domaine de leur vie religieuse et spirituelle. Je vois donc un premier important critère de la vraie mystique dans *l'objet religieux*. Jamais la mystique d'une autre religion ou l'occultisme, malgré tous leurs pouvoirs et phénomènes, ne pénètrent sur le terrain des choses sacrées de l'église catholique romaine (1). Cette particularité remarquable n'a pas encore été suffisamment réalisée ni appréciée par les sciences en cause.

Le moment est venu de mieux expliquer ce qu'on appelle le don de discernement des esprits. Saint Paul le range parmi les grâces gratuitement données. Les auteurs postérieurs de la théologie mystique comprennent tous par don de discernement des esprits ce qui suit : les tendances intimes de l'homme à se comporter de telle ou telle manière dans une situation, une circonstance déterminées, peuvent émaner ou bien d'un bon, ou bien d'un mauvais esprit. Procèdent-elles de Dieu, ou d'un ange, ou d'une bonne conscience ou encore d'une réflexion personnelle convenable, on dit qu'elles

(1) Pas même lorsque les médiums sont catholiques. Cf. HOME, *Révélations sur ma vie surnaturelle*, Paris, 1863.

émanent d'un esprit bon. Déjà, Socrate pouvait parler de son « Demonion » et s'y référer devant les juges d'Athènes. Les sollicitations et instincts viennent-ils par contre du démon, ou d'une mauvaise disposition de l'organisme, ou d'une passion déréglée ou d'un mauvais vouloir, on dit qu'ils émanent d'un esprit mauvais. En l'occurrence, pour pouvoir, au bon moment, opérer aussitôt et sûrement la distinction exacte il faut au chrétien la grâce gratuite du discernement qui, d'après l'apôtre, procède du Saint-Esprit. Un autre effet de cette grâce, c'est qu'elle permet de distinguer immédiatement chez les personnes auxquelles on a affaire, si à un moment déterminé elles se laissent mener par un esprit bon ou mauvais. Un autre effet encore consiste à distinguer, tant pour les personnes que pour les choses, le caractère profane du caractère sacré. Dans ce cas, il s'agira moins d'un discernement des esprits que d'un discernement des choses. De nombreux mystiques chrétiens possédaient le don de discernement au point de pouvoir distinguer aussitôt le caractère sacré d'une personne ou d'une chose, là où les capacités naturelles de l'homme en auraient été incapables. En dernière analyse, c'est par conséquent toujours une relation médiate ou immédiate avec le Saint-Esprit qui se retrouve aussitôt de façon extraordinaire dans les actions, les personnes et les choses grâce à un instinct phénoménal envers le Saint-Esprit. Il se distingue donc essentiellement des facultés de la clairvoyance, de l'occultisme et de la parapsychologie.

***

Un deuxième critère fondamental de mystique authentique, c'est *le caractère raisonnable du mystique*. Evidemment, de prétendus mystiques d'autres religions ont aussi parlé spontanément et avec abondance de choses religieuses. Cependant à peine présentaient-ils des phénomènes parapsychiques quelconques, qu'ils divergeaient entre eux par leurs expériences visionnaires et leurs affirmations, mêlant des vérités dogmatiques et éthiques aux fantasmes les plus échevelés (1).

Par là, les uns tournèrent à la rêverie religieuse, car toute rêverie en matière de religion n'est autre qu'attachement gratuit à des principes qui se contredisent et, par des innovations inouïes, mènent au schisme religieux. Les autres devinrent des fanatiques, car tout fanatisme en matière de religion est l'attachement gratuit à une orgueilleuse volonté personnelle qui poursuit un but déraisonnable par des moyens déraisonnables en liaison la plupart du temps avec la haine et l'insulte à l'endroit de ceux qui pensent autrement.

Chez Thérèse Neumann, il n'y a pas l'ombre de rêverie ni de fanatisme. Son expérience ne s'écarte en rien de l'harmonie spirituelle des Saints et Docteurs de l'Eglise catholique. D'un bout à l'autre sa volonté se meut dans les voies fermes de l'éthique chrétienne. Elle allie la modestie objective de la

(1) Cf. WAIBEL, *La mystique*, Augsbourg, 1834, III. — *Histoire de la fausse mystique.*

raison et un caractère sensé, jusque dans les plus petits détails pratiques de la vie, à une conviction frappante et à l'enthousiasme religieux, ce qui la rend particulièrement sympathique à tous ceux qui l'approchent.

Il nous faut encore approfondir le don de sagesse et de science. Possède-t-on le don de sagesse, on peut parler des mystères divins avec tant de conviction que les mécréants sont convertis, les tièdes affermis et les croyants confirmés dans leur foi. Ce don n'agit pas à la manière ordinaire des discours des personnes érudites et expérimentées, mais, extraordinairement, de façon telle que les auditeurs se rendent compte que ce n'est ni perspicacité, ni éloquence humaines, mais l'esprit même de Dieu et il s'accomplit ce que le Christ disait aux apôtres : « Car je vous donnerai moi-même une bouche et une sagesse à laquelle tous vos ennemis ne pourront résister, et qu'ils ne pourront contredire » (Luc, 21-15). Saint Paul témoigne également de ce don quand il écrit aux Corinthiens : « Mes discours et mes prédications n'ont point consisté dans les paroles persuasives de la sagesse humaine, mais dans les effets sensibles de l'esprit et de la vertu, afin que votre foi ne soit pas établie sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu » (Ire Épître aux Corinthiens, 2, 4-5). Possède-t-on le don de science, on peut montrer aux hommes comment il convient d'appliquer dans la vie l'enseignement révélé par le Christ. Ici encore les auditeurs ont l'impression très nette que l'intéressé parle plus en vertu d'une force divine que d'une capacité naturelle.

Thérèse Neumann laisse cette impression dans ses entretiens et c'est ce qui donne une portée aussi forte et aussi durable à ses paroles les plus simples. Beaucoup m'ont confié : « Elle ne m'a rien dit de particulier et pourtant j'en suis remué et ses paroles retentissent constamment à mes oreilles, marquent une transformation de mon existence ». Saint Thomas d'Aquin se demande, entre autres, si les dons de sagesse et de science sont également dévolus aux femmes. Il se prononce dans ce sens, qu'ils le sont bien pour l'édification particulière mais non pour inspirer l'Église entière, car l'apôtre dit : « Que la femme écoute en silence avec une entière soumission. Je ne permets point à la femme d'enseigner » (Ire épître à Thimothée, 2, 11-12). A l'édification particulière se rattache également la rédaction d'écrits ou de livres. L'histoire de la mystique chrétienne enseigne que Dieu a réellement donné à de nombreuses femmes les dons de sagesse et de science. Citons simplement les saintes Hildegarde, Gertrude, Thérèse, Brigitte et Catherine de Sienne (1).

Afin de discerner si ces dons proviennent réellement de Dieu, il importe avant tout de vérifier l'esprit qui en anime le bénéficiaire. Par conséquent, tout d'abord, il s'agit de savoir s'il est vraiment pieux et vertueux et s'il a donné des preuves indiscutables de sa vertu. Ensuite, si cette sagesse et cette science servent effectivement la gloire de Dieu et le bien du prochain ou si elles servent uniquement à satisfaire la curiosité et à provoquer l'étonnement. Enfin, si elles sont per-

(1) Voir p. 81.

manentes ou si elles n'apparaissent qu'après certaines manipulations ou incantations comme chez les médiums, les spirites ou les auto-somnambulesi



Un troisième critère fondamental pour le vra· mystique est *la sainteté*. Toutefois, il faut s'entendre ici sur le concept sainteté. Si l'on exige de Thérèse Neumann une sainteté absolue on est dans l'erreur.

D'abord la sainteté absolue est impossible à déterminer chez une personne en vie. On ne peut conclure que par des signes extérieurs à la possession harmonieuse de toutes les vertus. Des vertus héroïques ne peuvent apparaître constamment, mais se présentent en des occasions déterminées qu'il est difficile de provoquer expérimentalement ou volontairement. Pour autant que j'aie pu l'observer, Thérèse ne possède aucun vice apparent. Peut-être a-t-elle des faiblesses dépendant de sa nature. Ainsi, elle s'accuse souvent d'être « jach » (1), c'est-à-dire vive ou perdant facilement patience. Récemment elle dit : « Quand il m'arrive d'être un peu vive, tout de suite après j'aime non moins vivement. Alors tout est réparé. » Ceci nous rappelle un passage tiré de la mystique allemande du Moyen-Age. Sainte Mechtilde, supérieure de la novice sainte Gertrude, avait demandé un jour à Dieu d'apparaître à sainte Gertrude qui avait un caractère emporté, et de lui parler. Dieu lui répon-

(1) En dialecte local. (Note des Trad.)

dit : « Si elle n'était aussi emportée, elle ne pourrait m'aimer aussi impétueusement. »

Presque toutes les personnes canonisées par l'Église après leur mort avaient des faiblesses et la plupart étaient d'un tempérament colérique (1). Ce tempérament était précisément chez eux une disposition naturelle à l'exercice des vertus héroïques. Etre résolu vis-à-vis de Dieu, ne pas se dérober aux combats contre les tentations, se sacrifier tout à Dieu dans la souffrance, prendre même sur soi des souffrances volontaires par amour du Christ, voilà tous moments héroïques favorisés par certaines passions saines de la nature. De ce fait saint Thomas dit avec raison : « La vertu de pureté n'est pas abrutissement. » Je comprends donc la sainteté, en tant que critère du vrai mystique, comme l'absence de tout vice apparent et la présence de l'amour divin, poussé à l'héroïsme, au centre même de toute la vie, régissant toutes les facultés, phénomènes, déclarations et actes du mystique. C'est précisément le cas chez Thérèse Neumann. Le grand Pape Benoît XIV, dans son profond ouvrage sur la canonisation des serviteurs de Dieu, a également caractérisé l'amour divin comme le critère essentiel de l'éthique du vrai mystique.

Un dernier critère fondamental réside dans ce pouvoir du vrai mystique d'éveiller ou de développer extraordinairement en autrui ce saint amour pour Jésus-Christ. Il en sera question un peu plus loin.

(1) Cf. M. Huber, S. J. *L'imitation des Saints en théorie et en pratique*, Fribourg, 1916, vol. I.

Pour les catholiques, il appartient uniquement au chef suprême de l'Eglise catholique romaine de prononcer un jugement définitif quant à la sainteté de Thérèse Neumann selon la doctrine chrétienne du culte des Saints. Partant, il n'entre pas dans le cadre de cette étude de produire un grand nombre d'exemples tirés de sa vie. C'est aussi pourquoi je renonce volontairement pour l'instant à écrire une biographie de Thérèse Neumann.

Avant de clore ce chapitre il me faut cependant encore dire un mot de la vertu d'humilité chez Thérèse Neumann. L'humilité n'étant pas seulement considérée comme une vertu fondamentale, mais aussi comme la première condition postulée par une vie de sainteté, nombre de visiteurs et d'observateurs s'y arrêtent particulièrement. Quelques-uns ont, par suite, été facilement conduits à prendre ombrage de ce que cette simple paysanne se trouve être depuis des années le point de mire quotidien de foules qui la considèrent avec un respect particulier, patientent des heures et font l'impossible pour l'apercevoir ne fût-ce qu'un moment alors qu'elle traverse la rue. Quelques-uns vont jusqu'à dire que Thérèse ne devrait pas tolérer cela, qu'elle devrait se claustrer et ne pas montrer les stigmates de ses mains à ceux qui le demandent ni même leur accorder audience.

Faisons remarquer à ce propos qu'en général dans l'histoire de la mystique chrétienne de nombreux serviteurs de Dieu ont parfaitement accepté les honneurs qu'on leur témoignait. D'autres, par contre, les ont repoussés. L'humble des humbles, François d'Assise, laissa baiser, non seulement ses

mains, ses pieds et ses vêtements par le peuple qui accourait vers lui, mais jusqu'à la trace de ses pas. Quelques-uns de ses compagnons, choqués, lui demandèrent s'il ne voyait donc pas ce que faisaient tous ces gens et comment il pouvait l'autoriser. Mais le Saint répondit : « Non seulement je ne repousse pas cela, mais il me semble que c'est encore fort peu et le peuple entier devrait faire bien plus. » Comme ils s'étonnaient davantage, il leur dit : « Je ne m'approprie rien de ces marques de respect, je ramène tout à Dieu et m'entretiens moi-même dans le levain de mon indignité. Je reconnais mon néant, j'envisage la majesté de Dieu. Mais ces gens tirent grand profit de ces marques de respect, en témoignant par là même à Dieu leur soumission et leur respect. Il n'en est pas autrement pour les images et les statues par lesquelles on apporte à Dieu l'hommage de l'adoration. Ni le bois, ni la statue ne s'enorgueillissent ou ne frémissent sous l'honneur qui leur est fait » (1). D'autres saints, par contre, dédaignaient comme déjà dit, des honneurs de ce genre. Dans l'analyse de pareils faits ou façons de procéder, tout dépend de l'intention. La remarque est valable aussi dans le cas de Konnersreuth (2).

(1) *Wadding in opusculo S. Francisci Ass. exemplo quinto.*
(2) Voir p. 82.

CHAPITRE VIII

I. — L'ÉTAT DE REPOS EXTATIQUE
(Erhobene Ruhe)

En dehors de l'état de ravissement, il y a encore dans la vie mystique de Thérèse Neumann un autre état qu'elle-même a baptisé. C'est l'état de repos extatique. Que signifie ici ce mot « Ruhe » (repos). D'après nos propres observations, deux choses. Premièrement, la quiétude d'un sommeil qui revigore et réconforte Thérèse, physiquement, de façon mystérieuse. Il intervient chaque fois que ses souffrances physiques deviennent presque intolérables, que ce soit à l'occasion des vendredis douloureux ou des expiations mystiques (1). Deuxièmement, la quiétude d'un sommeil unissant son âme à Dieu par la plus haute contemplation et l'extase, la faisant reposer en Lui. Cet état apparaît presque chaque fois qu'elle reçoit le Saint-Sacrement de l'autel (2).

Que signifie, en la circonstance, l'expression « erhoben » (3). Les événements relatés ci-après

(1) Voir p. 155.
(2) Voir p. 147.
(3) Littéralement : « surélevé ». (Cf. note des Trad. à la p. 44).

fourniront la réponse : Le curé m'a raconté qu'une fois il avait interpellé Thérèse dans ce sommeil profond sans recevoir de réponse. Cependant, à un nouvel appel, elle desserra les lèvres et il perçut ces mots : « Tu ne peux pas causer maintenant avec la Resl, car elle dort. » A sa grande stupéfaction, cette bouche continuait à parler, donnant de brèves indications concernant l'attitude à observer à l'égard de certains visiteurs. Il s'étonna de se trouver brusquement tutoyé. De même, les paroles étaient prononcées avec autant d'autorité que si le Seigneur lui-même avait parlé. Par la suite, il fut établi que dans cet état de repos, d'autres consignes, si j'ose m'exprimer ainsi, étaient données au curé. Ainsi par exemple : « Il viendra un Monsieur demain (suivait une description précise), tu le laisseras venir à elle. » Ou bien encore : « Ce soir, à huit heures, elle aura une vision », ou : « Cet après-midi elle commencera à souffrir à 4 heures ». Thérèse ne savait jamais après coup ce qui avait été dit de la sorte. Mais chaque fois la prédiction se réalisait exactement.

Dans l'état de repos extatique s'extériorisait par conséquent un pouvoir qui fait songer au don de prédiction ou de prophétie (1). D'autres personnes, notamment des ecclésiastiques de haut rang, ont questionné Thérèse dans cet état extatique. Il fut souvent répondu par des choses qui, selon la dogmatique catholique, ne peuvent être connues que

(1) En vertu de ce don, l'homme reconnaît de façon concrète et certaine, non seulement le futur et le passé, mais aussi ce qui est éloigné et caché et jusqu'au fond des cœurs.

de Dieu. De même, des particularités de la vie spirituelle des questionneurs furent révélées et des métamorphoses de l'âme prédites que Dieu seul peut provoquer par une grâce manifeste. C'était toujours exact ou effectivement réalisé par la suite.

Les réponses se rapportaient invariablement à des sujets d'ordre spirituel. Les questions purement temporelles et les interrogations expérimentales à des fins de contrôle, ou bien furent éludées en ces termes : « Tu n'as pas besoin de savoir cela », ou : « Tu le sais bien », ou : « Ça n'a rien à voir ici », ou bien reçurent une réponse conçue de telle sorte qu'il était aisé de reconnaître qu'elle visait à renforcer la foi de l'interrogateur ou d'autres personnes. Ainsi à un croyant peu ferme, elle révéla une fois des secrets purement temporels de son cœur. Elle ajouta cependant à la fin : « Tout cela afin que tu saches qu'il en est Un qui sait tout. » A cette révélation se rattacha aussi une vraie controverse sur la foi. Le détracteur des vérités religieuses croyait discuter avec la Resl. Celle-ci cependant était entrée dans l'état de repos extatique sans que son interlocuteur s'en rendît compte parce qu'on ne l'en avait pas encore prévenu. Il m'exprima lui-même son étonnement quant à la façon dont il lui fut répondu. Ses objections les plus subtiles furent réfutées sur-le-champ en deux mots. A un moment donné, elle avait dit : « Tu veux tout pouvoir toucher du doigt et ne croire à rien. Eh bien, qu'on nous laisse. » Une fois seul avec Thérèse se produisirent les révélations signalées plus haut. Par la suite, l'intéressé se convertit effectivement comme il m'en fit lui-même la confidence.

La durée de l'état de repos extatique est variable. Le maximum jusqu'à présent était d'une heure. Thérèse sort de cet état comme d'un profond sommeil. Elle ne sait plus rien, répétons-le, de ce que sa bouche a exprimé et souvent il ne faut pas qu'elle le sache. Ainsi on l'entend dire parfois : « Il ne faut pas répéter cela à la Resl. » Pour autant qu'on ait pu s'en rendre compte, il s'agissait dans ce cas de choses dont la connaissance eût troublé inutilement Thérèse ou dont sa simplicité et son humilité eussent apparemment pu souffrir.

Dans le voisinage de Thérèse il se passe également un fait qu'on ne peut expliquer naturellement. Le moment est venu d'en parler en relation avec ce qui précède. Ses familiers l'appellent généralement « l'occasionnisme » (1). Il s'exprime parfois avec une évidence telle qu'il s'impose véritablement aux sens. J'en ai eu maintes preuves durant mes séjours prolongés à Konnersreuth. Par exemple, il est frappant de constater chez nombre de visiteurs qu'ils se trouvent être, presque toujours comme par rencontre, les témoins d'événements extraordinaires sans qu'ils les aient provoqués ou s'y soient vraiment efforcés. D'autres, par contre, attendent une occasion. Ils semblent l'avoir manquée ou bien tout paraît se mettre en travers de leurs vœux. Déjà ils renoncent lorsqu'ils se trouvent

(1) Gelegenheitschaffen : littéralement « action de créer des occasions ». Nous nous excusons d'user ici d'un néologisme que nous impose le caractère intraduisible du terme et qui, par ailleurs, nous paraît rendre le mieux la pensée de l'auteur. (Note des Trad.)

soudain au beau milieu des circonstances ardemment poursuivies. Mieux, la réalisation dépasse leur attente. Par contraste, d'autres visiteurs connaissent la déveine de passer à côté de toutes les occasions sans qu'il puisse être établi que quelqu'un s'en soit mêlé. Dans le premier cas il est constant qu'il fut question des intéressés au préalable dans l'état de repos extatique.

Je suis du reste parvenu peu à peu à la conviction que Thérèse et jusqu'à ses parents n'agissaient qu'à peine à Konnersreuth de leur propre initiative. Vis-à-vis des visiteurs, ils règlent en tout premier lieu leur attitude sur le permis épiscopal. Il n'est d'exceptions à cette règle qu'en vertu du droit naturel de la famille Neumann à sa propre liberté ou d'inspirations mystiques, invariablement démontrables, de Thérèse elle-même. Dans ces occasions, il faut toujours admirer son extrême sensibilité. Fréquemment en cette matière le pouvoir invisible qui semble veiller sur les événements de Konnersreuth et les diriger, devient pour ainsi dire tangible. Ce phénomène est difficile à expliquer à des profanes. Il faut l'avoir vécu. Pour ma part, je serais tenté de parler d'une politique mystique qui d'un bout à l'autre domine l'affaire de Konnersreuth et se répand au loin.

II. — CRITIQUE DE L'ÉTAT DE REPOS EXTATIQUE

Le fait que dans l'histoire de la mystique chrétienne, il semble ne pas y avoir de précédent à cet état mystique de repos chez Thérèse Neumann,

Nun muß ich dir doch auch noch
mitteilen, daß es mir Gott sei dank
gut geht. Du wirst schon durch di-
e Lieben erfahren haben, daß ich jetzt
von meinem Rückenmarkleiden durch
die Fürbitte der kl. hl. Theresia endlich
geheilt worden bin. Ich kann jetzt
wieder gut gehen. Und am 13. Nov.
wo ich Blinddarmentzündung hatte
u. ich noch in der Nacht operiert
werden sollte, wo schon alles dazu
vorbereitet war u. wir die kl. Hei-
lige anriefen, wurde ich auch
ganz plötzlich im Beisein von
unserm Herrn Pfarrer u. noch ande-
rer geheilt. Das Fieber u. allen Schmerz

(3e et 4e pages d'une lettre de Thérèse Neumann à son am
Elle ne reçut son premier stigmate, plaie du côté, que le 4

u. die arge Geschwulst waren wie
weggeblasen. Der Arzt war noch nicht
daheim u. wir gingen alle schon
auf Befehl der hl. Theresia in die Kir-
che, in der Nacht noch. Vielleicht
kommst du einmal, dann erzähle ich
dir alles genau. Gelt, du weißt
wissen wie hoffnungslos mein Zustand
war, aber d. Herr wenn mit seiner
Kraft eingreift, wird alle irdische
Kunst zunichte. Wieviel Ärzte sag-
ten, daß ich keine Hoffnung mehr
habe, da ich chronische Rückgratleiden
habe. Also gelt, wir wollen fest auf
den Herrn vertrauen, er macht alles
recht. Wollen wir in allem seinen
hlgst. Willen tun. In diesem Geiste
grüße ich dich in der Liebe Jesu
Mitschw. im Herrn deine Theres Neumann.

d'enfance Anna Giehl, en date du 26 janvier 1926.
ars 1926, au cours de sa première vision de la Passion.

TRADUCTION

Il faut encore que je te dise que, grâce à Dieu, je vais bien. Tu auras déjà appris par les tiens que j'ai été guérie enfin de ma maladie de la moelle épinière grâce à l'intercession de la petite Sainte Thérèse. Je puis de nouveau bien marcher. Et le 13 novembre, alors que j'avais une appendicite et que je devais être opérée la même nuit, tout étant déjà préparé, comme nous appelions tous les Saints à notre aide, je fus subitement guérie en présence de Monsieur le Curé et de beaucoup d'autres. La fièvre et toute douleur et l'inflammation maligne disparurent comme par enchantement. Le médecin n'était pas encore rentré chez lui que sur l'ordre de Sainte Thérèse, nous nous rendîmes tous à l'église la nuit même. La prochaine fois que tu viendras, je te raconterai cela en détail. Tu savais, n'est-il pas vrai, combien mon cas était désespéré, mais le Seigneur, lorsqu'il intervient avec sa puissance , rend inutile toute science humaine. Combien de médecins ne disaient-ils pas que je ne devais plus avoir d'espoir vu que j'avais une affection chronique de la colonne vertébrale. Alors n'est-ce pas, nous continuerons à placer notre ferme confiance dans le Seigneur qui arrange tout. Nous suivrons toujours sa sainte volonté. Dans cet esprit, je te salue en Jésus.

Ta sœur en Dieu,

Thérèse NEUMANN.

paraît s'opposer à son authenticité (1). A ce propos, nous devons faire observer ce qui suit : Certes, Konnersreuth offre bien des éléments qui ne se recoupent pas de prime abord avec telles descriptions et définitions antérieures des maîtres classiques de la théologie mystique. On ne peut cependant en inférer leur inauthenticité. Lorsque je lui en parlai, Thérèse me dit : « Mais Dieu n'est aucunement lié par les précédents. N'est-il pas tout-puissant et ne peut-il pas innover ? Il faut savoir, Monsieur l'abbé, que je suis un jouet pour le Sauveur. Et je lui dis : « Sauveur, fais de moi ce qu'il te plaît, si cela peut te faire plaisir. »

En réalité, l'histoire de la mystique est remplie de phénomènes qui, à un moment donné, étaient sans précédents. Que l'on songe seulement à la stigmatisation visible de saint François d'Assise. Chaque mystique n'est-il pas, jusqu'à un certain point, un original et ne présente-t-il pas dans sa vie des particularités que les annales ne connaissent point ? En outre, les manuels de théologie mystique dont nous disposons contiennent encore beaucoup de lacunes. Cette science se nourrit essentiellement de faits historiques. Ceux-ci ne sont aucunement prospectés à fond. De nombreux mystiques étaient inconnus. D'autres ont eu de mauvais biographes. C'est pourquoi nous ignorons tout ce qui a pu leur survenir. Nous savons encore beaucoup moins ce que la divine Providence a

(1) Pour autant qu'on ne veuille pas invoquer comme précédents certaines extases de Sainte Marie-Madeleine de Pazzi. Cf. sa *Vie* par CEPARI, Ratisbonne. 1857, p. 61.

décidé de faire croître dans le jardin de la mystique. On se rend compte combien il est insensé et dangereux de juger les phénomènes de Thérèse Neumann d'un écritoire c'est-à-dire en quelque sorte *a priori*, si l'on ne part que de quelques lois issues de l'étude théorique d'écrits mystiques. Il ne peut en résulter que confusion tant dans les livres que dans l'opinion publique. De même, il est facile de pécher contre la charité en suscitant des discussions interminables entre savants ou en se montrant injuste envers le mystique lui-même.

Certains ont pris ombrage de déclarations faites dans l'état de repos extatique concernant le sort dans l'Au-delà des âmes défuntes ; par exemple telle ou telle âme se trouverait auprès de Dieu ou au contraire il fallait encore prier pour elle. Toutefois, autant que je sache, de tels renseignements se retrouvent fréquemment dans les révélations privées de mystiques canonisés plus tard par l'Eglise.

Comme Thérèse se trouve plongée dans un profond sommeil, certains crurent pouvoir dénier à cet état tout caractère religieux. En effet l'acte religieux ne réside pas seulement dans l'action de Dieu, mais aussi dans l'activité de l'âme qui subit l'action. Ici se pose la question classique : Arrive-t-il à l'âme de rester purement passive en mystique ? Et comment entendre les expressions des mystiques : « Sommeil », « anéantissement ». Nous en avons déjà parlé (1). Les mystiques eux-mêmes nous répondent que ces expressions ne doivent

(1) Voir p. 68.

signifier que l'interdépendance des forces naturelles du corps et des expressions naturelles de l'activité psychique. L'homme s'occupe-t-il intensivement d'une certaine chose (en tant qu'être naturellement borné) son activité se trouve plus ou moins entravée par ailleurs. Il est par conséquent facile à comprendre que l'âme, mystiquement unie de la façon la plus intime à Dieu, faiblisse ou même suspende totalement son extériorisation naturelle sur terre. La contemplation et l'extase nous le démontrent.

Tout récemment j'ai entretenu Thérèse de son état de repos extatique, lui demandant : « Mais où donc est ton *moi*, Resl, alors que tu dors profondément au point de ne plus rien savoir de ce qui s'est dit par ta bouche dans cet état ? Ton âme n'a donc plus aucune activité ? » Elle m'écouta avec attention puis répondit : « Mais mon *moi* ou ce que vous appelez ainsi, est alors tout près de Dieu, intimement uni avec le cher Sauveur. Je m'y trouve tout à fait bien et heureuse car je sens vraiment le Sauveur de tout près. »

Il est un principe fondamental en mystique, énoncé par saint Thomas d'Aquin de façon particulièrement heureuse : « L'homme n'est pas seulement mû par Dieu, mais se meut lui-même sous la motion de Dieu » (1). Par suite plus l'âme est unie intimement avec le Dieu vivant dans l'union mystique, plus elle est active en science et amour. Il ne peut donc être question d'une passivité de l'homme que dans la mesure où l'âme reçoit et

(1) *Summa théol.* I-II, qu. 10, a. 4.

subit, parmi la jouissance la plus élevée et de façon infiniment douce, l'influence de la lumière divine. Il est par conséquent probable que l'âme de Thérèse Neumann se montre également des plus actives en état de repos extatique et pose des actes religieux au sens éminent du mot cependant que son corps dort et tourne à l'instrument passif d'une intelligence supérieure. « Je dors et mon cœur veille » (1).

Le Curé pense que le Sauveur parle par la bouche de Thérèse dans l'état de repos extatique. Cela semble de prime abord une hypothèse hasardeuse. Moi-même, à l'occasion de cet état extatique, j'ai pour cette raison commencé mes questions par ces mots : « Divin Sauveur, faites-moi savoir... » L'intelligence qui s'exprime par la bouche de Thérèse devrait évidemment rectifier ce que cette interpellation pourrait avoir d'inexact ou alors nous serions en présence d'un pouvoir immoral ou amoral, c'est-à-dire d'un phénomène ou démoniaque ou parapsychologique. Ce n'est pas le cas d'abord parce que, nous l'avons vu, il est exprimé des connaissances qui ne peuvent être que de Dieu et qu'il est prédit des événements que Dieu seul peut faire se réaliser. C'est ensuite d'autant plus impossible qu'il est prédit et qu'il se réalise des événements que le démon ne peut vouloir, tel que des conversions surprenantes ou de non moins surprenants raffermissements dans la foi et l'amour du Christ (2).

(1) *Cantique des Cantiques*, 5, 2.
(2) Voir pp. 126-160 et suiv.

J'ai eu souvent l'occasion de questionner moi-même Thérèse dans l'état de repos extatique. Jamais dans ses réponses je n'ai rien relevé qui fût en contradiction avec aucun caractère divin. Entre autres, il fut dit des choses que Thérèse ne pouvait savoir, eût-elle été extra-lucide. Il s'agissait en effet de détails précis et bien définis de ma vie religieuse intime. J'ai été frappé par le fait que les réponses arrivaient la plupart du temps avant même que la question n'eût été entièrement posée. Jamais il n'y eut la moindre hésitation comme l'exigerait la réflexion humaine. Ensuite toutes les réponses furent données avec le minimum de mots. On reconnaissait nettement à certaines une tendance à ménager dans la mesure du possible le libre arbitre et l'indépendance personnelle de l'interrogateur. A certaines questions théologiques il fut aussitôt répondu : « Cela ne sera pas révélé. » En effet, c'étaient des points considérés jusqu'ici en théologie catholique comme hypothèses spéculatives ou conclusions simplement théologiques ; par exemple, le nombre de damnés est-il plus grand que celui des élus ?

Une dernière preuve décisive en faveur de l'authenticité de l'état de repos extatique m'a été fournie par deux prédictions qui se sont réalisées de façon surprenante. Voici ce dont il s'agit : Le jour de Noël 1930, j'avais inclus deux vœux dans mes questions. Je souffrais à cette époque de tels maux de gorge avec extinction de voix que déjà je songeais à contremander jusqu'à Pâques toutes mes conférences. A ces mots : « Je suis très inquiet pour ma gorge à cause des conférences », succéda

immédiatement cette réponse : « Tout ira bien, un peu plus de confiance ». Huit jours plus tard, après une conférence à Dresde, j'étais particulièrement enroué. Je devais parler le lendemain à Leipzig. L'après-midi précédant la séance, me trouvant en société, plusieurs messieurs attirèrent sérieusement mon attention sur ma voix devenue atone et enrouée au point de faire craindre que mes cordes vocales ne se trouvassent durablement abîmées, si je n'interrompais pas aussitôt pour un bon moment mon activité oratoire. Inquiet pour la soirée, je me ressouvins peu après de la réponse reçue durant un repos extatique et me mis en prière. Le soir ma voix fut meilleure que jamais. Dès la première phrase ma surprise fut extrême. Des auditeurs me dirent spontanément aussitôt après la conférence que jamais encore ma voix n'avait été aussi claire ni aussi persuasive. Le mal ne revint pas.

En février, je souffris durant quinze jours d'une forte grippe. Je me fis transpirer huit nuits de suite par des remèdes appropriés. Malgré cela chaque soir ma voix restait claire à la tribune, je ne me ressentais en rien de mon malaise. Je pus donner de Noël à Pâques 68 conférences d'une durée de deux heures chacune.

Le second vœu concernait l'accroissement de mon amour pour le Christ. Il me fut répondu : « Cela viendra. » Vers le milieu de janvier, je me trouvai un soir à Munich et au moment précis où je venais de me mettre au lit, je me sentis saisi intérieurement par une force qui ne pouvait être qu'une grâce surnaturelle. Ce fut un événement, un tour-

nant dans ma vie religieuse à un point que je n'aurais jamais cru possible. Il m'en est resté quelque chose jusqu'à ce jour et la discrétion seule m'interdit d'en dire plus long. J'ai toujours eu la certitude la plus absolue que ce soir-là ma deuxième prière avait été exaucée. Un vendredi de juillet 1931 les visions douloureuses étant terminées, je m'approchai de Thérèse qui venait d'entrer en état de ravissement après ses pertes de sang de la Passion. Ayant placé mes doigts dans sa main, elle les saisit et les serra : « Tu es aussi un monsieur le Curé, fit-elle, écoute », et je me penchai sur elle, car elle baissa soudain la voix : « Il fut un temps où tu ne connaissais pas du tout le Seigneur, de nombreuses années durant, alors que tu étais encore jeune. Alors le Seigneur t'a touché, tu t'en es aperçu ; alors beaucoup plus tard il t'a de nouveau touché et alors tu as appris à le connaître. Mais quand il y eut la fête du « Butzerl » (petit, elle veut entendre par là l'Enfant-Jésus), Il t'a donné quelque chose. Et depuis lors, lorsque tu penses à lui tu éprouves une grande joie, n'est-ce pas ? » Je crois que par ces paroles l'exaucement de ma deuxième prière se trouvait confirmé et j'y vois en vérité le meilleur critérium pour l'authenticité de l'état de repos extatique de Thérèse Neumann.

Au surplus la *theologia mystica* s'est également approprié ce dernier critérium. Les visions et révélations d'Angèle de Foligno nous ont valu sur ce point un passage classique. En raison de son importance fondamentale, je le transcris textuellement ci-après :

— « Comme il est incontestable que tu es le

Dieu tout-puissant et que tu ne dis que ce qui est vrai, donne-moi un signe à quoi je reconnaisse que c'est Toi qui me communiques tant de sublimes vérités et délivre-moi complètement du souci d'être induite en erreur. » — J'attendis alors qu'Il me donnât un signe visible, matériel, par exemple un cierge entre les mains ou une pierre précieuse ou toute autre chose et qu'Il m'interdît de ne jamais montrer ce signe qu'à ceux de son propre choix. Rien n'arriva de tout cela, mais Il répondit : Le signe que tu réclames ne te donnerait qu'une joie passagère lorsque tu le contemplerais et le toucherais, mais il ne saurait te tirer du doute parce que pareil signe pourrait également te parvenir d'ailleurs. Je veux te donner un meilleur signe que celui que tu souhaitais. Ce signe se trouvera constamment dans ton âme et tu le ressentiras toujours. Ce signe sera ceci : ton cœur s'embrasera d'amour et de la connaissance de Dieu ; que cela te soit le signe le plus sûr que je suis avec toi, car ce signe personne ne peut le donner que moi. » Un peu plus loin Angèle continue : « Le Seigneur m'imprima ce signe si profondément dans mon âme et me donna en même temps une telle certitude de l'authenticité de ses paroles et révélations que je subirais le martyre plutôt que de croire que je suis trompée (1). »

En relation étroite avec cette critique des phénomènes mystiques, nous citerons l'explication de saint Thomas d'Aquin concernant les grâces gra-

(1) *Le Chemin de la vie éternelle*, Landshut, 1835, 1er livre, 9e division, p. 69 et suiv.

tuitement données auxquelles l'apôtre Paul fait allusion dans son épître aux Corinthiens (1). La voici dans son intégralité :

« La grâce gratuitement donnée a pour but de permettre à celui qui la reçoit de contribuer à ramener un de ses frères à Dieu. Mais un homme ne peut accomplir cette œuvre par une action intérieure, c'est un privilège qui n'appartient qu'à Dieu. Il lui faut instruire son semblable et le persuader par le dehors. Voilà pourquoi sous le nom de grâce gratuitement donnée on comprend ce qui est nécessaire pour instruire les autres des vérités divines qui dépassent la raison. Les conditions requises sont au nombre de trois : premièrement, une connaissance complète de ces vérités divines afin d'être capable de les enseigner ; secondement, le moyen de confirmer et de prouver ce qu'on dit, faute de quoi cet enseignement serait sans efficacité ; troisièmement, la capacité de communiquer comme il convient ce qu'on a conçu à ses auditeurs.

Pour le premier point trois qualités s'imposent, tout comme lorsqu'il s'agit d'une discipline humaine. D'abord il faut que celui qui doit enseigner une science soit tout à fait fixé sur les principes de cette science ; c'est à quoi répond ici

(1) « A l'un, est donné par le Saint-Esprit la parole de sagesse; à l'autre, la parole de science selon le même Esprit ; à un autre, la foi par le même Esprit; à un autre, la vertu d'opérer des miracles; à un autre, la prophétie ; à un autre le discernement des esprits ; à un autre, le don des langues diverses ; à un autre, l'interprétation des discours » (I. *Cor.*, 12, 8-10.)

la foi, qui est la certitude touchant ces vérités invisibles, lesquelles forment comme les principes de la doctrine catholique. — Ensuite il importe que ce maître possède parfaitement les principales conclusions de cette science ; d'où le don de parler avec sagesse, celle-ci étant la connaissance des vérités divines. — Enfin il est nécessaire qu'il abonde en exemples et qu'il soit au courant des effets qui servent parfois à exposer les causes ; d'où le don de parler avec science, celle-ci étant la connaissance des choses humaines, parce que « ce qui est invisible en Dieu devient visible par les créatures » (Epître aux Romains 1,20).

Pour confirmer l'enseignement donné, s'il s'agit de vérités qui sont du domaine de la raison, on se sert d'arguments ; mais quand il s'agit de vérités qui dépassent la raison et nous sont révélées par Dieu, on en trouve la confirmation dans des manifestations qui sont le propre de la puissance divine. Celles-ci sont de deux sortes. Ou bien celui qui annonce la doctrine sacrée accomplit sous forme de miracles des œuvres que Dieu seul peut accomplir : soit que ces œuvres aboutissent au soulagement des corps, et l'on a la grâce des guérisons ; soit qu'elles tendent uniquement à montrer l'intervention de la puissance divine, lorsque, par exemple, le soleil s'arrête ou s'obscurcit, que la mer se divise, et l'on a le pouvoir d'opérer des prodiges. Ou bien ce docteur est en mesure de révéler ce qu'il n'appartient qu'à Dieu de connaître, comme sont les futurs contingents, et l'on a la prophétie ; ou encore les secrets des consciences, et l'on a le discernement des esprits.

Enfin pour s'exprimer, il faut d'abord parler l'idiome qui sera compris, et c'est le don des langues ; il est nécessaire en outre de saisir le sens des paroles qui seront dites, et c'est l'interprétation des discours (1). »

Cette explication de saint Thomas d'Aquin doit pouvoir s'appliquer aussi à la critique de l'authenticité de tout acte phénoménal du mystique chrétien. Dans l'affaire de Konnersreuth également, nous apercevons le meilleur critérium dans l'effet pédagogique des phénomènes. Aussi se pose toujours cette question : Les individus touchés personnellement par les phénomènes de Konnersreuth sont-ils renforcés dans leur foi et dans l'amour du Christ ? De ce qui précède, nous croyons pouvoir conclure par l'affirmative et, après tout ce que nous avons déjà exposé dans ce livre, Thérèse Neumann semble constituer un témoignage de foi implicite.

(1) *Summa theol.* I-II, qu. 111. a, 4, c.

CHAPITRE IX

I. — ABSENCE DE NOURRITURE ET PERTE DE SOMMEIL

Depuis Noël 1922, Thérèse ne prend plus rien de solide. Cette abstention ne résulte pas de sa volonté propre. A chaque effort pour manger, elle est prise aussitôt de vomissements. De même, tous les essais tentés pour l'alimenter de force, aboutissent, comme chez Anne Catherine Emmerich (1), à des vomissements immédiats.

Depuis Noël 1926, Thérèse ne prend plus rien de liquide à l'exception d'une cuillerée à café d'eau pour pouvoir déglutir la Sainte Hostie lors de la communion.

Depuis septembre 1927, elle n'accepte même plus la cuillerée à café d'eau, ce qui fait qu'à présent Thérèse ne mange plus ni ne boit. Cette abstinence complète succéda à une vision. De nouveau, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus lui apparut le 30 septembre, anniversaire de sa mort, sous les apparences d'une carmélite et lui dit qu'à partir de ce moment, elle n'aurait plus besoin de nourri-

(1) Humpfner, *Journal du Dr François Guillaume Wesener sur la sœur augustine Anne Catherine Emmerich.* Wurtzbourg, 1925, p. 66 et suiv.

ture terrestre. De même, depuis septembre 1930, toute excrétion a cessé.

A l'absence de nourriture, s'ajoute le phénomène de la perte du sommeil. Ne se trouvent-ils pas tous deux en relation étroite ? Le manger et le boire ne sont pas seuls indispensables aux forces humaines, le sommeil lui-même est une variété de nourriture. Thérèse, ses proches et le curé sont unanimes à affirmer que son sommeil total de la semaine ne dépasse pas deux à trois heures. Encore ce sommeil ne peut-il être expliqué naturellement. Il lui arrive, en effet, d'avoir un sommeil réparateur dans l'état de repos extatique (1). Mais dans ce cas, comme elle le dit elle-même, son âme est active au plus haut point dans l'union d'amour mystique avec Dieu. De plus, cet état de sommeil dure chaque fois au maximum 20 minutes. Il n'y a d'exception que pour cet état mystique de repos dans lequel Thérèse se trouve après la vision du Vendredi-Saint, le jour du Samedi-Saint et la nuit du dimanche de Pâques. Il est donc très prolongé et elle se prétend en union extraordinaire avec le Sauveur pendant toute sa durée, cependant que son corps participe au repos sépulcral du corps du Christ. Ce sommeil est encore extraordinaire parce que non seulement cessent très fréquemment avec lui les terribles souffrances qu'elle ressent du fait de l'hémorragie stigmatique ou de la suppléance mystique, (2) mais aussi que le corps de Thérèse redevient to-

(1) Voir p. 116.
(2) Voir p. 155 et suiv.

talement frais et dispos. Durant ses visions douloureuses elle perd chaque fois plusieurs livres de son poids. A l'occasion d'un contrôle, les médecins ont constaté une diminution de 7 livres. Après le repos extatique, le samedi ou le dimanche, elle a recouvré son poids normal.

Se rattachant à l'état de repos extatique, il semble donc y avoir en définitive sommeil naturel, certes, mais phénoménal par ses effets.

D'autre part, Thérèse semble chaque fois s'assoupir au terme de ses visions. Elle montre alors brusquement des signes de fatigue et déclare très souvent : « Je veux dormir, allez, laissez-moi « nazen » ». Par ce verbe dialectal de « nazen » on n'entend à Konnersreuth qu'une sorte de demi-sommeil, nous dirions un assoupissement. De fait, ce n'est pas autre chose. Je l'ai observée très souvent dans cet état. Cela ne dura jamais plus de trois à quatre minutes. Alors, elle rouvrit les yeux et reprit son état normal, l'esprit plus vif que jamais. Cette lassitude succédant aux visions est sans doute due à la fatigue du corps provoquée par de grands efforts mentaux durant ces visions, car alors elle est captivée par le spectacle entrevu et y participe de tout son être. L'extase mimique le prouve.

Ces deux phénomènes de l'absence de nourriture et de sommeil prennent encore plus de signification lorsqu'on a l'occasion d'observer Thérèse à loisir dans sa vie courante. On ne remarque pas le moindre signe de fatigue, pas plus que l'effet de jeûnes ascétiques. Son activité physique et mentale est frappante en dehors de ses souffrances

expiatoires qui sont totalement différentes des effets d'une sous-alimentation ou de nuits de veille.

Ainsi, j'ai vu comment Thérèse travaillait à plusieurs jardins, comment, jusqu'à la nuit tombante, elle ornait l'église de fleurs à la veille d'une fête, comment elle se rendait à un étang voisin pêcher des poissons, comment elle aidait à atteler les bœufs à la charrette à foin, comment elle s'entretenait pendant des heures avec des visiteurs tout en s'échappant de temps à autre pour prendre certaines dispositions. En même temps se manifestent de nouveau la puissance de sa mémoire et sa participation énergique à tout ce qui peut accroître la gloire de Dieu.

Le professeur Wutz qui met souvent son auto à sa disposition, m'a raconté combien elle était enjouée et alerte en voyage. Les beautés de la nature provoquent chez elle des commentaires passionnés dans lesquels la glorification du Créateur passe tout. Dès sa plus tendre enfance, Thérèse n'était qu'amour et admiration pour la nature créée par Dieu. Je voudrais souligner une fois de plus à cette occasion que jusqu'ici sa vie mystique a plutôt renforcé et affiné cet amour. De nombreuses déclarations, alors qu'il m'arrivait de me trouver avec elle dans le jardin du curé, l'attestent. Ainsi, elle me dit, désignant un parterre de fleurs qu'elle avait plantées : « Voyez ces blancs différents et cette forme, monsieur l'Abbé. Si un homme avait fait cela, on se demanderait tout de suite : « Comment donc s'appelle l'artiste ? » Mais les hommes ne pensent pas à Dieu comme cela. »

Il est naturel, pour cette raison, que même les

incroyants et les sceptiques les plus endurcis qui ont pu se rendre compte de l'enjouement de Thérèse, disent : « Si vraiment elle ne mange pas, cette jeune fille est un miracle permanent. » Il est donc très compréhensible qu'à distance on n'accueille encore aujourd'hui ce phénomène qu'avec beaucoup de scepticisme et qu'on réclame un contrôle spécial du jeûne absolu.

Dans la période du 13 au 28 juillet 1927, avec son assentiment et celui des siens, Thérèse Neumann fut soumise à une surveillance de 15 jours sur l'initiative de l'évêché compétent. Le contrôle fut exercé par quatre sœurs assermentées de Mallersdorf sous la direction d'un médecin. Les sœurs restèrent tout ce temps en relation écrite, orale ou téléphonique avec ce dernier. Malgré l'observation la plus rigoureuse, on ne put établir que Thérèse qui, pas une minute n'était restée seule, avait pris quelque chose ou même avait tenté de le faire. Il fut aussi vérifié que son poids était rigoureusement le même au commencement et à la fin de la période de surveillance.

Tous les médecins qui l'ont examinée à ce jour, déclarent que son appareil digestif est absolument indemne. Que l'on se représente ce que cela veut dire lorsqu'il s'agit d'organes n'exerçant plus leur fonction. De plus, on n'a pu déceler chez elle le moindre indice de ce qu'on appelle la sensation de faim.

Malgré cela, on a réclamé ces derniers temps une nouvelle enquête. Certains essayent toujours d'y décider Thérèse. Pourquoi cela ne se réalise-t-il pas ? Son père, dont elle dépend par suite des misères physiques dues à ses états mystiques,

résiste à l'idée de confier sa fille pour plusieurs semaines à une clinique. Je l'ai personnellement entrepris sur ce sujet et voici ce qu'il m'a répondu : Premièrement, dans les états mystiques de sa fille, le Seigneur se montre opposé à une nouvelle observation dans une clinique. Il lui est dit qu'elle doit renforcer la foi chez les croyants et aider à la grâce de conversion chez ceux qui cherchent sincèrement. Les enquêtes dureraient-elles toute sa vie qu'elles ne satisferaient pas encore la science sans compter que la démonstration de l'action de la miséricorde divine, soit ici d'un miracle, ne pourrait jamais être obtenue de la science. Enfin, les conclusions favorables de certains savants médecins à qui Thérèse aurait été confiée ne seraient pas nécessairement partagées de confiance par leurs confrères d'une autre ville ou d'un autre pays. En effet, les savants partent d'hypothèses différentes, ont une notion différente de la maladie et de la santé et suivent des méthodes différentes pour établir des diagnostics et observer des réactions.

Le père craint ensuite que sa fille ne soit soumise dans une clinique à des mesures analogues à celles qui furent appliquées à sa connaissance à une autre stigmatisée allemande encore en vie. On avait essayé de nourrir celle-ci plusieurs jours de suite au moyen de sondes, ce qui lui avait occasionné de violentes douleurs et des vomissements. On avait même enfermé les membres stigmatisés de la jeune fille dans du plâtre, ce qui avait également provoqué des souffrances terribles. (Dans la mesure où il m'a été possible de les vérifier, les assertions du père sont exactes.)

En troisième lieu, le père doute que la promesse d'observer sa fille au seul point de vue du jeûne absolu soit tenue. Déjà, lors de l'enquête de quinze jours dont il vient d'être parlé, cette même promesse avait été violée et, sans rien lui demander, on avait soumis sa fille à des expériences plus étendues. Enfin, il n'avait permis alors ce contrôle, que parce qu'on lui avait promis, si celui-ci était convaincant, qu'on n'importunerait plus son enfant. Comme cette surveillance avait eu lieu effectivement et s'était terminée sur des conclusions favorables quant au jeûne absolu, il ne voyait plus aucune raison de remettre encore une fois sa fille en des mains étrangères à des fins d'observation.

Thérèse ayant été reconnue saine d'esprit et aucunement hystérique, même par des médecins incroyants qui l'ont observée, on ne peut, à mon avis, et si l'on ne veut admettre l'absence de nourriture, que se réfugier dans l'hypothèse de la supercherie. Or, cette hypothèse est inadmissible pour peu que l'on connaisse personnellement Thérèse Neumann, ses parents et les circonstances précises du milieu où elle vit.

Mais il est un autre argument qui me donne la certitude de l'authenticité du jeûne absolu. Il réside dans le rapport phénoménal particulier de Thérèse avec le sacrement essentiel de la Sainte Eucharistie ou Cène. Nous en reparlerons un peu plus loin. On verra une fois de plus qu'aucun phénomène ne peut être critiqué isolément. L'observation doit toujours s'appliquer à l'ensemble.

Pour conclure, il faut encore signaler que l'absence de nourriture et la perte de sommeil ont

de nombreux précédents dans l'histoire de la mystique chrétienne. On se souviendra, en particulier, du jeûne de 18 ans du bienheureux Nicolas de Flüe du canton suisse d'Unterwald (1).

II. — LE SENS PROFOND DU JEUNE ABSOLU

Au fait, pourquoi existe-t-il des phénomènes corporels dans la mystique catholique ? Dieu n'est-il pas Esprit et ne devons-nous pas l'adorer dans sa Spiritualité et sa Vérité ? Par conséquent, concluent certains, l'absence de nourriture, la perte de sommeil, la stigmatisation, la lévitation extatique, la luminosité, la bilocation et tous autres phénomènes mystiques chrétiens (2) sont choses accessoires que l'on devrait plutôt reléguer dans le domaine de la parapsychologie ou même de la pathologie.

Cette conclusion est fausse et rappelle cette erreur qui consiste à ne voir le domaine de la mystique chrétienne que dans le seul acte spirituel de vision ou de contemplation. Évidemment elle peut être vraie lorsqu'on ne parle que de la mystique à laquelle tout chrétien est appelé (3). S'il s'agit cependant de la voie extraordinaire de la purgation, de l'illumination et de l'union passive et

(1) MING. *Le bienheureux Nicolas de Flüe, sa vie et son action.* 4 vol., Lucerne, 1860-78.

(2) Cf. J. GÖRRES, *La mystique chrétienne*, Ratisbonne, 1836, vol. 2.

(3) Voir p. 64.

qu'apparaissent les grâces gratuitement données, que le corps du mystique enfin devienne l'image de mystères chrétiens de la foi ou l'instrument passif de relations spirituelles entre Dieu et l'âme, on se rapprocherait dangereusement d'un faux spiritualisme en voulant se borner à considérer ces phénomènes comme insignifiants ou même suspects.

Cette fausse interprétation spirituelle de la mystique chrétienne peut avoir sa source dans le fait que, ou bien celui qui en juge ainsi n'a pas connu lui-même de véritable représentant de la mystique phénoménale, ou bien qu'il se laisse influencer par des confessions religieuses où n'apparaît jamais aucun mystique de ce genre, mais tout au plus des déistes exaltés et des excentriques tel qu'il en naît toujours dans les milieux occultistes ou dans les sectes et chapelles religieuses.

Elle peut encore procéder d'une philosophie qui tient la matière pour un principe plus ou moins irréel et mauvais. On trouve des représentants de cette doctrine acosmique dans la philosophie hindoue des Upanishads, dans la philosophie des néoplatoniciens et dans les sectes Gnostiques et Manichéennes. Ils ne disparaissent jamais tout à fait et continuent à faire parler d'eux particulièrement de nos jours dans la théosophie.

Le véritable christianisme nous apprend cependant que la matière a été créée par Dieu comme quelque chose de réel et de bon. Il est vrai qu'elle échappe en grande partie au pouvoir moral de l'homme et ainsi constitue souvent pour lui un danger depuis la faute originelle. Mais Jésus-

Christ l'a conviée à se régénérer dans la grâce.

La deuxième personne en Dieu n'a pas été un ange ou une âme, mais un homme véritable. Elle fut de chair pour sanctifier la chair. Le Christ se servit aussi de la matière comme support de la grâce dans les sacrements et suscita dans son corps ou dans d'autres des signes d'un ordre encore plus élevé. Il guérit des malades, marcha sur l'eau et traversa des portes closes, se transfigura, apparut avec des stigmates, surgit en des endroits éloignés et s'éleva de la terre.

Il annonça aussi la résurrection de la chair, et par ses disciples préférés, en révélation secrète, la régénération de toute la terre.

L'Évangile enseigne que le Christ se retira un jour avec trois de ses disciples sur la montagne (Tabor). « Et il fut transfiguré devant eux, son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige (1) ». Saint Thomas d'Aquin en donne l'explication suivante :

« Après leur avoir annoncé sa passion, le Seigneur avait exhorté ses disciples à le suivre sur la voie de la souffrance. Or, pour marcher sans détour sur une voie, il faut en connaître le but ; il en est de même de l'archer, qui est incapable de lancer sa flèche droit au but s'il n'a pas visé d'abord son objectif. Aussi saint Thomas l'apôtre demande-t-il : « Seigneur, nous ne savons où tu vas. Comment pouvons-nous connaître le chemin ? (2) » Et cela est particulièrement nécessaire lorsque la route

(1) *Matth.* 17, 2.
(2) *Jean*, 14, 5.

est difficile et dure, et le chemin laborieux, mais le but agréable.

Or, le Christ, par sa passion, est parvenu à obtenir la gloire, non seulement de son âme, — car il l'eut dès le début de sa conception, — mais aussi de son corps selon ce mot : « Il fallait que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire (1) ». Tel est aussi le terme auquel il mène ceux qui suivent les traces de sa passion. « C'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume des Cieux (2) ».

Voilà pourquoi il convenait que le Christ montrât à ses disciples sa clarté glorieuse, car c'est à cette transfiguration qu'il conformera les siens ; « Il transformera notre corps si misérable, en le rendant semblable à son corps glorieux (3) ». Aussi Bède déclare-t-il (à propos de Marc, chap. LXXVII) : « Le Christ a pourvu pieusement à ce que ses disciples, ayant goûté pour un temps la contemplation de la joie éternelle, fussent plus forts pour supporter l'adversité. » Ainsi parle saint Thomas (4).

Pourquoi ce qui se produisit dans le chef de la mystique chrétienne, c'est-à-dire en Jésus-Christ, pour le renforcement de l'espérance chez les disciples, pourquoi la Providence ne le laisserait-elle pas se reproduire de nos jours chez certains membres du corps mystique du Christ ? De ce fait, je ne puis voir dans les phénomènes corporels des mys-

(1) *Luc*, 24, 26.
(2) *Aetes des apôtres*, 14, 21.
(3) *Phil.*, 3, 21.
(4) *Summa theol.*, III, qu. 45, a. I. c.

tiques chrétiens, de simples aspects secondaires, d'autant plus qu'ils sont tous en concordance extraordinaire avec la transfiguration promise des corps ressuscités.

Thérèse Neumann voit elle-même son phénomène de jeûne absolu en fonction de la transfiguration du Christ sur le mont Tabor. En effet, dans le « Journal » de son Curé, je lis le passage suivant : « Thérèse déclare qu'elle a laissé la faim et la soif sur le mont Tabor lors de la première vision de la Transfiguration du Christ, le 6 août 1926. J'eus l'impression à ce moment que, de ce jour, elle n'avait plus besoin de nourriture ni de boisson, plus exactement de boisson, car elle n'a plus pris d'aliments solides depuis le début de l'année 1923. Cela me fait penser aux paroles de l'Écriture : *Satiabor cum apparuerit gloria tua* (1). »

En conséquence, de même que Thérèse Neumann, dans sa stigmatisation et son extase mimique, abstraction faite de ses grâces spirituelles, est une confession muette de foi, basée sur la reconnaissance totale des souffrances passées et de la mort du Christ, de même par son jeûne absolu, abstraction faite des phénomènes dont il sera parlé au chapitre suivant, elle est un témoignage muet de l'espérance qui s'étend à la promesse de la résurrection et de la transfiguration futures des élus. Dans notre siècle d'incrédulité et de désespoir, elle montre ainsi, poteau indicateur érigé par Dieu sous les apparences symboliques de la croix, d'un

(1) Je serai rassasié quand ta gloire deviendra visible (Psaume 16-15.)

bras vers le passé, début de la voie de rédemption, et de l'autre vers l'avenir, aboutissement de cette même voie de la rédemption du Christ.

III. — RELATION MYSTIQUE AVEC LA SAINTE EUCHARISTIE

Le soir du dimanche des Rameaux de 1930, alors que j'assistai aux visions de Thérèse Neumann, le second ecclésiastique de l'endroit, le vicaire Härtl, posa à Thérèse cette question malicieuse : « Resl, tu n'as pas faim ? » Elle répondit : « Tu sais bien que je ne mange pas. » Il poursuivit : « Tu veux donc être plus que le Sauveur ? Car lui a mangé quand il était sur la terre. » Elle sourit et répartit imperturbable : « Le Sauveur peut tout. Ou alors ne croirais-tu pas en Sa toute-puissance ? » Elle se tourna ensuite vers moi et continua avec conviction : « Avec rien, on ne fait rien, monsieur l'Abbé ; je ne vis pas de rien, je vis du Sauveur. Il a dit : En vérité, mon corps est une nourriture, pourquoi cela ne serait-il pas vraiment le cas une fois, s'il le veut ? (1) »

Les phénomènes qui depuis des années se passent chez elle en relation avec la Sainte Communion sont une preuve imposante de ce que les déclarations de Thérèse ne sont pas des affirmations sans fondement au sens d'une pieuse façon de parler.

(1) Elle fait le même rapprochement concernant l'absence de sommeil.

Signalons d'abord les phénomènes qui ont lieu immédiatement avant et pendant la Sainte Communion :

Que Thérèse, peu avant la réception du sacrement, soit saisie d'un grand désir peut très bien s'expliquer naturellement. Mais elle ressent de plus d'une façon naturellement inexplicable, l'approche du Saint-Sacrement. Alors que je me trouvai dans sa chambre, la nuit de Noël 1930 après la messe de minuit, elle raconta fidèlement de son lit comment le curé à l'église retirait le Saint-Sacrement du Tabernacle pour le lui apporter. Elle suivit, le décrivant d'une façon plastique, son itinéraire jusque chez elle. Le sol était rendu glissant par le gel et, dans sa sainte impatience, elle vit en esprit comment cette fois le curé marchait lentement et avec précaution, opérant un petit crochet sur la place devant sa maison. Ainsi décrivit-elle souvent déjà l'approche du Saint-Sacrement.

Aussitôt que le curé est dans son voisinage avec la Sainte Communion, elle se trouve presque toujours plongée dans l'extase. Celle-ci s'accompagne d'une vision. Les bras élevés, elle est tournée dans la direction où le curé tient la Sainte Hostie entre ses mains. Pendant que celui-ci dit les prières, elle regarde avec un sourire ravi et comme transfigurée, en haut et en bas. Je lui demandai plus tard pourquoi son regard s'élevait et s'abaissait ainsi et elle répondit : « Je regarde le Sauveur éclatant de lumière. Ensuite cet éclat devient une flamme de feu qui vient sur moi et entre dans ma bouche. Alors je ne sais plus, je suis tout près du Sauveur. »

On a remarqué qu'elle regardait avec une attention particulière vers le bas. Elle déclare, en effet, apercevoir les stigmates des pieds du Sauveur brillant d'un éclat tout particulier. Cela me semble expliquer cette expression que le Seigneur dans le Sacrement de la Sainte Communion se trouve parmi les hommes tout en se rendant vers eux.

Le dimanche de Pâques 1930, son extase peu avant la communion, de bon matin, fut vraiment émouvante. Je n'oublierai jamais cette expression pleine d'allégresse, infiniment heureuse de son visage. En même temps, elle se pencha hors de son lit, vers le prêtre, d'une façon qui n'est pas conciliable avec les lois physiologiques et statiques de la pesanteur et de l'équilibre.

Si avant la communion elle se trouve dans son état naturel, son désir devient tellement intense qu'elle ne peut plus se retenir et qu'elle cherche à saisir le prêtre pour l'attirer vers elle.

Voici un autre phénomène : Se trouve-t-elle en extase et l'ecclésiastique qui la fait communier, pose-t-il la Sainte Hostie sur sa langue, cette hostie disparaît au moment où les doigts du prêtre l'abandonnent. On voit cependant encore distinctement la langue sur laquelle il n'y a plus rien. Même les observations les plus minutieuses n'ont jamais pu déceler chez elle aucun mouvement de déglutition. Cette disparition extraordinaire m'a également été confirmée par d'autres prêtres qui lui avaient administré la Sainte Communion. J'ai moi-même donné la communion à Thérèse dans cet état pour la première fois en juin 1931. Là encore, je remarquai la même chose et je dois

mentionner, en outre, qu'un instant auparavant, comme je me trouvais avec le Saint-Sacrement devant elle, je reçus une forte commotion intérieure. Cet ébranlement de l'âme continua d'agir spirituellement en moi tout le reste de la journée.

Et pourtant, j'avais été souvent témoin déjà de ses communions extatiques sans avoir jamais ressenti d'émotion particulière. Je ne puis donc m'expliquer cet incident que comme une grâce spéciale, d'autant plus qu'il trouva en moi un profond retentissement religieux.

A chaque communion succède aussitôt chez Thérèse, l'état extatique de repos déjà décrit (1). Celui-ci dure plus ou moins longtemps. Parfois quelques minutes seulement, parfois aussi presque une demi-heure.

***

Les effets phénoménaux succédant à la communion sont, chez Thérèse Neumann, les suivants :

D'abord, on observe nettement un accroissement des forces physiques. Souvent elle se trouvait avant la communion dans un état pitoyable de faiblesse, surtout au sortir de souffrances expiatoires (2). Son visage était défait. Des cernes sombres entouraient ses yeux. A peine pouvait-elle s'asseoir sur sa chaise derrière l'autel. Mais après la communion tout avait disparu et on doit donner raison au curé lorsqu'il dit : « Je ne sais pas, mais a « Resl » rajeunit. »

(1) Voir p. 116 et suiv.
(2) Voir p. 155.

Thérèse affirme que le Seigneur, après la communion, repose en elle et que les apparences eucharistiques c'est-à-dire les blanches hosties ne se dissolvent pas chez elle comme chez les autres communiants. Le fait semble exact. Un jour la Sainte Hostie fut rendue neuf heures après la communion et tomba indemne sur le drap devant elle. Je décrirai l'anecdote dans le chapitre suivant (1).

Son affirmation est confirmée par le phénomène de communication télépathique.

Ainsi, elle a la conscience spatiale de la proximité d'une autre hostie consacrée (2), ce qui est naturellement impossible à toute autre personne. Voudrait-on y voir une sorte de clairvoyance, il ne faut pas oublier que ce phénomène se différencie cependant des cas parapsychologiques de l'occultisme en ce sens que cette dernière clairvoyance ne s'est jamais étendue à des hosties consacrées.

Si, par exemple, elle voyage en automobile dans des contrées de confessions différentes, comme dans les environs de Nuremberg, elle peut dire en passant devant chaque église placée à quelque distance de la route parcourue s'il s'y trouve des hosties consacrées. Elle fait alors le plus souvent : « Là est le Sauveur. Disons

(1) Voir p. 163 et suiv.

(2) La religion catholique considère comme consacrées les hosties de la communion dès l'instant que le prêtre a prononcé sur elles les paroles : « Ceci est mon corps. » La présence sacramentelle de Jésus-Christ y dure aussi longtemps que leur forme subsiste.

une prière », ou bien : « Le Sauveur n'est pas là » (1). Comme je lui demandai une fois comment elle pouvait le savoir, elle répondit simplement : « Tout mon corps ressent une telle attirance vers ce lieu ! » A Bamberg, elle vint dans la maison d'un ecclésiastique qu'elle ne connaissait pas. Aussitôt elle sut que dans telle pièce se trouvait une hostie consacrée.

Lorsque je lui demandai : « Est-il vrai, Resl, que tu remarques chez un visiteur s'il a communié ? » Elle répondit : « Oui, mais seulement s'il a communié depuis peu. Après, cela s'efface, cela ne dure pas des heures. »

Un jour que le Professeur Wutz célébra sa messe à 9 heures 1/2 et qu'il vint seulement vers 11 heures chez elle, elle lui demanda : « Vous n'avez donc pas encore déjeûné ? Je le sais, car le Seigneur ne vous a toujours pas quitté. » Il semble, par suite, que cette détection de la Sainte Hostie chez autrui ne soit possible qu'aussi longtemps que les espèces eucharistiques subsistent chez l'intéressé.

A mon avis, la présence en elle de la Sainte Hostie agit toute la journée, en ce sens que ses dons de discernement des choses et des esprits en sont particulièrement renforcés. De plus, toute sa façon d'être semble se rattacher étroitement à cette particularité, car malgré son humilité elle affiche une certaine dignité et témoigne notamment d'un scrupuleux besoin de propreté. Elle dit une fois :

(1) C'est-à-dire sa présence sacramentelle au Tabernacle que les protestants nient.

« Pour l'amour du Sauveur, il faut s'habiller et se tenir proprement. »

La présence des espèces eucharistiques en elle dure plus ou moins longtemps. Cette durée varie de trois à plus de 24 heures. Si elle cesse avant 24 heures, cela est dû à une souffrance physique subie pour autrui (1). Aux Vendredis Saints cette durée va jusqu'à 48 heures. Sitôt que les espèces se dissolvent, elle ressent une souffrance physique interne en même temps que s'affaiblit graduellement son corps. Sans même tenir compte, en outre, d'un grand désir qui la torture et finalement se résout en ce qu'on appelle la sombre nuit de l'esprit, on pourrait en définitive se croire moralement tenu de lui apporter la sainte communion comme viatique. Et je suis convaincu que même sans cela, Jésus-Christ viendrait à elle sans prêtre sous les apparences sacramentelles.

***

A l'appui de ce que nous venons de dire, remarquons que, chez Thérèse, le phénomène de la communion sans prêtre s'est déjà produit plusieurs fois.

Dans la nuit du 30 avril 1929 elle eut des souffrances morales qui l'éprouvèrent aussi physiquement au point que les prêtres présents craignirent pour la vie de Thérèse. Elle ne se trouvait pas à Konnersreuth et déjà on pensait à lui apporter d'une chapelle privée voisine la sainte hostie que

(1) Voir p. 161.

l'on avait mise de côté à son intention pour la communion du lendemain. Elle entra alors en extase et fit les mêmes gestes que si elle recevait le sacrement. Ensuite vint l'état de repos extatique et de sa bouche sortirent ces mots : « Elle a reçu le Sauveur. Allez et voyez. Il a disparu du Tabernacle. » Effectivement, la Sainte Hostie n'y était plus, comme le constatèrent plusieurs témoins irrécusables.

Récemment, j'ai été le témoin direct du même phénomène : Le vendredi 26 juin 1931, Thérèse vint, vers 10 heures 1/2, au presbytère. Elle paraissait abattue et se sentait vraiment affaiblie. Nous apprîmes qu'elle venait de souffrir pour une mourante. Elle pria le curé de lui administrer la sainte communion qu'elle avait reçue pour la dernière fois la veille. Je les accompagnai à l'église. Thérèse avait pris la clef de la sacristie, mais ne put parvenir à en ouvrir la porte. Nous fermâmes celle-ci sur nous et Thérèse en chancelant gagna sa chaise derrière l'autel. Le curé me demanda aimablement si je voulais bien me charger encore de lui administrer la sainte communion. J'acquiesçai et nous nous rendîmes aussitôt tous deux devant l'autel. Pendant que le curé récitait le *Confiteor* sur les marches de l'autel, je sortis le ciboire du Tabernacle. Après les deux premières prières je contournai l'autel par la gauche vers la chaise de Thérèse, pendant que le curé s'en allait en même temps par la droite. Arrivé à près d'un mètre alors que j'élevai l'hostie pour les dernières prières, je remarquai surpris qu'elle ne se tournait pas vers moi, mais qu'elle restait immobile sur sa chaise

toute tendue vers l'arrière du tabernacle. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, la bouche et les yeux clos. C'était, par conséquent, la position exacte qu'elle prend chaque fois après la communion dans l'état de repos extatique. Alors que je jetais un regard étonné vers le curé, j'eus juste le temps d'apercevoir son mouvement de stupéfaction suivi aussitôt de signaux des deux bras. Je ne compris pas tout d'abord que je devais m'en retourner, mais pensai plutôt : « Peut-être n'est-elle pas en extase et ne faut-il lui donner qu'une minime parcelle de la Sainte Hostie ». En effet, à l'état normal, elle ne pouvait alors avaler une hostie entière (1). A ce moment elle s'anima. Les yeux toujours clos, elle se tourna vers moi, releva un peu la tête et ouvrit la bouche. Je vis alors sur sa langue une hostie blanche et claire. Je compris qu'elle avait déjà reçu le sacrement. Je laissai retomber dans le ciboire l'hostie que je tenais entre les doigts et revins à l'autel. Le curé m'accompagna.

En regagnant tous deux la sacristie, comme nous passions près de sa chaise, sans se mouvoir elle ouvrit la bouche et j'entendis ces paroles : « Viens, il te sera expliqué ce qui s'est passé pour que tu ne t'inquiètes pas. » Nous restions muets, attendant la suite : « La Resl était très affaiblie et désirait fortement le Sauveur. Au dehors, il se trouvait deux blasphémateurs qui se moquaient du Sauveur. Resl l'a remarqué et n'en a désiré que plus ardemment le Sauveur. Ils voulurent pénétrer dans la sacristie et elle désira davantage le

(1) Voir p. 158.

Sauveur. C'est pourquoi il est venu à elle plus tôt. » Je me souvins que peu de temps avant de nous rendre à l'autel on avait violemment secoué la poignée de la porte de la sacristie.

Lorsque Thérèse, après l'état de repos mystique, s'éveilla comme d'un profond sommeil, son premier regard tomba sur moi qui me trouvais devant sa chaise. Avec une expression de naïveté touchante que je n'oublierai jamais, elle dit : « Ainsi, monsieur 'Abbé, vous m'avez donné le Sauveur de là (et elle indiquait le derrière de l'autel) mais c'était bien haut ! »

Au reste, la communion sans prêtre n'est pas sans précédents dans l'histoire de la mystique chrétienne (1). Parmi maints autres mystiques, ce fait se produisit encore chez la stigmatisée italienne Gemma Galgani, morte depuis peu (2).

Après cet exposé, j'en reviens une fois de plus aux conclusions du chapitre concernant l'absence de nourriture. A mon sens, le phénomène du jeûne absolu de Thérèse est en dernier ressort un fait patent, parce qu'il est apparenté étroitement aux relations phénoménales avec la Sainte Communion décrites ci-dessus (3).

De nouveau, on voit très bien que les opinions et enquêtes sur le cas de Konnersreuth ne doivent jamais isoler un phénomène déterminé de ses at-

(1) Voir Imbert Goubeyre, *La stigmatisation et l'extase divine*, Paris 1894, t. II, chap. XXIV.

(2) B. Ludwig, *L'école de vertu de Gemma Galgani*, Kirnach-Villingen, 1926, p. 380.

(3) Thérèse déclara une fois en désignant son estomac : « Le Seigneur ne supporte rien d'autre dans sa petite chambre. »

taches avec l'ensemble des phénomènes. Si le jeûne absolu étbit la seule et unique caractéristique de Konnersreuth, je serais le premier à exîger pour Thérèse Neumann un nouvel et des plus rigoureux examen dans une clinique.

CHAPITRE X

I. — SUPPLÉANCE MYSTIQUE

Durant mes séjours à Konnersreuth, je remarquai que Thérèse recevait chaque jour du monde entier un gros tas de lettres. « Que fais-tu de toutes ces lettres, est-ce que tu les lis toutes ? » lui demandai-je. J'appris ainsi qu'il lui était impossible de tout lire. Le plus souvent elle prie ses frères et sœurs de l'aider à les ouvrir. La nuit, lorsque tout repose, elle les lit dans la mesure du possible. Mais, même pour ce qui est des lettres qu'elle lit, elle ne peut absolument pas répondre à toutes. Je poursuivis donc : « Mais, Resl, il ne t'est pas possible de satisfaire à toutes les demandes. Comment donc choisis-tu ? Elle répondit : « Voilà ! Quand je vois les lettres, et avant même de les avoir toutes lues, je recommande tous mes correspondants au Bon Dieu. Aussi bien nous devons prier pour tous les hommes et spécialement pour ceux qui nous adressent une demande ou nous racontent leurs soucis. C'est donc par ceux-là que je commence. Cependant parfois, le Sauveur me fait savoir que je peux souffrir pour quelqu'un. Je n'y suis pas forcée. Je pourrais dire : « Non, je ne veux pas souffrir. » Car la souffrance, monsieur

l'Abbé, décidément personne ne peut l'aimer. Rien à faire. Mais quand je sais que cela fera plaisir au Sauveur et que je puis procurer une grâce spéciale à une personne, que le Sauveur veut agir, j'en suis. Dans ce cas, je dis : « Seigneur, laisse venir la souffrance. » Et alors, monsieur l'Abbé, le Bon Dieu me fait savoir pour qui je vais souffrir et ce qu'il en résultera. »

Ainsi que j'ai pu m'en rendre compte par la suite en approfondissant la question, les impulsions intimes conduisant à assumer les souffrances d'autrui se produisent selon les diverses modalités suivantes : Ou bien Thérèse apprend par une suggestion intérieure pour qui elle doit souffrir. Ou bien elle entend parler d'un malade et l'impulsion intime de souffrir pour lui vient sitôt après. Parfois aussi, de sa propre initiative, elle prie à cet effet. Mais alors ses vœux ne sont pas toujours exaucés et elle se résigne patiemment à la volonté de Dieu. Il est certes compréhensible que Thérèse veuille particulièrement souffrir pour ses proches. Aussi elle les a déjà aidés très souvent. Toutefois, il ne faut pas en conclure que ses parents jouissent d'une faveur spéciale et soient totalement délivrés des souffrances humaines. Précisément, il est prouvé ici, au contraire, que ceux que le Christ aime doivent porter la croix. Car presque toujours il y a quelque malade dans sa parenté. Reçoit-elle l'inspiration de souffrir pour un étranger, elle ne connaît pas, sur le moment, l'identité de l'intéressé. Ce n'est que dans l'état de repos extatique qu'elle en apprend davantage.

Le début de l'état douloureux de suppléance

mystique coïncide parfois avec un événement tout à fait naturel. Ainsi, une fois, dans la cour du presbytère, elle tomba d'une chaise et aussitôt commença l'état en question. Il lui arriva aussi de se blesser à un doigt et de contracter un empoisonnement du sang comme souffrance expiatoire. Des circonstances extérieures ne font jamais obstacle à l'apparition des souffrances. Un jour, elle voyageait en auto alors que son père souffrait de l'estomac. Resl priait encore pour lui à son départ et durant la randonnée elle fut saisie par des souffrances expiatoires.

Les souffrances sont ou bien physiques ou bien morales, ou encore à la fois physiques et morales. Leur durée est variable : Parfois quelques heures, parfois trois à quatre jours, dans certains cas plus longtemps, même jusqu'à 8 ans 1/2.

Je vais citer entre maints événements de cette nature dominant au plus haut point la vie mystique de Thérèse, un certain nombre de traits caractéristiques.

Noël 1922. Durant la maladie même décrite au commencement de ce livre, Thérèse entendit parler d'un étudiant habitant à proximité de Konnersreuth et qui se destinait à la prêtrise. Il était atteint d'une maladie de la gorge qui menaçait d'interrompre sa carrière. Elle pria Dieu de lui permettre de souffrir pour lui. Elle dit alors : « Seigneur, je suis couchée là sans pouvoir rien faire, cela ne me gênerait donc pas de prendre encore cette souffrance à mon compte. » Elle eut les maux de gorge de l'intéressé. A partir de ce moment, elle cessa de manger. Nous voyons à cela que cer-

tains phénomènes mystiques possèdent des points de convergence. En effet, le jeûne absolu avait bien pour objet, comme on peut le présumer, la préparation corporelle à la stigmatisation et à la relation mystique avec la communion. A la suite de ses maux de gorge, il ne fut plus permis à Thérèse, même à l'état normal, d'avaler une hostie entière et on dut rompre à son intention une infime partie de celle-ci. Dans l'état de repos extatique on entendit un jour : « Elle aura cette maladie de la gorge jusqu'à ce qu'il soit devenu prêtre. »

Le 30 juin 1931, l'intéressé qui venait d'être ordonné prêtre, célébra sa première messe à Ratisbonne. Le même matin les maux de Thérèse étaient tellement aigus qu'elle ne pouvait presque plus parler. Ses proches avaient appris que le nouveau prêtre dirait sa messe à Ratisbonne à 6 heures 1/2 et l'on espérait par suite que Thérèse serait délivrée dès avant 7 heures. Mais cela dura jusqu'à 9 heures 1/2. Elle commença à s'assoupir et entra peu après dans l'état de repos extatique. A son réveil les maux de gorge avaient disparu. On apprit plus tard que le dit prêtre n'avait commencé sa messe qu'à 9 heures, de sorte qu'il fut possible d'établir que Thérèse avait été libérée de son mal à l'instant même où, à Ratisbonne, il prononçait les paroles de la transsubstantiation.

Depuis lors, Thérèse put de nouveau avaler une hostie entière à la communion, même à l'état normal. La première fois elle ne s'y risqua qu'avec prudence.

*
* *

En 1923, son père eut une forte crise de rhumatisme. Elle demanda de souffrir à sa place. Son bras gauche se raidit sur-le-champ et sa main gauche, collée sur sa poitrine, provoqua un ulcère grave dont la cicatrice subsiste toujours. Le père fut immédiatement libéré de ses souffrances.

Lorsqu'au début de 1931 elle apprit que son cadet Jean, élève du gymnase d'Eichstätt et se destinant à la prêtrise, était atteint de fortes migraines grippales le rendant inapte à l'étude, Thérèse pria également pour lui : « Cher Sauveur, si tu veux qu'il devienne prêtre, donne-moi ses souffrances. » En fait, elle eut la grippe et le Vendredi-Saint, par suite de cette maladie qui lui paralysa un côté, nous ne pûmes l'importuner de nos question ou propos. Les jours suivants elle eut jusqu'à 8 et 12 accès de migraine quotidiens. Son frère fut guéri aussitôt. Quant à elle, ses maux ne cessèrent que le 29 avril 1931.

Un matin, en l'état de repos extatique, il fut dit au curé : « Cet après-midi tu seras appelé par la Resl ». L'après-midi, son père vint au presbytère : « Monsieur le curé, venez donc, je ne sais pas ce qu'il y a, mais la Resl est étendue sur le fauteuil, elle soupire et a grand'soif. Et chose extraordinaire, il sort de sa bouche comme une odeur d'alcool, même que toute la chambre en est remplie. Qu'est-ce que cela peut bien être ? » Le prêtre se rendit sur place et perçut la même odeur. Après quelque temps, Thérèse revint à elle

et tout rentra dans l'ordre. Plus tard on apprit qu'au même moment, une certaine personne dans une autre localité, avait éprouvé un ébranlement interne qui l'avait délivrée du vice de l'ivrognerie. En même temps l'intéressé se trouva renforcé d'une façon remarquable dans la foi et l'amour du Christ.

Le lundi de Pâques, je me trouvai chez Thérèse. Soudain elle fit : « Monsieur l'Abbé, est-ce qu'à Berlin, un jour, un certain monsieur B. de Lichterfelde-Ost, ne vous a pas rendu visite ? » Je ne me rappelai rien. Elle se fit apporter un gros indicateur et me donna l'adresse exacte de cette personne. « Il s'agit d'un libre penseur, mais le Sauveur l'aime. Il m'a déjà été donné de souffrir pour lui. Il faut aller le voir et bavarder avec lui. Vous saisissez ? » Par bavarder, Thérèse veut dire parler de choses religieuses. Je recherchai l'intéressé et c'était, en effet, un libre penseur. Il revenait précisément d'une incinération où il avait prononcé un discours. Il me parla des longues années où il s'était occupé de philosophie et de bouddhisme. Son opinion était que le Christ n'avait rien été d'autre qu'un sage, ni plus ni moins que Zarathoustra, Bouddha, Pythagore ou Socrate. Son attention ayant été attirée par Konnersreuth, il avait douté fortement de l'exactitude des faits bien que s'étant rendu une fois sur place pour faire la connaissance de Thérèse. A son grand regret, il apprit du curé qu'elle était absente. Elle se trouvait alors, comme il lui arrive souvent, chez sa sœur qui est en service à Eichstätt chez un prêtre professeur. Le même soir, comme me

le raconta M. B., on vint le réveiller et le curé le pria de ne pas partir le lendemain. La Resl venait, disait-on, de revenir d'Eichstätt en auto et désirait lui parler le jour suivant. Tous furent surpris de ce que Thérèse ait eu connaissance de cette visite.

Un peu plus tard, à l'occasion d'un passage à Eichstätt, j'obtins les renseignements complémentaires suivants : L'après-midi du 29 avril 1929, Thérèse déclara au professeur : « Ce soir, il ne faudra pas vous effrayer, je vais souffrir atrocement. » Le soir et toute la nuit Thérèse éprouva ce que j'ai décrit précédemment (1) comme purgation passive de l'esprit. Elle communia cette fois, sans prêtre, par la voie mystique (2). Dans l'état de repos extatique qui suivit, les assistants entendirent ces paroles de la bouche de Thérèse : « Ces jours-ci, un protestant de Berlin viendra à Konnersreuth et il faut qu'elle lui parle. » Le 5 mai 1929, dans le même état, il fut dit que ce protestant arriverait ce jour-là à Konnersreuth et qu'elle devait de ce fait retourner chez elle. Le soir elle rentra et fit aussitôt savoir au curé qu'elle voulait parler dès le lendemain à cette personne.

Très tourmenté et livré aux affres du scepticisme, l'intéressé, déjà ébranlé dans son for intérieur, revenait constamment à Konnersreuth. Il fut présent un jour à la communion extatique de Thérèse et entendit de sa bouche ces paroles : « Tu ferais bien plaisir au Sauveur en devenant catholique. Mais tout d'abord veille à ce que ta

(1) Voir p. 43.
(2) Voir p. 150.

femme soit aidée dans son ménage, sinon tu ne la garderas plus longtemps. » A l'automne de 1930, il se trouvait à Konnersreuth avec sa femme et ses quatre enfants. Il se produisit alors quelque chose d'extraordinaire. En proie au doute et ayant retiré ses enfants de l'enseignement religieux, ils tombèrent, l'un après l'autre, dangereusement malades. A chaque fois, lui ou sa femme finissaient, dans leur angoisse, par se rendre chez Thérèse. Celle-ci se déclarait aussitôt prête à prier et chaque fois la guérison complète et inexplicable s'ensuivit. Fortement ébranlé, il surmonta ses dernières répugnances à laisser instruire ses enfants dans sa nouvelle croyance. Après qu'il se fut confessé et eut communié pour la première fois, il fut appelé chez Thérèse qui se trouvait précisément en état de repos extatique. Comme il se penchait vers elle, à son grand étonnement il lui fut rappelé deux de ses péchés passés. Il n'y avait plus du tout pensé et voici qu'on les lui décrivait de façon concrète. A l'instant où l'idée fausse lui vint qu'il ne s'était pas confessé convenablement, Thérèse lui dit : « Inutile maintenant de chercher plus loin. Tout t'est pardonné. Mais il faut que tu saches que tout se sait. » Souvent, encore aujourd'hui, Thérèse éprouve des souffrances morales pour lui. En fait chaque fois, suivant ses propres dires, il a au même moment des tentations à surmonter.

Le vendredi 25 juillet 1930, il fut dit au vicaire Härtl de Konnersreuth, alors qu'il se trouvait près de Thérèse en état de repos extatique. « Demain il y aura un petit émoi, mais il n'y aura pas lieu de brûler quoi que ce soit. » A la question aussitôt

posée, si tous deux, le curé Naber et lui, seraient présents, il fut répondu : « On vous appellera. » Lorsque le vicaire quitta l'école le samedi soir, le curé très agité courut à sa rencontre lui demandant de l'accompagner chez la Resl. Celle-ci avait dû rendre l'hostie. Et il ne savait que faire. Le vicaire se souvint soudain des paroles de la veille : Il n'y aura pas lieu de brûler quoi que ce soit. Voici ce qui s'était passé :

Thérèse avait été bien malade l'après-midi, comme cela lui arrivait souvent alors. Elle vomit du sang et des glaires. Vraiment exténuée, elle se mit alors au lit après s'être munie d'un mouchoir propre. Peu après elle dut vomir à nouveau. Et cette fois, à sa grande terreur, elle sentit que l'hostie elle-même qu'elle venait de recevoir le matin, remontait, d'abord rapidement, pour rester ensuite comme accrochée dans la gorge. Thérèse s'efforça dès le début de l'avaler à nouveau et de ne pas la laisser sortir de la bouche. Mais en vain. Elle ne put rien empêcher. A son grand regret elle dut rendre l'hostie avec un peu de glaires dans son mouchoir. Que celui-ci fût propre, ce fut sa seule, mais bien piètre consolation. Elle envoya aussitôt sa sœur Crescence chez le curé. Celui-ci vint mais ne sut que commencer et de ce fait, sur les instances de Thérèse, il alla chercher le vicaire. Les deux prêtres virent la sainte hostie intacte sur le mouchoir. A un endroit seulement elle était légèrement rougie de sang. Thérèse était couchée, tenant son mouchoir devant elle et tremblant de tout son corps. Dans un flot de larmes elle commença par dire : « Ah ! Monsieur le vicaire, il m'est arrivé

quelque chose. » Elle se mit alors à prier : « Oh ! Seigneur, te voilà là, pourquoi m'as-tu quittée. Si encore je savais ce que je t'ai fait. Je n'y suis pour rien. Ah ! que faire à présent. Dites donc quelque chose ! » Le curé dit au vicaire qu'à son avis Thérèse devait se trouver prête à absorber de nouveau cette hostie, mais qu'elle ne pouvait l'avaler. Le vicaire répondit : « Une chose est certaine, c'est qu'il n'y a pas lieu de rien brûler (1). » Thérèse pria de nouveau. Un bon moment après, elle fut soudain dressée comme au début d'une vision. Elle regarda de haut en bas devant elle comme dans l'extase précédant la communion. Après un instant elle ouvrit la bouche comme si elle voulait communier. Peu après, elle renouvela ce geste. Le curé éleva alors le mouchoir vers sa bouche. Brusquement, la sainte hostie disparut et, comme dans la communion extatique, on ne remarqua aucun signe de déglutition. Elle retomba doucement sur son oreiller et l'état de repos mystique survint. Il fut dit aussitôt : « Le Seigneur est de nouveau en Resl. Il s'agissait d'une souffrance expiatoire pour une jeune fille malade. Celle-ci au retour de la sainte communion avait souvent retiré la sainte hostie de sa bouche, la mettant dans son mouchoir pour la montrer à des officiers avec qui elle s'en était moquée ». Lorsque Thérèse revint à elle, ses premiers mots furent : « Ah ! le Sauveur

(1) Ce qui est rendu doit être séché avec du lin ou du coton, brûlé et jeté dans le sacrarium (qui se trouve communément derrière le maître-autel de l'église et sert à recevoir les objets du culte rendus inutilisables). HARTMANN, Repertorium Rituum. Paderborn, 1916 § 109, IV C 2*b*.

est de nouveau en moi, je le sens. » Elle débordait de joie et pria les assistants de rendre grâce à Dieu pour sa bonté.

La jeune fille dont il était question, une tuberculeuse, habitait une autre ville et mourut le même jour. Elle avait, comme on l'apprit plus tard, confessé ce péché sur son lit de mort. Thérèse avait donc souffert physiquement les mêmes souffrances que cette malade, et moralement, après que la sainte hostie lui eut échappé, la nuit sombre de l'esprit en expiation pour ce sacrilège. Cet exemple confirme en soi l'affirmation de Thérèse qu'après la communion les espèces eucharistiques subsistent intactes en elle jusque peu avant la communion suivante. Aussi cette perte de la sainte hostie n'est pas seulement une figuration de l'action coupable de cette jeune fille, mais en même temps la confirmation d'un phénomène important dans la vie mystique de Thérèse Neumann.

***

Les souffrances se produisant à l'occasion des visions du vendredi sont également offertes à Dieu par Thérèse afin d'obtenir pour autrui quelque grâce extraordinaire. Cela se produit tantôt pour des groupes de personnes, tantôt pour des particuliers. Ainsi, un vendredi matin j'ai été témoin de souffrances expiatoires de ce genre et de leur effet immédiat. Il paraît que Thérèse avait déjà offert au préalable les souffrances prochaines de ses visions de la passion pour la bonne réussite d'une

mission (1) qui devait avoir lieu la semaine suivante à Konnersreuth. Au vendredi indiqué, j'allai la voir vers 10 heures, accompagné d'un visiteur non catholique. Celui-ci, un juif, jadis écrivain à tendances socialistes, était un commerçant aisé. Nous n'étions pas de trois minutes dans la pièce, que je m'aperçus que la main droite de cette personne, appuyée vers la bouche et le menton, se mettait à trembler avec une violence extraordinaire. Lorsque après la vision, nous restâmes seuls avec le curé, donc à trois près de Thérèse, elle eut soudain dans l'état de ravissement un mouvement du bras droit indiquant la direction où se trouvait le commerçant et dit : « Vois, il y a là quelqu'un que le Sauveur ne possède pas encore. Mais il est bon et il veut aller vers lui. Et le Sauveur aussi veut l'avoir. » Comme nous sortions après quelques minutes, je remarquai, à ma grande surprise, que l'interpellé titubait en marchant et s'appuyait fortement à la rampe en descendant les escaliers. Une fois dehors, il déclara vouloir rester seul et il s'en fut, très ému. Après la dernière vision, nous restâmes de nouveau à trois dans la chambre. Dans l'état de ravissement le curé parla d'abord à Thérèse, puis je lui succédai auprès d'elle tout en touchant sa main. Lorsque finalement la main de ce non catholique, revenu pour la circonstance, toucha également la main de Thérèse, elle lui dit avec un accent indicible : « Tu

(1) Mission populaire qui consiste essentiellement en un cycle de sermons donnés plusieurs jours de suite par quelques prêtres choisis à cet effet dans le but de réveiller la foi chrétienne.

cherches et tu cherches et tu te tourmentes, sans être satisfait. Tu possèdes beaucoup et tu n'es pas encore content. Si tu possédais le Seigneur tu aurais une grande joie ; alors tu aurais tout. » Son interlocuteur bouleversé questionna : « Resl, comment faire pour arriver à la foi ? » Thérèse : « Sache que le Sauveur y pourvoira. Tu n'as pas grand'chose à faire. J'ai souffert pour toi. Il suffit que tu aies la bonne volonté. » Elle répondit ensuite à diverses objections du commerçant. Le lendemain celui-ci alla trouver le curé de l'endroit et lui dit : « Monsieur le curé, je ne vous dis pas merci, mais pour la première fois de ma vie : « Dieu soit loué. » Ensuite il me dit : « Je n'ai pas ri ces trois derniers mois. Aujourd'hui, monsieur l'Abbé, j'ai de nouveau ri pour la première fois. Il y a en moi une joie secrète et je ne sais pas ce que c'est. Cet après-midi en me promenant, c'était comme si le Christ avait marché constamment devant moi. » Lorsque je vins à parler de son émotion et du tremblement de sa main droite, il avoua ne pouvoir l'expliquer naturellement. L'image sanglante de Thérèse ne lui avait paru ni désagréable, ni terrifiante et, au contraire, il s'était senti attiré par elle. De sa vie, il n'avait connu cette certitude, avec laquelle il me disait à l'instant : « Il s'est produit un miracle. » Thérèse me raconta plus tard qu'elle avait offert à Dieu, le matin du vendredi, ses souffrances à l'intention du commerçant juif. Le même soir, dans l'état de ravissement, elle fit soudain : « Il est venu un monsieur le curé qui était déjà là souvent. Il a emmené quelqu'un qui n'appartient pas encore au Sauveur. Il croit cependant manifestement à ce

que dit le Sauveur. » J'eus une intuition et tirai promptement de ma poche une lettre qui m'était adressée par la personne en question et que Thérèse ignorait totalement. Je la lui mis pliée dans la main. Elle s'en empara aussitôt et fit : « Oui, c'est bien lui ; c'est un bon homme. » Je lui retirai ensuite la lettre et posai mes doigts dans sa main. Elle s'écria aussitôt : « Et voici le monsieur le curé qui l'a emmené ici. »

Le curé de Konnersreuth reçut un jour une missive dans laquelle quelqu'un lui communiquait à peu près ce qui suit : Il était sur le point de se suicider. Il aperçut alors devant lui la personne de Thérèse Neumann. L'apparition dura une demi-minute. Intimement ébranlé, il abandonna l'idée de suicide et se sentit poussé à écrire au curé. — Il fut établi qu'au même moment Thérèse ressentit de très fortes souffrances morales. Elle entra dans la sombre nuit de l'esprit et souffrit d'un profond dégoût de la vie.



Quant à son apparition en d'autres endroits, on possède plusieurs cas absolument prouvés. J'en citerai deux.

Un prêtre dont la conduite témoignait d'un grand relâchement moral eut la vision de Thérèse alors qu'à l'autel il se tournait vers les fidèles. Il l'aperçut à une distance d'environ quatre mètres dans l'ensanglantement de ses visions du vendredi. Il sut ainsi qu'il s'agissait de la stigmatisée de Konnersreuth. Il assura, en outre, qu'au même instant

il fut moralement ébranlé à tel point qu'il se mit sérieusement en devoir de changer de vie. Il a la ferme conviction qu'il s'agît là de la dispensation d'une grâce.

Le prieur d'un cloître de capucins demanda un jour à Thérèse d'appuyer par ses prières une retraite qu'il avait à donner incessamment à des jeunes gens. Il vit plus tard, quelque part dans le Palatinat, trois quarts d'heure durant, Thérèse dans ses vêtements noirs et son serre-tête blanc se tenir au fond de l'église, soit pendant tout le sermon et la messe. A la même époque, Thérèse se trouvait à Eichstätt. Elle était en train de se coiffer dans sa chambre, lorsqu'elle dit à sa sœur : « C'est bien aujourd'hui que le père donne son sermon dans le Palatinat ; nous allons prier pour lui. » Elle resta cependant dans son état normal et s'occupa dans sa chambre. Nous avons donc tout lieu de supposer qu'en suite à sa courte et ardente prière, la Providence avait chargé l'ange gardien de Thérèse d'apparaître à ce religieux. En effet, lorsqu'on vint à discuter de cette apparition en se demandant s'il s'agissait d'un cas de bilocation, c'est-à-dire de l'apparition d'une même personne en même temps à deux endroits différents, elle dit à ce propos en état de repos extatique : « Non, c'était son ange gardien (1). »



Avant de clore ce chapitre, il me faut encore

(1) Cela renforce l'opinion des saints Bonaventure et Thomas. Cf. Sylv. MAURUS : *Quaest. philos*, Le Mans, 1873, II, qu. 28.

dire un mot de quelques particularités de la suppléance mystique. Certains cas de suppléance mystique pourraient être considérés sans doute comme des « souffrances occasionnelles ». Je vais également rapporter quelques exemples à ce propos :

Thérèse voyageant en automobile, il lui advint parfois, en cours de route, d'indiquer quelque maison et de dire : « Ici l'on pèche, je veux l'expier. » On remarquait aussitôt qu'elle était en proie à des souffrances. Questionnée sur leur nature, elle dit ressentir un froid glacial et des douleurs lancinantes. Elle affirmait également qu'il s'agissait là de péchés contre le sixième commandement. Dans certains cas il fut possible de contrôler cette affirmation et d'en reconnaître le bien-fondé.

Qu'un pécheur ou un incroyant se trouve dans sa chambre pendant ses visions douloureuses, il arrive que Thérèse ressente aussitôt, comme déjà dit, des souffrances pour eux. Les intéressés s'aperçoivent immédiatement qu'il se passe quelque chose dans leur âme. Le fait s'est déjà produit avec un voyageur séjournant à Konnersreuth. Thérèse, au sortir d'une vision du vendredi, pria son père d'aller chercher cette personne dont à l'étonnement général elle donna le nom et l'adresse à Konnersreuth. Le père rencontra le gendarme de l'endroit et l'envoya à l'adresse indiquée. La dite personne fut extrêmement surprise quand on l'interpella par son nom en lui expliquant que Thérèse désirait lui parler. C'était un libre penseur qui ne s'était déclaré nulle part et comptait séjourner quelque temps pour avoir l'occasion d'apercevoir une fois Thérèse Neumann. Lorsqu'il vint à elle, il ressentit, en

effet,un ébranlement moral et en Thérèse Neumann la souffrance redoubla aussitôt.

Il arrive encore que Thérèse offre spontanément ses souffrances à l'intention de qui les lui inflige quel qu'en soit le prétexte. Ainsi un médecin alla la voir, lui fit exhiber le stigmate de la main et dans son ardeur scientifique, lui saisit la main avec la promptitude de l'éclair, si brutalement que le stigmate s'ouvrit quelque peu. Thérèse poussa un bref cri de douleur puis ajouta aussitôt : « Pour lui, Seigneur. »

Fréquemment aussi elle prend sur elle les souffrances des âmes de défunts. Sa souffrance est alors morale. Une indescriptible tristesse et un intense désir de retrouver le Sauveur, l'envahissent. Souvent elle se trouve accablée dans son lit, le cœur débordant de commisération. Parfois une demi-heure entière, on l'entend prononcer les mêmes paroles ferventes : « A toi, Seigneur ! A toi, Seigneur ! » et elle tord ses mains tout comme dans l'extase mimique accompagnant le vendredi sa vision de la crucifixion du Christ. Il se révèle en elle jusqu'à des défauts de caractère propres à tel défunt de son vivant, non pas dans leur réalité, mais simplement de façon symbolique en relation avec des souffrances morales accrues. Quand il s'agissait d'une personne très avare de son vivant, Thérèse ne cessait de demander à son entourage : « Où donc sont mes affaires ? » en ajoutant soucieuse : « Toutes mes affaires sont fichues et voilà comment des plumes on passe à la paille. » Une autre fois, elle discourut comme une butée et se détourna de la personne qui se trouvait précisément avec elle. Les initiés savent

aussitôt qu'elle souffre pour une âme jadis obstinée et soupçonneuse.

Les maladies physiques frappant Thérèse dans ses états de suppléance mystique sont d'un caractère tel qu'elles ne peuvent être reconnues par les médecins comme naturelles. Il est tout simplement prodigieux de lui voir prendre en quelques minutes les symptômes d'une hydropisie qui suppose un processus pathologique de plusieurs semaines, tout comme de la voir subitement en proie à un accès de toux comme en présentent seuls les phtisiques avancés. Non moins frappant est l'arrêt subit de ces phénomènes et leur absence totale de répercussions dans l'organisme. On ne peut, là encore, se défendre de l'impression très nette d'un pouvoir supérieur et artistique se manifestant en elle. Il ne peut être question d'hystérie, car on sait par expérience que les hystériques ne s'infligent jamais des souffrances de cet ordre par imagination ou névrose. Il ne s'agit pas davantage d'auto-suggestion, vu que ces souffrances sont soudaines et que Thérèse Neumann parle sans détours de la volonté de son Sauveur qui lui permet d'assumer ainsi les souffrances d'autrui et de les faire surgir sans qu'elle y pense.

***

Quelques mots concernant la grâce gratuitement donnée d'opérer des guérisons miraculeuses rentrent encore dans le cadre de ce chapitre. Thérèse Neumann semble déjà posséder cette grâce par le fait de la suppléance mystique. Cependant il

existe en outre, dûment attesté, un nombre imposant de personnes guéries subitement de maladies graves par la seule intervention de sa prière. Je me borne à ne citer que trois exemples éclatants :

Une fois il s'agissait d'une jeune fille qui, dans l'intention de se suicider, avait avalé plusieurs longues épingles. De fait elle frôla la mort. Les médecins étaient perplexes, n'ayant rien découvert. Sur la prière de Thérèse et avec une inexplicable rapidité, toutes les épingles se présentèrent sous la peau du ventre à un endroit tel qu'une légère opération permit de les enlever.

Une femme avait conduit son petit-fils dans un hôpital de Munich. L'appendicite de l'enfant était déjà tellement évoluée et accompagnée de tant de fièvre qu'il fallut surseoir à l'opération. Comme le petit ne cessait de crier, le médecin déclara : « Tant qu'il criera comme cela, il sera impossible de l'opérer. » La grand'mère, dans son affolement sans doute, fut indisposée par cette déclaration au point que sans plus réfléchir elle reprit l'enfant et partit tout droit pour Konnersreuth. Thérèse travaillait justement au jardin lorsque la femme s'approcha de la clôture avec l'enfant, la priant de lui venir en aide. Prise de pitié, Thérèse caressa la tête de l'enfant et promit de prier pour lui. Tout d'abord elle avait cependant formulé des reproches pour ce voyage entrepris avec un garçonnet dans un tel état de fièvre. Le lendemain Thérèse vint vers nous au presbytère et je lui entendis dire : « Voilà déjà que les gens recommencent à parler d'un miracle. Je ne fais pourtant pas de miracles. Et si le Bon Dieu en a fait un, qu'ils attendent

donc pour voir si c'est bien vrai et sans en parler par avance. » Au bout de deux jours, le garçonnet courait dans le village, plein de santé, les joues rouges. Alors on s'inquiéta de l'affaire. On enquêta aussi à Munich et on dut vraiment conclure à une guérison miraculeuse. Les parents de l'enfant, qui n'étaient guère religieux, en furent de même très ébranlés, de sorte que là encore un raffermissement de foi s'ensuivit.

Lors d'un séjour à Eichstätt en 1931, elle était occupée à la cuisine. Des connaisseurs affirment qu'elle s'entend à préparer à la perfection certains mets et aussi le café parce que ses sens, en la circonstance le sens olfactif, sont des plus affinés. Un mouvement malheureux lui fit se verser le lait bouillant sur les mains, lui occasionnant de grosses cloches. Bien que ne se plaignant pas de la douleur elle fit cependant peu après : « C'est précisément l'anniversaire du jour où m'apparut sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Faut-il que cela m'arrive juste aujourd'hui ! » Quelques minutes plus tard elle entra dans l'état de repos extatique. Les assistants virent alors à leur grande surprise disparaître en peu d'instants les brûlures de ses mains. Lorsque Thérèse revint à elle, il n'en restait plus la moindre trace et elle remercia avec une joie enfantine sa chère sainte qui, une fois de plus, l'avait secourue.

II. — LE SENS DE LA SUPPLÉANCE MYSTIQUE

Il existe un commandement de charité qui se réfère à la raison naturelle. Il se formule ainsi : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas

qu'on te fît. » Les païens eux-mêmes connaissaient ce commandement. Un autre précepte de charité d'un ordre plus élevé s'énonce comme suit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » C'était la loi des Juifs. L'exemple du plus extrême degré d'amour du prochain nous fut cependant donné par le Christ qui, innocent lui-même, s'offrit en holocauste pour tous les pécheurs. En conséquence, il prescrivit à ses disciples : « Soyez entre vous comme j'ai été avec vous. » Il en résulte que la charité chrétienne consiste proprement à se sacrifier gratuitement pour le salut et la perfection de son prochain. Quant à Jésus-Christ, il exerça essentiellement cet amour de suppléance, accomplissant ce que personne n'a jamais pu faire. Il ouvrit le ciel à tous par sa mort et institua les sacrements qui délivrent leurs bénéficiaires de la faute originelle et effacent aux yeux de Dieu dans le pécheur repentant, les fautes personnelles. Nul homme ne peut opérer ces mêmes effets sur autrui sans le secours des sacrements.

Mais les héritiers du Christ peuvent réaliser quelque chose d'analogue en vertu de la grâce du Christ. C'est ainsi que les chrétiens en tant que membres d'un Christ unique peuvent, par lui, prier les uns pour les autres et offrir de même leurs souffrances. Lorsque à cette occasion les lois naturelles sont dépassées, nous nous trouvons en présence de ce fait appelé suppléance mystique. D'après ce que nous venons de rapporter, Thérèse a manifestement reçu cette grâce extraordinaire. Qui plus est, celle-ci absorbe le plus clair de toute sa vie mystique. Il se révèle ici encore que la charité

dans la vie du chrétien est ce qu'il y a de plus élevé ; en effet, la foi et l'espérance sont des dispositions terrestres qui disparaîtront au ciel dans la contemplation et la jouissance de Dieu. Mais l'amour est non seulement une disposition, mais la fin dernière et éternelle du christianisme. Evidemment ce n'est pas un amour de nature terrestre, mais l'amour éternel par lequel le Père et le Fils s'unissent au Saint-Esprit dans la Trinité. Le but suprême, la raison d'être de toute la doctrine chrétienne de la grâce et de tout ce qui est surnaturel dans l'Eglise chrétienne sur cette terre, c'est la fusion dans cet amour.



Compare-t-on tous les cas de suppléance mystique de Thérèse Neumann entre eux, on y découvre un certain air de parenté provenant de la présence constante en chacun d'eux des trois caractères distinctifs suivants :

1° *Un caractère physico-sensible.* — Thérèse avale difficilement ou éprouve une soif matérielle, son haleine exhale des relents d'alcool. Ou bien son corps présente les signes sensibles d'une hydropisie prononcée, ou de la paralysie. On remarque encore qu'elle tousse jusqu'au sang comme si elle était gravement phtisique ou que son corps s'effondre sous les souffrances morales de ce qu'on appelle la sombre nuit. Ce sont là tous phénomènes que les médecins ne peuvent s'expliquer. Comment un être humain peut-il extérioriser subitement les

symptômes d'une hydropisie témoignant d'une évolution supérieure à un an alors que quelques moments plus tôt il allait et venait, frais et dispos selon la normale ? Puis après quelques heures ou quelques jours, le mal disparaît non moins soudainement. Et le lendemain, Thérèse, de nouveau en pleine santé, court comme si de rien n'était. L'hystérie et l'autosuggestion n'expliquent rien. Les hystériques ne s'exposent jamais à de pénibles souffrances de ce genre et au surplus l'auto-suggestion ne présente jamais ces autres phénomènes dont nous allons parler et qui se trouvent en relation très nette avec ces souffrances.

2° *Un caractère spirituel.* — Les souffrances physiques ou les expressions sensibles des souffrances morales de Thérèse Neumann correspondent, en effet chaque fois, dans ses cas de suppléance mystique, à une maladie ou à un vice se rapportant précisément à la personne pour qui elle souffre dans le moment. Ainsi, ses maux de gorge correspondent aux maux de gorge de tel étudiant. Sa soif, à l'intempérance de telle personne. Sa lassitude de vivre, à l'état d'esprit de quelqu'un sur le point de se suicider. Ses souffrances morales lorsqu'elle se croit abandonnée de Dieu correspondent à l'état moral de quelque orgueilleux ou incrédule Son anxieux désir et sa mélancolie, à une âme, qui, libérée de ses entraves terrestres, ne peut encore supporter la lumière de la gloire. Ces correspondances ont une allure artistique, esthétique, rappelant souvent les allégories poétiques d'un Dante décrivant le Purgatoire ou l'Enfer. De même, on se sent toujours frappé par l'originalité de

chaque cas de suppléance mystique considéré à part.

3° *Un caractère surnaturel et divin.* — En effet, chaque suppléance mystique a pour conséquence dans celui qui est l'objet des souffrances de Thérèse, l'octroi d'une grâce extraordinaire que Dieu seul peut dispenser. Tous ceux pour qui Thérèse Neumann a souffert et dont nous possédons le témoignage ont très nettement conscience d'avoir reçu une grâce de ce genre. J'ai aussi remarqué que ceux des témoins dont je fis la connaissance, étaient toujours d'un caractère naturel, modeste et sincère. C'étaient la plupart du temps des personnes d'âge mûr n'ayant rien de ce qu'on attribue aux médiums ou aux occultistes. Le plus souvent ils reconnaissent n'avoir jamais éprouvé, au cours de leur existence, pareils ébranlements de l'âme.

Ces trois caractères : physico-sensibles, spirituels et enfin surnaturels et divins se retrouvent dans les sacrements de l'Eglise. Ainsi, le premier, dans ces substrats : l'eau, l'huile, le pain et le vin, ou dans les signes sensibles de la confession orale, de la bénédiction ou de l'imposition des mains. Le caractère spirituel se révèle dans les paroles déterminées prononcées à l'occasion de l'administration du sacrement et traduisant en même temps par métaphore le sens de celui-ci. Enfin, le caractère surnaturel et divin réside dans l'octroi de la grâce sacramentelle que Dieu seul peut conférer.

Si nous remontons plus haut jusqu'au principe de la mystique chrétienne, nous retrouvons encore en Jésus-Christ ces trois caractères. Son corps sensible est l'instrument de son incarnation et de

son calvaire. Son âme humaine infiniment élevée nous éclaire par paraboles sur le sens de son Evangile. Sa divinité unie à l'humanité est, enfin, un troisième caractère expliquant vraiment que sa mort physique et ses souffrances morales peuvent sauver toute l'humanité.

Par conséquent, de même que les sacrements dans leur analogie avec l'Homme-Dieu, en vertu des trois caractères signalés, sont les instruments immédiats de l'Homme Dieu, grâce auxquels il applique à chacun la Rédemption totale du genre humain, de même, d'autre part, certains chrétiens semblent, en tant que membres de son corps mystique, être dans la main de l'Homme-Dieu des instruments spéciaux du fait que par la suppléance mystique ou d'autres grâces gratuitement données, ils renforcent dans des cas particuliers l'application de la Rédemption du Christ. Ce renforcement par-delà l'effet des sacrements et des grâces ordinaires que le Christ donne à toutes les bonnes volontés, est un nouveau témoignage de son infinie bonté et de sa miséricorde.

J'aperçois pareil instrument du Christ en Thérèse Neumann, suppléante mystique. Elle-même par l'acceptation héroïque de ses souffrances et par la façon non moins héroïque dont elle les supporte, devient une invitation muette à la charité. Elle semble être par là un poteau indicateur élevé par Dieu pour nous montrer non plus seulement le début et la fin de la voie du salut, c'est-à-dire la foi et l'espérance, mais aussi la voie même de l'amour du Christ et du prochain.

CHAPITRE XI

I. — CORRESPONDANCE LITURGIQUE

La singulière correspondance de la vie mystique de Thérèse Neumann avec le cours de l'année liturgique peut être considérée comme un autre phénomène. En effet, on ne peut y découvrir la moindre cause d'ordre auto-suggestionnel. Par contre, la vie de prière de Thérèse Neumann ainsi que toute sa piété sont choses absolument individuelles dans leur principe, leur spontanéité et leur originalité. A tout bout de champ elle témoigne d'un commerce confiant avec Dieu dans ses prières. Ainsi elle me dit un jour : « Ne lisez donc pas tant au Sauveur de ce qui se trouve dans les livres. Il sait très bien ce qu'il y a dedans. C'est avec le cœur qu'il faut bavarder avec Lui. Je ne vous parle pas autrement, par le cœur et par cœur. Cela n'est-il pas mieux et plus naturel que si je vous lisais toujours hors d'un livre. » Un jour que dans sa chambre, un prêtre disait son bréviaire à basse et inintelligible voix et qu'elle se trouvait précisément en état de ravissement, il entendit soudain tomber de ses lèvres ces mots : « Tout de même, tu mets là le Sauveur à une rude épreuve. Pendant toute une heure tu ne fais que lui lire du

latin. Dis-lui donc une bonne fois : « Mon Dieu, je vous aime. » » Évidemment, cela ne veut pas dire qu'elle se permet de mépriser la prière du bréviaire, mais en l'occurrence, comme on l'apprit plus tard, c'était plutôt un avertissement destiné à vivifier la récitation des offices par une intention réelle d'amour. Enfin, toutes les lettres que j'ai lues d'elle respirent, en matière de religion, une inspiration parfaitement personnelle. Elle a coutume d'écrire à ceux qu'elle connaît bien quelques mots sur la page de garde de tel ou tel livre. Ce ne sont jamais des vers ou des phrases recopiées. De même, au verso d'images pieuses elle inscrit ses propres pensées.

D'autant plus remarquable est, par ailleurs, l'impeccable correspondance liturgique qui s'exprime constamment dans sa vie mystique sans qu'elle y contribue particulièrement. Tout d'abord, le contenu presque intégral de ses visions est strictement lié à l'année liturgique (1). Il en est de même quant au temps de ses visions qui coïncide invariablement avec le jour correspondant des textes liturgiques. Ses visions douloureuses, par exemple, n'ont pas lieu les vendredis où l'Église n'envisage pas spécialement les souffrances du Christ, c'est-à-dire les vendredis entre la Noël et le mercredi des Cendres, entre Pâques et la fête du Sacré-Cœur de Jésus (un vendredi environ trois semaines après la Pentecôte) ou si le vendredi tombe dans l'octave d'une fête. Chose extraordinaire, les vendredis de la période précédant le

(1) Voir p. 54.

Carême, Thérèse ne voit la Passion que jusqu'à l'arrestation (1).

Les hémorragies stigmatiques ont lieu également en relation avec diverses périodes de l'année chrétienne d'après des règles fixes, chaque année pareilles. Les stigmates ne saignent en totalité qu'au Vendredi-Saint. Aux vendredis du Carême, saignent la tête, les yeux, les mains, les pieds, le cœur et l'épaule. Aux vendredis ordinaires d'extase douloureuse, ne saignent que les yeux, le cœur et la tête.

De même, les stigmates ne deviennent douloureux qu'à des époques déterminées du calendrier de l'Église. Ils le sont particulièrement durant le Carême. Thérèse ne peut alors quitter la maison par suite de ses pieds endoloris.

Elle éprouve des souffrances intenses tant physiques que morales durant le carnaval (2) et aux dimanches de kermesse pour les fautes de catholiques aberrants ainsi qu'en Novembre pour certaines âmes de trépassés, soit isolées soit en groupes. Le jour des Morts, « Resl » reste couchée, très déprimée, le cœur débordant de compassion. Les souffrances morales sont surtout vives au temps de l'Avent.

Inversement, elle présente à certains jours de l'année liturgique une fraîcheur physique particulière. Ainsi, j'ai remarqué en elle une surabon-

(1) Les vendredis de la fête du Sacré-Cœur elle voit également le coup de lance de Cassius.

(2) Les jours de carnaval elle souffre pour des groupes entiers de personnes.

dance de vie aux trois fêtes principales : Noël, Pâques, Pentecôte. Alors, elle n'arrive pas à dissimuler sa joie et elle est souvent comme un enfant que la joie de cadeaux reçus émeut et rend turbulent. Une fois, c'était à Pâques 1930, je l'ai vue courir par la place du village tenant par la main deux petits enfants de sa parenté. Tous les samedis elle paraît plus jeune et plus forte que jamais. C'est la joie précédant le dimanche.

Tout aussi remarquable est sa correspondance liturgique avec la célébration du saint sacrifice de la messe. Durant le service divin, elle ressent au plein sens du mot, les prières que le prêtre dit à l'autel, même si elle ne le voit, ni l'entend. A tout moment elle est en mesure d'indiquer de façon précise où il en est de ses prières. Durant la communion, elle tombe très fréquemment en extase sur sa chaise derrière l'autel et a des visions correspondant à la liturgie. La plupart du temps, elle voit s'avancer des formes lumineuses qu'elle déclare être des anges, et parmi elles, le Seigneur. Cette vision commence juste avant ces mots : « *Hoc est enim corpus meum* » (Ceci est mon corps). La durée en est variable, mais se prolonge souvent jusqu'à sa propre communion. Dans l'octave de Noël, durant la Sainte Messe, elle voit chaque jour l'Enfant-Jésus ; par contre, dans l'octave de Pâques, le Christ ressuscité. Pendant la messe solennelle de la Saint-Jean et d'autres saints qui la touchent de près à un titre quelconque, elle voit également ceux-ci.

Une autre correspondance liturgique la lie au sacrifice de la messe célébré par le curé de son

village, à tel point qu'elle assiste à cette messe même à distance. Au début de décembre 1930, ce curé se trouvait quelques jours à Berlin. Il donna sa messe le matin dans la chapelle Saint-Ansgar. A peine rentré à Konnersreuth, Thérèse lui raconta comment elle avait été présente à la Sainte Messe chaque fois qu'il l'avait donnée à Berlin. Elle lui décrivit dans les moindres détails, l'autel et l'agencement de la chapelle en question. Elle lui rappela qu'une fois il n'avait pas trouvé la deuxième clef devant ouvrir la porte intérieure du tabernacle, alors qu'il voulait distribuer la Sainte Communion. Un servant la lui remit. Une autre fois, le curé de Saint-Ansgar l'aurait assisté dans sa messe.

Je savais déjà tout cela lorsque peu après, me trouvant à Konnersreuth pour la Noël, je montrai à Thérèse à brûle pourpoint au cours d'un entretien, une reproduction photographique de la chapelle Saint-Ansgar. Elle fit aussitôt : « Mais je la connais », et désignant un certain emplacement elle prétendit : « Je me trouvais là. »

La nuit de Noël de cette même année, elle était couchée dans sa chambre. Elle est toujours fatiguée physiquement à cette occasion par suite d'une vision qu'elle a vers les 8 heures. Durant la messe de minuit, je me trouvai agenouillé à gauche devant l'autel de l'église paroissiale de Konnersreuth. Durant le service divin j'eus, à un moment donné, le désir intense de recevoir la Sainte Communion des mains du curé. Mais différentes raisons firent que je remis toujours la réalisation de cette intention. Je remarquai toutefois nettement que ce désir me tenaillait durant 1/4 d'heure, encore

que j'eusse conscience de ce qu'il avait d'insolite. Après la messe, alors que je montai à la chambre de Thérèse parce qu'une vision de Noël était prévue, elle nous raconta certaines particularités de ce qui s'était passé à l'autel et que seul, qui avait été présent à la messe de minuit pouvait connaître. Entre autres elle déclara s'être tenue à côté d'un homme en manteau noir agenouillé à gauche devant l'autel et avoir tant désiré recevoir le Sauveur, tout en se disant : « Si seulement cet homme noir pouvait se lever pour aller communier. » Ainsi se trouvaient décrits ma personne et mes désirs les plus intimes éprouvés durant la Sainte Messe.

De même, lorsqu'elle séjourne à Eichstätt, elle assiste souvent à la messe paroissiale de Konnersreuth. Ainsi elle se trouvait une fois dans le cabinet de travail du professeur Wutz à une petite table devant la fenêtre. Soudain, elle laissa tomber un petit cahier qu'elle tenait à la main, étendit quelque peu les bras devant elle et prit exactement l'attitude qu'elle a d'ordinaire au cours de ses visions. Le professeur Wutz avait précisément l'intention de dire la Sainte Messe dans sa chapelle privée. On eut l'idée malgré tout d'y faire assister Thérèse. On la poussa donc avec sa chaise devant la porte ouverte de la chapelle. Elle ne fut cependant détournée en rien de sa vision par l'arrivée du Saint-Sacrement. Ce n'est qu'à l'instant où le professeur Wutz se retourna pour lui donner comme d'habitude la sainte communion qu'un changement se produisit dans sa tenue et sa mimique. Sa tête s'éleva vers l'autel devant elle tandis qu'elle prit l'attitude et l'expression qui lui est habituelle

quand elle communie dans l'extase. Après la communion, elle entra dans l'état de repos extatique. De ses lèvres tombèrent les paroles suivantes : « Elle a assisté à la Sainte Messe à Konnersreuth et elle va continuer. » En effet, après quelques minutes elle reprit l'attitude et la mimique de sa précédente vision.

Le fait que ses visions se produisent au moment précis, indiqué au préalable le matin même en état de repos extatique, montre combien, dans ses phénomènes, Thérèse Neumann est dépendante d'un pouvoir supérieur. On a tenté de l'en détourner dans son esprit et dans son corps avant le moment annoncé. On l'engagea dans des conversations animées, on changea l'heure des horloges à sa portée ou bien encore on l'emmena en automobile. Toujours les visions se produisirent au moment prédit. Combien malgré tout elle y participe peu par sa pensée personnelle ou même par autosuggestion, ce fait fréquent qu'elle s'enferme dans sa chambre lorsque peu auparavant elle est seule, nous le démontre. Ainsi, nous trouvâmes une fois la porte fermée alors que nous venions assister à sa vision. Thérèse n'ouvrit, ni ne répondit à nos coups. Elle devait par conséquent se trouver déjà en vision. Nous appelâmes néanmoins à différents intervalles. On sait en effet que dans l'état de ravissement, elle entend (1). De fait, elle répondit tout à coup à sa manière enfantine bien connue : « Qu'est-ce qu'y a ? Où tu es ? » Mais elle ne comprit pas qu'il fallait ouvrir. Du reste elle ne peut

(1) Voir p. 90.

pas marcher dans cet état. Puis nous l'entendîmes parler. Elle soliloquait sur le contenu de ce qu'elle venait de voir. Il était touchant de l'entendre « bavarder » avec le Seigneur et nous fûmes ainsi les témoins auriculaires de prières émouvantes dans leur simplicité et leur ferveur profonde.

Un jour, un prêtre lisait son bréviaire non loin d'elle. Lorsque, pour une raison quelconque il s'arrêta soudain dans sa prière, l'office latin continua d'être récité par la bouche de Thérèse. Il s'agissait précisément d'un passage qui non seulement était long mais qu'elle ne pouvait certes pas connaître par cœur. J'appris, il est vrai, par la suite, qu'elle se trouvait alors en état de repos extatique.

II. — LE DOUBLE PARADIS

A la description de chacun des principaux phénomènes de la vie mystique de Thérèse Neumann, nous avons joint son explication en essayant constamment de donner à ces phénomènes un caractère pédagogico-moral. C'est ainsi que nous avons interprété notre mystique tantôt comme une affirmation muette de foi, tantôt comme un enseignement d'espérance et d'amour. Tentons maintenant de résumer l'ensemble des phénomènes dans leur essence psychico-physique.

L'histoire de l'évolution de l'humanité se meut, d'après la foi chrétienne, entre un double paradis. Dans le paradis originel, les premiers hommes vivaient en union mystique avec Dieu. Leur âme

ne possédait pas seulement le don de contemplation, mais encore l'effet de la grâce s'étendait à leur corps, de sorte que, de même que leur âme était complètement soumise à Dieu, de même leurs passions l'étaient à leur âme, tandis que leur organisme corporel obéissait pleinement au principe vital. Mais l'influence de cette grâce primitive s'exerçait également autour d'eux. Une puissance supérieure tenait éloigné des premiers hommes tout ce qui aurait pu leur occasionner des soucis ou des souffrances. C'était le premier paradis dans lequel il n'y avait ni péchés, ni soucis, ni maladie, ni mort. Le paradis final comporte encore une plus grande béatitude. Alors que le premier représentait encore un temps d'épreuve et une évolution de l'homme vers Dieu, le paradis final est la félicité promise dans laquelle l'âme est unie à Dieu dans la lumière de la gloire. Ici, l'âme participe au plus haut point à la connaissance de Dieu. La volonté est intimement unie à la volonté de Dieu. Et sur le corps ressuscité se répand la lumière de la gloire, de telle sorte que le corps humain n'est plus un instrument pour la formation de l'âme mais plutôt le moyen matériel d'expression caractéristique de la joie intime des âmes.

Les grands mystiques chrétiens se distinguent complètement des autres hommes dans leurs phénomènes, en ce sens qu'apparaissent en eux temporairement ou partiellement des facultés ou des états propres au paradis passé ou futur.

Certains épisodes de la vie des mystiques chrétiens font songer particulièrement aux facultés que décrivent l'Ecriture et les docteurs de l'Église

quand ils nous dépeignent le séjour au paradis futur.

Les phénomènes de la vie mystique de Thérèse Neumann rappellent avec persistance ces descriptions.

Il semble que son âme appartienne par moments à un autre monde. Et quand les mystiques déclarent que même la plus grande lumière de la contemplation terrestre n'est pas du tout la glorieuse lumière de la félicité (1), il semble cependant qu'elle soit une émanation de celle-ci. L'âme de Thérèse Neumann dans ses contemplations, extases et visions, dans les effets de ses dons spirituels de sagesse, de science, de discernement des esprits et des objets, de prophétie et de guérison miraculeuse, participe déjà en quelque sorte à l'état de l'âme dans le paradis futur.

Il semble également que se répande partiellement sur son corps une force qui nous fait penser aux conditions de l'Au-Delà et à la transfiguration future des corps ressuscités. Elle semble soustraite à l'influence de l'année solaire et des forces sidérales et telluriques dans la mesure où son corps est entraîné par le déroulement de l'année liturgique et par ses relations avec les choses consacrées et bénies de l'Église chrétienne. Il n'est plus besoin pour elle d'aliments ni de boissons terrestres, de sommeil terrestre, et l'âge n'a plus de prise sur elle. Par contre, elle vit de la Sainte communion et est visiblement réconfortée, conservée, voire

(1) Tout au plus momentanément mais jamais comme état (suivant l'hypothèse de Thomas d'Aquin).

toujours rajeunie par ses états mystiques. Les sautes d'humeur et les caprices qui assaillent et influencent l'homme normal par-ci, par-là, sous l'effet des saisons, du temps et des astres manquent chez elle. Par contre elle est atteinte brusquement de maladies physiques, d'états d'âmes et de dépressions infligés par une force supra-terrestre en identité parfaite avec les états des personnes pour qui elle souffre afin de leur transmettre une grâce surnaturelle.

Puis soudain tout disparaît comme par enchantement au point que l'on ne remarque aucune trace de guérison naturelle, ce qui contraint à présumer plutôt la volonté d'une intelligence supérieure. Nous avons déjà mentionné que dans sa vie physique toute évacuation et menstruation avaient cessé. De même, un dentiste la soignant pour un accident dentaire s'étonnait de ce que l'anesthésie n'avait pas de prise sur elle, tout comme s'étonnaient d'autres médecins que les plaies de ses stigmates ne décelassent pas le moindre indice de cicatrisation naturelle. D'autre part les épanchements sanguins des stigmates sont en correspondance étroite avec le cours de l'année liturgique. Ce remarquable décalage de toute sa vie corporelle et spirituelle se poursuit avec aisance et régularité sans que l'on puisse aucunement remarquer que Thérèse y contribue personnellement, soit par volonté propre, soit par ascèse, prières ou jeûnes particuliers.

Si l'on ajoute que dans l'histoire de la mystique chrétienne, à différentes époques, chez des sexes différents et chez des races et nations différentes,

il se rencontre des analogies frappantes, on est amené sans autre, à admettre une force et une intelligence supra-terrestres et cohérentes, faisant partiellement pénétrer certaines personnes dans un monde qui connaît des lois supérieures.

Dans son évolution psychique et physique et dans sa constitution actuelle, Thérèse Neumann comme beaucoup d'autres mystiques chrétiens, paraît être un pont vivant reliant notre monde à l'Au-Delà que Jésus-Christ nous a annoncé dans l'Evangile et que son Eglise authentique a dépeint dans ses écrits. Ainsi le caractère pédagogico-moral de ses phénomènes, mise en garde relative aux quatre aboutissements (1), se fonde en même temps sur un comportement supérieur qu'aucune force humaine n'est capable de réaliser. Et la cohérence de ces phénomènes individuels se fond dans cette autre cohérence des faits historiques de la vraie mystique chrétienne. Cela renforce non seulement l'hypothèse de la réalité surnaturelle de toute l'affaire de Konnersreuth, mais aussi et surtout l'hypothèse de la réalité de l'Au-Delà chrétien.

(1) Mort et Jugement, Ciel ou Enfer.

CHAPITRE XII

LE SENS SUPRÊME DU CAS DE KONNERSREUTH

Chaque mystique chrétien est une manière de génie dans le domaine de la religion surnaturelle. Mais chaque génie est fils légitime et authentique de son temps et a une mission spéciale à accomplir, valable pour son temps.

L'esprit de notre temps est semblable à celui des temps passés, c'est-à-dire que l'humanité actuelle soupire après un paradis perdu et s'efforce d'en reconquérir un autre. Mais le temps présent se différencie du passé, en ce sens que la plus grande partie du peuple cherche, avant tout, ce paradis par des moyens matériels. D'où des excès dans les inventions techniques et les prétextes d'hygiène. Dans le spirituel, l'esprit de notre temps cherche ce paradis dans l'enivrement de sa propre puissance et de sa propre science. La lutte contre les souffrances est devenue ainsi absolument unilatérale.

On a oublié qu'une partie des souffrances est permise par Dieu pour mettre l'amour des hommes envers lui à l'épreuve et pour apprendre à l'âme à se libérer de ses fallacieuses attaches à ce monde. Aussi n'aperçoit-on la source de tous les maux que dans une mauvaise organisation sociale. La poli-

tique et les heurts des partis sont devenus la religion de beaucoup. Les souffrances du Christ et leurs conséquences, la préparation à la félicité et à la résurrection promises par le Christ, sont devenues lettre morte.

Mais voilà qu'en dehors de la prédication de chrétiens toujours croyants, on apprend soudain dans notre pays un événement naturellement inexplicable. En un endroit jusqu'ici totalement ignoré, une humble paysanne inconnue fait parler d'elle. Dans son âme et dans son corps se manifestent depuis des années des états et des facultés qui, tous, nous l'avons dit, convergent avec une netteté qu'on ne peut méconnaître vers les souffrances du Christ et un Au-Delà chrétien.

Chrétiens et non chrétiens, croyants et incroyants en propagent la rumeur avec les moyens modernes de la grande presse. Aucune science à la page n'a pu encore donner d'explication purement naturelle aux événements de Konnersreuth.

Qui donc oserait nier que la miséricorde divine a dressé une nouvelle croix proclamant le Christ dans les quatre directions ?

Dans l'une, la stigmatisation proclame Sa mort sur la croix ; dans l'autre, l'absence de nourriture et la grâce, le ciel chrétien ; vers le bas, la suppléance mystique, la profondeur de l'amour du Christ pour les hommes ; et vers le haut, la contemplation et l'extase, la possibilité de la plus étroite union avec Dieu.

L'histoire se révèle toujours mauvais professeur. Les hommes voient et entendent et veulent bien se convaincre par-ci, par-là, mais ils n'appliquent

rien à eux-mêmes. Il en va de même avec l'histoire de la mystique chrétienne. « Nous parlons de ce que nous savons, et nous attestons ce que nous avons vu, et vous ne recevez pas notre témoignage (Jean, 3-11). »

Le même sort menace l'affaire de Konnersreuth. Son enseignement est étouffé chez les uns par le vacarme terrestre et d'autres y trébuchent sur le moindre obstacle.

La présente étude se propose de combattre ce danger imminent.

Aussi longtemps que ce phénomène mystique vivra parmi nous, retentira à nos oreilles cet avertissement :

Craignez le Sauveur qui passe !

Comtesse du Réau
31 - rue de Strasbourg